La guerre du Vietnam GEO HISTOIRE

GEO HISTOIRE

NOTRE DÉPLIANT La carte des batailles et les «unes» de l'époque

DÉCEMBRE 2016-JANVIER 2017

N° 30

LA GUERRE DU VIETNAM



1955-1975

BEL : 7,50 € - CH : 13 CHF - CAN : 14 CAD - D : 11 € - ESP : 8 € - GR : 8 € - LUX : 7,50 € - ITA : 8 € - Port. cont. : 8 € - DOM Avion : 11 € - Bateau : 7,50 € - MAY : 11 € - Maroc : 85 DH - Tunisie : 9,5 TND - Zone CFA Bateau : 6 000 XAF - Zone CFP Bateau : 1 100 XPF.

PM PRISMA MEDIA

M 01839 - 30 - F: 6,90 € - RD

HOMMAGE L'INCROYABLE PÉRIPLE DE L'HOMME QUI ÉCRIVIT DON QUICHOTTE

GEO

CIRCUIT DÉCOUVERTE

12 j. dès **3 695€ ***
du 8 au 19 mai 2017

Vous aimerez

- *Assister à une conférence sur les coulisses de la fabrication de GEO*
- *Participer à un concours photo pendant votre voyage qui verra la meilleure photo publiée dans GEO*
- *Créer un magazine unique de votre voyage conçu avec vos photos et celles des autres participants*



Un voyage au Japon, d'Osaka à Tokyo, en passant par Kyoto, Nara et le mont Fuji, le long des côtes du Levant nippon.

JAPON, ARCHIPEL DE LÉGENDES

Le Japon, archipel si varié par ses paysages, son climat, ses reliefs, abrite en son cœur une constante, celle de la proximité intime avec la mer. Et en particulier avec le grand Pacifique, baignant ses côtes à l'Est, où "naît chaque matin le soleil". Océan nourricier, façonnant une gastronomie si fine, si légère, si délicate. Des étapes classiques (Osaka et ses pulsations futuristes, Kyoto, gracile sous les toits élégants de ses temples, Nara aux daims peu farouches) aux pépites maritimes battues par les flots (Ise et son sanctuaire shinto, Mikimoto aux plongeuses héroïques, et la fière péninsule d'Izu fumant des turpitudes de la terre) cette balade pacifique s'achèvera à Tokyo, parfaite synthèse du paradoxe nippon, entre tradition et modernité…







Votre accompagnatrice

Catherine Segal est rédactrice en chef adjointe de GEO depuis 2012. Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, elle fut entre autres correspondante à Mexico pour Libération et rédactrice en chef adjointe des éditions internationales de Marie Claire. Au cours de ses multiples voyages, elle a découvert le Japon et s'est prise de passion pour sa langue et sa culture.



76, rue Bonaparte 75006 Paris
Tél. 01 53 63 39 10
www.desirdejapon.com
geo@desirdejapon.com

Qui sommes-nous ?

Désir de Japon est une création du groupe Les Maisons du Voyage. Un concept d'agences unique en son genre qui propose de découvrir le monde à travers le regard d'experts destinations qui feront bénéficier de leur réseau dans le pays de votre séjour et de faire le petit pas de côté qui fera de votre voyage une expérience inoubliable.

** Tarif à partir de, soumis à conditions*

Photos : © Benoît Sebire - Itzak Newmann - Photononstop, Jiratto Fotolia, Pascal Mannaerts

ÉDITO

Julien Falsimagne/Stock

UN CONFLIT D'IMAGES


ela ressemble à un film en technicolor version Hollywood, mais personne n'y joue. Opposant les communistes au régime sud-vietnamien, soutenu par les Etats-Unis, cette guerre fut cruelle, meurtrière, n'épargnant ni les populations civiles, ni les géographies. Elle fut aussi le lieu d'affrontement entre deux façons de communiquer sur les événements.

Vue du Nord, l'emprise de l'image paraît totale : ces cadres dynamiques, ces paysans hardis et volontaires, exhibent foi et courage dans leur patrie et la liberté. Eclairage et mise en scène en sus (voir page 76). On rapporte que, dans les tunnels, les Vietcongs abandonnaient exprès de petits films montrant la prétendue ténacité de leurs soldats et la joie de l'arrière. Une façon de saper le moral des «rats», ces soldats envoyés dans les galeries, le poignard entre les dents, et de glacer le Pentagone, à Washington. Le peuple vietnamien vaincrait selon ce que martelait la propagande ! Pour le reste des opérations, ses combattants devaient se fondre dans la population, cachés dans le décor, surgissant comme des diables puis disparaissant. Résolument invisibles.

De son côté, la puissante Amérique, forte de ses milliers d'avions et de ses bombes, abreuva d'images ses médias, tout en se refusant, pour des raisons politiques et logistiques, à censurer les reporters. Tous les soirs, aux journaux télévisés, un flux déferlait donc sur les foyers américains, pour 98 % d'entre eux dotés d'écrans de télévision. Mais, à force de diffuser ces reportages où, devant un ennemi fantomatique, les GI harcelés, trop visibles, tentaient de faire bonne figure, l'optimisme et le patriotisme du début fondirent comme neige au soleil. L'attaque de l'ambassade américaine, à Saigon, en 1968, en fut le point culminant. Couverte quasiment en temps réel, elle produisit un effet désastreux aux Etats-Unis. Quelques centimètres de pellicule auront pu ainsi, à contre-emploi, se révéler plus détonants que le fracas des mortiers, plus assourdissants que le vombrissement du rotor des Huey. Au lendemain de l'offensive du Têt, nombre d'officiers américains estimeront même que cette médiatisation excessive, par des journalistes qui vivaient leur baptême du feu, fut préjudiciable. Très vite, les manifestations de contestation se multiplieront, l'opinion mondiale prendra partie. Militaires et politiciens feront porter le chapeau à la presse. Ce divorce aura son impact sur la gestion «visuelle» des conflits futurs, en encadrant étroitement les reporters, dès lors *embedded* (pris en charge par la troupe), comme en Irak ou en Afghanistan.

Comment ne pas comprendre l'angoisse du jeune Américain qui, n'échappant pas à la conscription, se retrouvait en treillis, fusil d'assaut M16 à bout de bras, la nuque mordue par des nuées de moustiques, pataugeant dans une rizière minée derrière laquelle le guettaient des hommes vêtus de noir ? Si la guerre d'Indochine fut, pour les Français, réservée aux troupes professionnelles, l'Amérique, elle, engagea sa jeunesse dès 1968 contre un ennemi en apparence soudé mais qui, à son tour, sacrifiait ses nouvelles générations. On lira avec émotion ce qu'en disent les vétérans retrouvés dans le Wisconsin ou le New Jersey (voir page 104), envoyés sur des missions aujourd'hui oubliées et parfois dérisoires, et les rescapés vietnamiens des bombardements et des épandages de l'agent orange (voir page 102). Pour ceux-là, le temps n'a pas effacé l'horreur qui grave les images les plus terribles. Les leurs. ■

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT



50

Près du 17e parallèle, des GI évacuent un camarade tué lors des combats avec les Vietminhs, le 1er octobre 1966.

Larry Burrows/The Life Picture Collection/Getty Images

SOMMAIRE

Ce numéro GEO Histoire est vendu seul, à 6,90 €, ou accompagné du DVD *La Guerre du Vietnam -Images inconnues*, une série de Daniel Costelle, réalisée par Isabelle Clarke, pour 4,90 € de plus.

En couverture : des hélicoptères américains viennent en soutien à l'armée sud-vietnamienne lors de l'offensive contre un camp vietcong, en mars 1965. Crédit photo : Horst Faas/AP/Sipa.

Abonnement : ce numéro comporte quatre cartes jetées, diffusées sur les kiosques en France, en Belgique et en Suisse, un encart abonnement «Welcome pack», diffusé sur les abonnés, une encart «VPC Multi Noël GEO», diffusé sur une sélection d'abonnés.

36

Une photo devenue célèbre : une étudiante brandit une fleur face aux soldats lors d'une manifestation antiguerre, à Washington, le 21 octobre 1967.



Marc Riboud



Avril 1975. Deux hélicoptères américains Chinook décollent d'une route près de Xuan Loc, à l'est de Saigon. Objectif : évacuer au plus vite les soldats de la 18e division sud-vietnamienne et leurs familles. Ceux-ci tentent de quitter la région, bientôt aux mains des communistes.

Dirck Halstead/The Life Images Collection/Getty Images



AU CŒUR DE L'APOCALYPSE

Des années de conflit, plus de 3 millions de morts, un pays dévasté… Ces photos spectaculaires racontent, au jour le jour, l'enfer vécu par les soldats comme par les civils.



Les bras levés vers le ciel, un sergent de la 101e division aéroportée guide un hélicoptère à travers la jungle, en avril 1968. Il fallait secourir au plus vite les soldats blessés après une attaque des Vietcongs (troupes communistes du Sud). Les Américains menaient alors une mission de reconnaissance près de Hué.

Art Greenspon/AP/Sipa





Appuyé par un tank, un commando de rangers de l'ARVN (Armée de la République du Vietnam) investit une rue de Cholon, à Saigon. En 1968, ce quartier chinois de la capitale du Sud-Vietnam vient d'être attaqué par les communistes qui ont déployé toutes leurs forces lors de l'«offensive de mai», dite aussi «Petit Têt».



Bettmann Archive/Getty Images



Epuisé, ce soldat s'accorde une pause après avoir réparé les chenilles de son tank avec les autres mécanos, à Lang Vei, dans le Sud-Vietnam. Il tient une lettre de sa famille qui lui évoque des temps meilleurs. En 1971, malgré le retrait progressif des troupes, entamé depuis deux ans, il reste encore plus de 150 000 militaires américains sur le terrain.



David Burnett/Contact Press Images



Philip Jones Griffiths/Magnum Photos

Sous le regard protecteur des soldats, un garçon de 10 ans porte fièrement l'uniforme de l'ARVN, qui combat les communistes au sud du pays. Il aurait obtenu, selon la propagande, le titre de «Little Tiger» (Petit tigre) pour avoir exécuté deux sympathisants vietcongs : son maître d'école… et sa propre mère.



Don McCullin/Contact Press Images

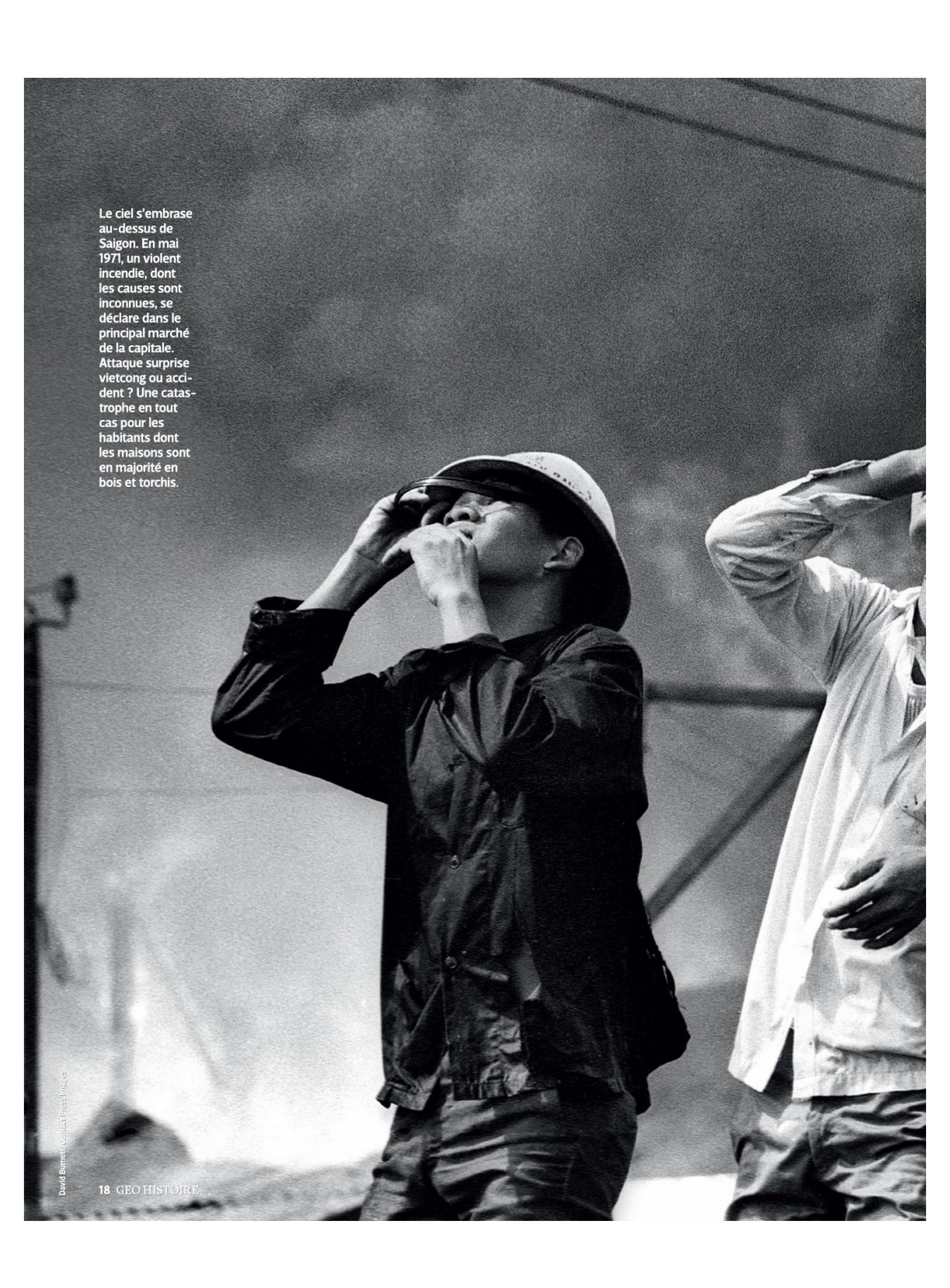
En février 1968, la dépouille d'un soldat communiste gît sur le sol, à Hué. Comme plus de cent villes du pays, l'ancienne capitale impériale a été attaquée par surprise lors de l'offensive du Têt. Celle-ci a causé d'énormes pertes parmi les assaillants vietcongs, mais a aussi choqué l'armée américaine et l'opinion publique par son organisation et sa violence.



A Tây Ninh, près de la frontière cambodgienne, une escadrille d'hélicoptères de l'armée US «nettoie» le terrain pour faciliter la progression des troupes sud-vietnamiennes. En mars 1965, les Etats-Unis viennent de s'engager dans la guerre terrestre au Sud, après des années d'interventions indirectes et de soutien logistique.

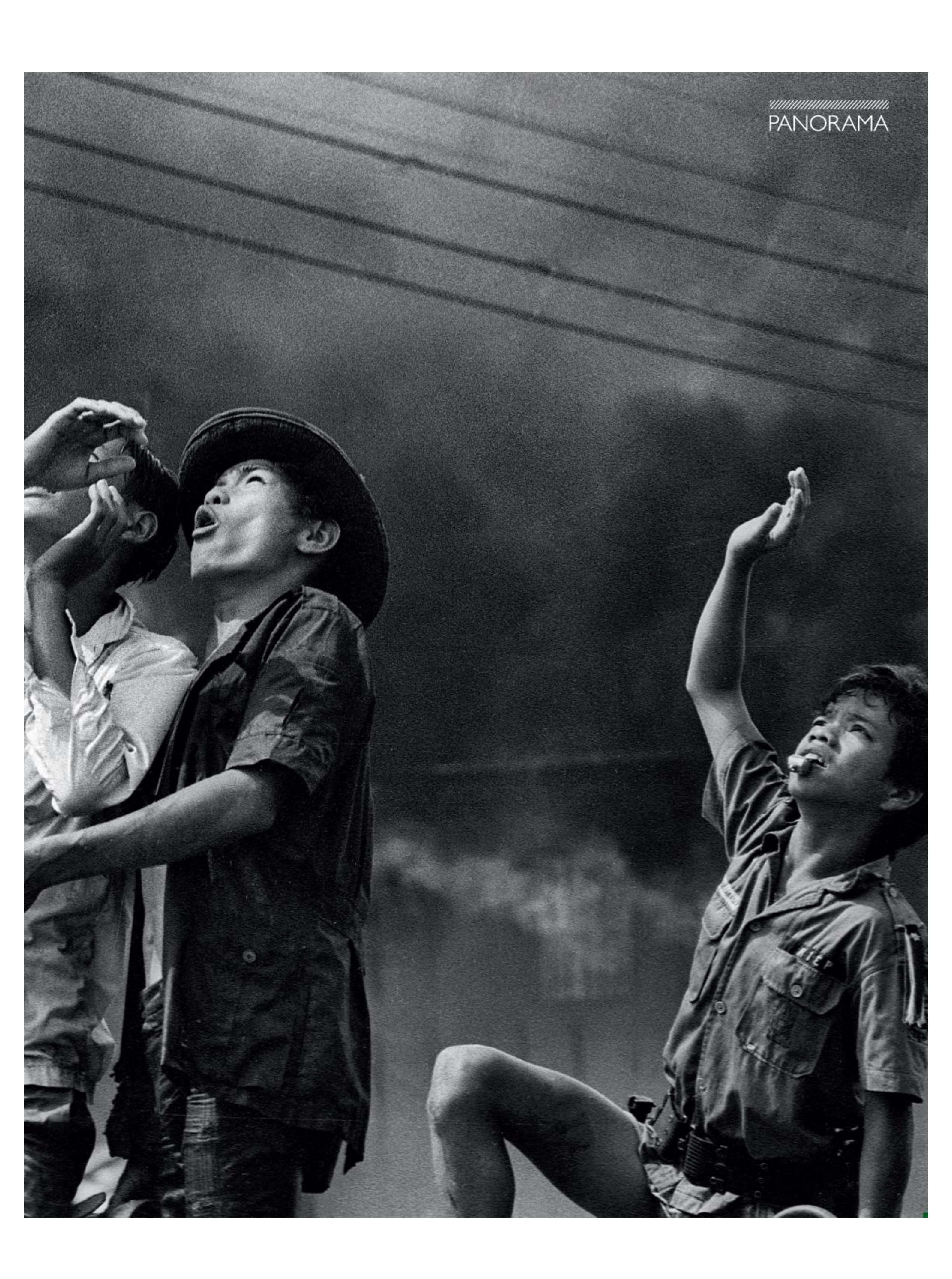


Horst Faas/AP/Sipa



Le ciel s'embrase au-dessus de Saigon. En mai 1971, un violent incendie, dont les causes sont inconnues, se déclare dans le principal marché de la capitale. Attaque surprise vietcong ou accident ? Une catastrophe en tout cas pour les habitants dont les maisons sont en majorité en bois et torchis.

David Burnett/Contact Press Images



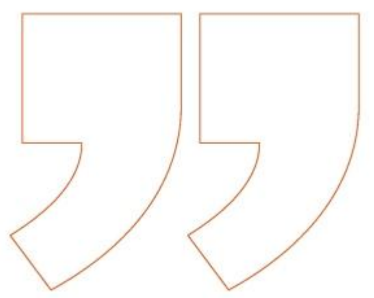


Larry Burrows/The Life Picture Collection/Getty Images



A Saigon, une femme blessée par une attaque des Vietcongs attend les secours. En janvier 1968, l'offensive du Têt marqua un tournant dans la guerre : l'ampleur de l'attaque communiste modifiera la stratégie de la Maison Blanche qui entamera le retrait progressif des Américains.

« L'AMÉRIQUE A ÉCHOUÉ CAR ELLE N'A PAS COMPRIS LA RÉVOLUTION VIETNAMIENNE »



Comment une petite nation d'Asie du Sud-Est est-elle parvenue à faire plier la première puissance du monde ? Un chercheur américain dresse le bilan d'une guerre qui a bouleversé l'équilibre planétaire.

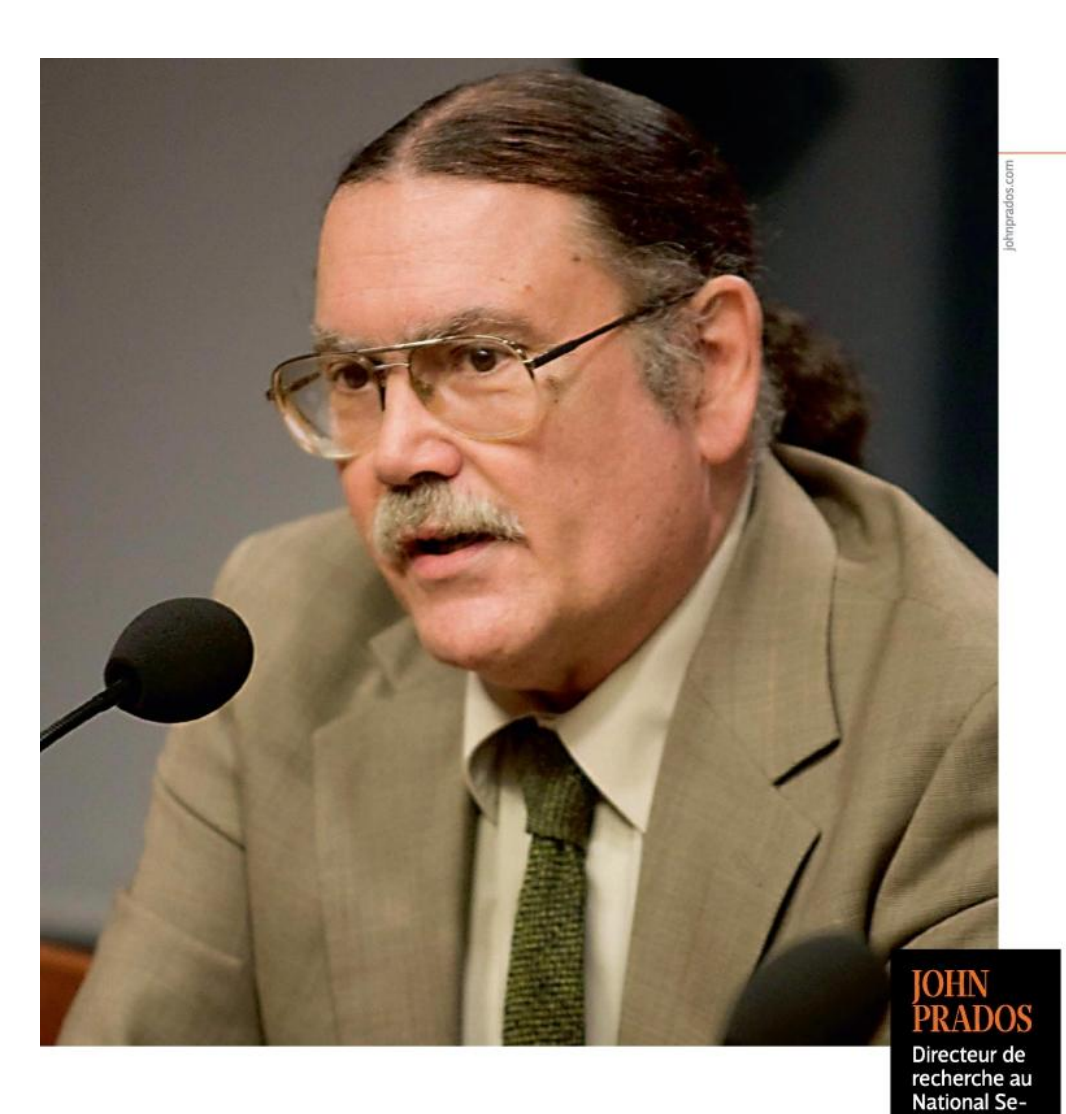
La majorité des ouvrages sur la guerre du Vietnam débutent en 1964. Vous avez pris le parti de remonter à 1945. Pourquoi ?

John Prados : Parce que c'est à ce moment-là que les Etats-Unis ont commencé à s'intéresser au Vietnam. Jusqu'ici, la guerre en Asie du Sud-Est représentait un grain de poussière dans l'œil de Washington. Franklin Roosevelt avait prévu la fin de l'ordre ancien des empires, et il semblait légitime que les Vietnamiens puissent accéder à l'indépendance et se débarrasser de la tutelle des Français au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Mais Franklin Roosevelt mourut d'une hémorragie cérébrale le 12 avril 1945, et son vice-président et successeur, Harry Truman, manqua une occasion d'éviter la guerre en Indochine.

Lorsqu'en 1945, le général Leclerc déploya ses troupes dans Saigon, Truman déclara : «Les Etats-Unis n'ont aucune intention de s'opposer au rétablissement de l'autorité française en Indochine.» La lutte contre le colonialisme était passée au second plan. Les Etats-Unis n'avaient plus qu'une seule obsession : faire barrage au communisme et à l'Union soviétique.

Les Etats-Unis ont-ils soutenu les Français dans le conflit indochinois ?

Oui, dès 1950. On estime que la première guerre d'Indochine (1946-1954) a coûté environ 11 milliards de dollars, et que l'Amérique y a contribué à hauteur de 4,1 milliards, soit 37 %. C'est considérable. La plupart du matériel (tanks, artillerie...) était fourni par les Etats-Unis, qui ont même songé à intervenir aux côtés des Français en 1954, avant que le président Dwight Eisen-



JOHN PRADOS

Directeur de recherche au National Security Archive de l'université de Washington, il est reconnu comme l'un des meilleurs spécialistes de la guerre du Vietnam. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur l'histoire politique, militaire et diplomatique des Etats-Unis.

hower n'y renonce au dernier moment. Je pense qu'il en a gardé une forme de mauvaise conscience, et que cela expliquera en partie l'obsession vietnamienne grandissante des Etats-Unis par la suite.

Les Américains auraient même proposé aux Français la bombe atomique au moment de la crise de Diên Biên Phu…

C'est vrai ! En marge d'une réunion de l'Otan, en avril 1954, le secrétaire d'Etat américain John Foster Dulles aurait suggéré au ministre français des Affaires étrangères Georges Bidault l'usage de deux armes nucléaires américaines. On a longtemps cru que c'était une boutade, mais les mémoires de Georges Bidault sont formels [ndlr : il aurait rétorqué que, si une bombe atomique permettait d'éliminer les combattants vietminhs, elle aurait le même effet sur ses propres soldats…].

Après la défaite française, les accords de Genève (1954) scindent le pays en deux parties le long du 17e parallèle. Quelle fut la nature de l'engagement américain par la suite ?

Jusqu'en 1965, l'Amérique a mené une guerre qui ne disait pas son nom. Le pays a soutenu au Sud la dictature de Ngô Dinh Diêm contre le régime communiste du Nord. Le deal était clair : l'administration d'Eisenhower devait fournir aux troupes de Diêm une aide militaire, et, en contrepartie, ce dernier devait consentir à réformer son pays. Ce qu'il ne fera jamais… Au contraire, il profita du soutien des Américains pour renforcer son pouvoir personnel et mettre en œuvre une intense politique de répression, pas seulement contre les sympathisants communistes, mais aussi contre les minorités. Au Sud-Vietnam, la corruption devint généralisée. Lorsque Washington décida finalement de «lâcher» Diêm en 1963 (il fut assassiné à la fin de l'année), c'était déjà trop tard : après avoir investi autant de moyens et soutenu le putsch contre Diêm, les Etats-Unis étaient pieds et poings liés au sort de la péninsule. Le basculement vers une guerre «officielle» en 1964 était inévitable…

Le conflit vietnamien représente sans doute le sujet le plus controversé aux Etats-Unis depuis la guerre de Sécession. Vous avez grandi dans les années 1960. Comment avez-vous vécu ces tensions ?

Dans chaque famille américaine, le débat faisait rage. Je me souviens de disputes très vives avec mon père qui avait combattu en Corée et qui défendait la guerre coûte que coûte, alors que j'estimais ce conflit absurde. Mais je n'ai pas toujours pensé ainsi. Petit garçon, je n'avais qu'une envie : devenir soldat. J'avais été électrisé par le discours inaugural de John F. Kennedy le 20 janvier 1961. J'avais l'impression que nous partagions la même vision du monde, le sentiment que l'idéal américain pouvait se propager partout sur la planète. Je collectionnais les figurines de l'armée, je dévorais les histoires militaires et méprisais les pacifistes… Au début des années 1960, mon père est devenu journaliste sportif à San Juan, sur l'île de Porto Rico, et toute la famille l'a suivi. Quelque temps plus tard, en 1965, les Etats-Unis sont intervenus militairement en République dominicaine, à 300 kilomètres de chez nous, soi-disant pour contrer une menace communiste. Ce fut une première brèche dans mes convictions : je me rendais déjà compte que les initiatives prises par les Etats-Unis dans cette crise contredisaient les belles valeurs brandies par la Maison Blanche… Quelque chose clochait.

Comment avez-vous rejoint les rangs des protestataires ?

Lorsqu'en 1965, le président Johnson décida d'engager les •••

«Aux Etats-Unis, il n'y a jamais eu autant de pétitions

●●● forces terrestres américaines au Sud-Vietnam, j'étais encore convaincu que l'ennemi allait recevoir le traitement qu'il méritait. Mais, trois ans plus tard, ce fut le basculement. En 1968, l'offensive du Têt menée simultanément par les communistes dans plus de cent villes du Sud-Vietnam démontrait aux yeux du monde entier que la détermination des Vietcongs était sans limite et que les messages de victoire propagés depuis le début du conflit par l'administration Johnson n'étaient que des mensonges. Cette année-là, je renonçais à entrer au sein de l'école militaire de Westwood. Mon rêve de devenir militaire était brisé par le cynisme de la guerre du Vietnam, et j'ai décidé de m'inscrire à l'université de Columbia pour y poursuivre mes études d'histoire.

Face à la contestation, le gouvernement a-t-il voulu lancer un débat public sur le conflit vietnamien ?

La question ne s'est jamais posée. Il suffit de voir comment la guerre a été engagée : en août 1964, le président Lyndon Johnson a décidé d'entrer unilatéralement en conflit avec le Nord-Vietnam sous le prétexte d'une attaque de deux destroyers américains. Il a fait voter la «Résolution du golfe du Tonkin», qui lui a donné le pouvoir de déclarer la guerre sans en demander la permission au Congrès, comme l'exige la Constitution. D'emblée, ce conflit non déclaré, non soldé par le budget, a fonctionné à coups de requêtes de fonds supplémentaires et a creusé les finances de l'Etat.

Jamais les parlementaires ni la société civile n'ont été impliqués dans ce débat... C'est une faute immense, car le gouvernement a perdu progressivement la confiance des Américains. Et à partir de 1968, la contestation s'est profondément organisée, au point que les Etats-Unis se sont trouvés dans une quasi-guerre civile.

Quelle forme a pris cette «guerre civile» ?

Aux Etats-Unis, il n'y a jamais eu autant de pétitions et de manifestations que durant le conflit vietnamien. Cent mille personnes étaient présentes lors de la marche devant le mémorial de Lincoln, en octobre 1967. Mais la résistance n'était pas cantonnée aux pacifistes, intellectuels et «hippies», comme voulait bien le faire croire le gouvernement qui a traité les opposants comme des ennemis de l'intérieur. Toutes les branches de la société ont été déchirées. Parmi les sceptiques, on trouvait aussi des soldats.

A partir de 1966, le moral des troupes commença à nettement décliner. Le nombre de militaires qui s'absentaient sans permission (déclarés AWOL, *absent without leave)* atteignit 57,2 soldats pour 1 000, et les désertions 14,9 pour 1 000. Ce n'est pas anodin. En novembre 1968, des soldats de la base de Fort Jackson, en Caroline du Sud, au parcours exemplaire, envoyèrent une pétition au président pour demander la fin du conflit. On enregistra aussi des mutineries sur le théâtre des opérations : lors du premier trimestre de 1969, il y eut plus de quinze unités qui refusèrent de se battre. Comme de nombreux civils américains, ces soldats se posaient une question morale vis-à-vis de cette guerre. On occulte souvent cette résistance des GI.

Pourquoi n'a-t-il jamais été décidé d'envahir le Nord-Vietnam pour remporter la victoire ?

Cette option a été envisagée par Lyndon Johnson en 1967, ce que les membres de son administration ont toujours démenti. Mais envahir le Nord-Vietnam n'était pas sans difficultés, compte tenu de la capacité de résistance des communistes. On sait aussi que le président a consulté la CIA pour savoir si, en cas de débarquement des troupes, la Chine lancerait une riposte, ou si l'URSS accélérerait son aide militaire aux soldats d'Hô Chi Minh. Johnson était attentif aux rapports de force. Il a sans doute pensé qu'il existait un risque réel de transformer un conflit local en une guerre beaucoup plus large... Un jeu dangereux.

Le sous-titre de votre livre, *Une guerre ingagnable*, laisse entendre que les Etats-Unis n'auraient jamais eu aucune chance de l'emporter. Pourtant, vous décrivez des troupes communistes exsangues lors de l'année 1969...

C'est juste. 1969 a été «l'année de tous les dangers» pour Hanoi. Après l'échec de l'offensive du Têt l'année précédente, le Front national de libération du Sud-Vietnam (les Vietcongs) était plus

et de manifestations que durant ce long conflit»

faible que jamais, avec un nombre important de défections. Comprenant que poursuivre la stratégie de la guérilla et de la «guerre mobile» inspirée par Mao serait suicidaire, les Vietcongs ont été forcés de changer leur mode de bataille et ont opté pour des techniques plus conventionnelles. Ce à quoi ils n'étaient pas préparés.

Les Etats-Unis ont-ils profité de cet instant de faiblesse ?

Non, ils ont laissé passer l'occasion. Car, en 1969, le pays était déjà dans une optique de repli. Face à la contestation grandissante, le président Nixon, nouvellement élu, avait amorcé le retrait des troupes, pensant qu'il serait capable de faire plier Hanoi sans intervenir directement, en jouant sur l'intimidation et la destruction des infrastructures des Vietminhs. Mais c'était impossible d'influer sur la détermination de tout un peuple. L'Amérique pensait qu'en remportant toutes les batailles, elle gagnerait la guerre. Mais elle a échoué car elle n'a pas su comprendre la révolution vietnamienne. Dans son obsession de la menace communiste, elle a mal évalué le désir des Vietnamiens du Nord comme du Sud de réunifier leur pays, scindé en deux depuis les accords de Genève, en 1954.

Richard Nixon, qui a dirigé le pays de 1969 à 1974, est souvent dépeint comme un va-t-en-guerre. Pourtant, c'est lui qui a entamé le retrait des troupes et signé les accords de paix de Paris (1973). Estimez-vous que l'Histoire a été sévère avec lui ?

Au contraire. Je suis persuadé que la politique menée au Vietnam par Nixon reflète sa personnalité brutale. Par exemple, à travers ce que j'appellerais les «Nixon Shocks» : l'invasion du Cambodge en 1970, l'attaque du port de Haiphong en 1972, les «bombardements de Noël» à Saigon l'hiver de la même année, alors que des négociations étaient en cours. Autant d'interventions qui ont toutes contribué à figer le conflit... Sans parler de la manière dont il a manipulé les institutions, de son aversion pour les intellectuels, les professeurs, les journalistes et à peu près tout le monde. Les enregistrements audio de Nixon lors de son passage à la Maison Blanche, révélés lors de l'affaire du Watergate, ne risquent pas de redorer son image de sitôt. Mais il est vrai que la responsabilité de la guerre du Vietnam ne repose pas sur les épaules d'un seul homme. Le soutien de Truman au corps expéditionnaire français en 1945 ; le manque de fermeté d'Eisenhower face à Diêm à la fin des années 1950 ; l'intervention américaine au Laos menée par Kennedy en 1961 ; la résolution du golfe du Tonkin décidée par Johnson en 1964. Durant trente ans, ce conflit a été jalonné d'une longue succession de décisions hasardeuses.

Aujourd'hui, un courant dit «révisionniste» vise à réhabiliter l'intervention américaine au Vietnam. Qu'en pensez-vous ?

Evidemment, ce n'est pas ma position. D'ailleurs, plutôt que «révisionnistes», je qualifierais plutôt ces chercheurs et historiens de «néo-orthodoxes», car, en un sens, ils valident les discours de propagande véhiculés dans les années 1960. Leurs thèses rejoignent celles de Walter Rostow, le conseiller du président Johnson, qui affirmait que la guerre avait été gagnée par les Etats-Unis car elle avait préservé les autres pays d'Asie du Sud-Est de l'emprise communiste. Un autre argument avancé est que l'intervention américaine aurait contribué à la «pacification» du pays. Officiellement, les Etats-Unis justifiaient en effet leur intervention par la nécessité de réduire les affrontements entre Vietnamiens et de mettre fin à la guerre civile. Mais il suffit de constater les statistiques du nombre d'attentats terroristes, d'attaques de villages et d'actes de violence vietcongs : les chiffres de 1968 et de 1972 sont sensiblement les mêmes. Je préfère donc rester pour ma part sur ma ligne «libérale»...

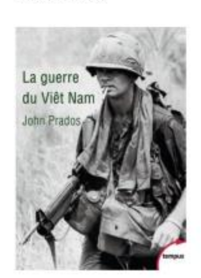
L'Amérique a-t-elle tiré les leçons de sa débâcle au Vietnam ?

Pas assez. Pour la simple et bonne raison que cela aurait signifié reconnaître la défaite, ce que certains n'ont jamais accepté. Regardez ce qu'il s'est passé en Irak, lorsque George W. Bush a lancé son pays dans une soi-disant «guerre préventive» en prétextant la présence d'armes de destruction massive, au début des années 2000. Comme au Vietnam, le conflit s'est enlisé rapidement. Après la chute de Saddam Hussein, en 2003, le gouvernement irakien s'est servi de la puissance de ses alliés américains pour régler ses comptes avec certains groupes ethniques ou religieux, à l'image de ce qu'avaient entrepris les présidents Diêm ou Thieu au Sud-Vietnam dans les années 1960.

Cette expédition irakienne a été un gouffre financier. Elle a détourné le regard d'un risque bien réel, le terrorisme islamiste, et n'a, au final, contribué en rien à améliorer la sécurité des Etats-Unis. La seule chance de l'administration républicaine est sans doute de ne pas avoir été confrontée à un adversaire aussi cohérent et organisé que les communistes nord-vietnamiens. Une chose est sûre : les Etats-Unis et le monde n'en ont pas fini avec le spectre du Vietnam... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER

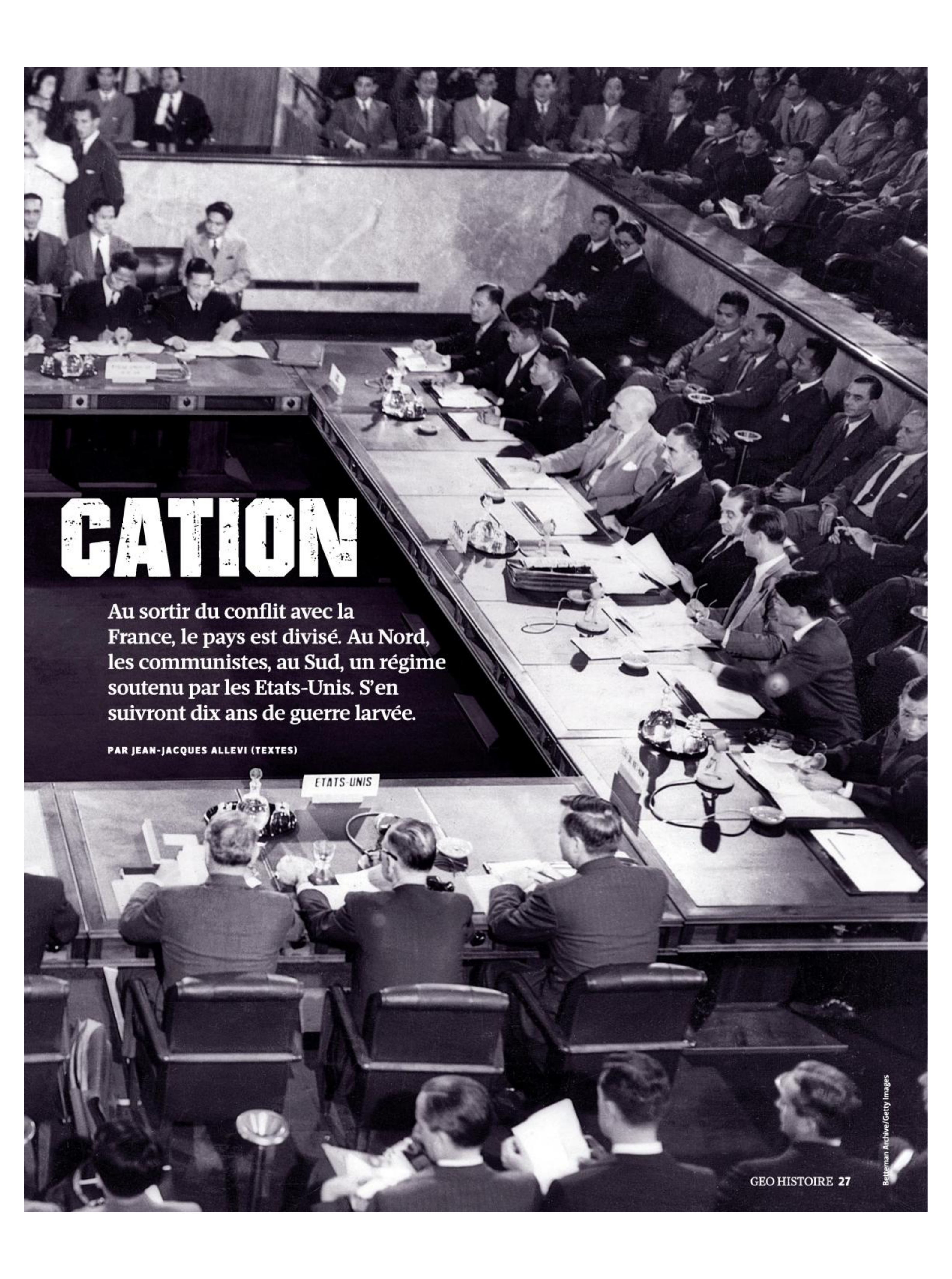
Publiée pour la première fois en 2007, *La Guerre du Viêt Nam,* de John Prados (éd. Perrin-Tempus), dévoile les principales facettes d'un conflit qui divisa le monde. Une ouvrage de référence.



1954-1964 LA RÉUNIFI IMPOSSIBLE



En juillet 1954, les accords de Genève marquent la fin de la guerre qui opposait depuis huit ans la France au Viet-minh dirigé par Hô Chi Minh. Il y est convenu que le pays sera partagé temporairement en deux Etats autour du 17e parallèle.



CATION

Au sortir du conflit avec la France, le pays est divisé. Au Nord, les communistes, au Sud, un régime soutenu par les Etats-Unis. S'en suivront dix ans de guerre larvée.

PAR JEAN-JACQUES ALLEVI (TEXTES)

Betteman Archive/Getty Images

1954-1955

LE VIETNAM COUPÉ EN DEUX

Cao Bang en 1950, Hoa Binh en 1952 et encore Na Sam en 1953. Durant les huit années que dura la guerre d'Indochine (1946-1954), le corps expéditionnaire français est allé d'échecs cinglants en cuisantes défaites. Jusqu'à connaître le désastre ultime dans la cuvette de Diên Biên Phu où, le 7 mai 1954, l'élite de l'armée française – celle des parachutistes et des légionnaires qui promettaient avec arrogance et mépris de «casser du Viet» – se retrouve submergée, puis anéantie par les troupes du Vietminh. Ce jour-là, 10 000 soldats, épuisés et couverts de boue, sont faits prisonniers. La guerre d'Indochine, au cours de laquelle la France a perdu 92 000 hommes, se termine à Genève, lors d'une conférence internationale qui, le 21 juillet 1954, consacre la partition du Vietnam.

Nord et Sud sont séparés par une ligne située sur le 17e parallèle. Des élections générales sont prévues au plus tard en juillet 1956. Le 10 octobre 1954, les derniers militaires français quittent Hanoi. La capitale nord-vietnamienne devient alors, selon l'expression de Lucien Bodard, journaliste à *France-Soir*, «un couvent rouge» où les magasins, les bars et boîtes de nuit affichent porte close.

Au sud de la ligne de démarcation, c'est Ngô Dinh Diêm qui règne en maître. Le 16 juin 1954, ce nationaliste catholique et anticommuniste est nommé président du Conseil par l'ex-empereur Bao Dai qui, lui, a préféré se réfugier à Cannes. Considéré comme le seul rempart contre le communiste Hô Chi Minh qui dirige, au Nord, la République démocratique du Vietnam (RDV), Diêm obtient «le soutien inconditionnel» du président Eisenhower. Dès le début de 1955, Washington octroie à son protégé une aide militaire directe complétée par la prise en charge de l'entraînement et de l'équipement de l'Armée nationale vietnamienne (ANV), ainsi que de la police. A partir de cette date, les fonds secrets de la CIA alimentent le pouvoir sudiste. Ce n'est pourtant pas suffisant pour gouverner le pays. Ainsi, Diêm échoue-t-il à écraser les sectes politico-religieuses (Hoa Hao et Cao Dai) dont les groupes armés mettent en coupe réglée la région de Saigon. Malgré les mises en garde du général Collins qui pointe l'inefficacité de Diêm, Eisenhower se refuse à le lâcher. En septembre 1955, sûr de lui, le Vietnamien organise un référendum aux allures de coup d'Etat. Le scrutin, truqué grâce à la complicité active de la CIA, tourne au plébiscite. Diêm recueille... 98 % d'approbation. Quelques jours plus tard, le 26 octobre, la République du Vietnam est proclamée. Bao Dai est déchu.

Diêm devient le nouveau chef de l'Etat et s'arroge le pouvoir de gouverner par décret. Qu'importe si cette dictature familiale – l'un des frères du président dirige le parti unique et la police secrète du régime –, qui s'appuie sur la bourgeoisie de Saigon ainsi que sur la minorité catholique, s'enfonce chaque jour un peu plus dans une répression aveugle et sanglante. L'essentiel est ailleurs pour la Maison Blanche. «Un seul souci guide John Foster Dulles [le secrétaire d'Etat américain] : faire du Sud-Vietnam un bastion anticommuniste et, éventuellement, un tremplin de reconquête... Sûrs de leur puissance, les Américains pensent pouvoir réussir là où les Français ont échoué», souligne l'historienne Georgette Elgey dans son livre *La République des tourments* (éd. Fayard, 1992). ■




Le Nord-Vietnam est sous le contrôle du Vietminh et de son chef, le révolutionnaire communiste Hô Chi Minh, qui refuse la partition du pays.



Keystone France/Gamma-France



Betteman Archive/Getty Images

Au Sud-Vietnam, la République est proclamée en octobre 1955. Ngô Dinh Diêm succède à l'empereur Bao Dai et instaure un régime dictatorial.



1956

LES ACCORDS DE GENÈVE VIOLÉS

C'était l'une des clauses majeures de l'accord de paix signé à Genève en 1954 : la tenue avant le 31 juillet 1956 d'élections libres dans tout le Vietnam. Mais déjà, en ce début d'année 1956, tout laisse à penser que cette date butoir acceptée par les belligérants ne sera pas respectée. Quitte à violer le traité d'armistice, Diêm n'a pas la moindre intention d'organiser ce scrutin, prélude à la réunification du pays. Tout comme le maître de Saigon, Washington redoute la victoire inéluctable de Hô Chi Minh. «Ni les Etats-Unis ni le Vietnam n'accepteront une élection fabriquée et falsifiée d'avance», avertit John Fitzgerald Kennedy, le 1er juin 1956. La position de celui qui n'est alors que le sénateur du Massachussetts reflète parfaitement celle du président Eisenhower. Le retour à l'unité promis à Genève n'aura donc pas lieu. De plus, l'alliance entre Sud-Vietnamiens et Américains se solidifie grâce à une collaboration accrue au sein de l'OTASE, l'Organisation du traité de l'Asie du Sud-Est, une alliance militaire qui regroupe les pays non-communistes de la région. Le scénario de la bipartition durable du Vietnam, à l'image de la situation coréenne, se profile. N'attendant plus rien des urnes, les combattants du Vietcong – les insurgés communistes du Sud, en lutte contre Diêm – reprennent alors de plus belle leurs opérations de guérilla dans le delta du Mékong. ■



Bridgemanimages.com

Eisenhower accueille Diêm à l'aéroport de Washington DC, le 5 mai 1957. Il voit en lui «l'homme providentiel» de l'Asie.

1957

DIÊM PART À LA CHASSE AUX COMMUNISTES

Le 13 mai 1957, Diêm est en visite à Washington. «La frontière des Etats-Unis se prolonge jusqu'au 17e parallèle», lance le président sud-vietnamien. A son retour à Saigon, le protégé de la Maison Blanche déclare le communisme hors-la-loi. La chasse aux marxistes est ouverte. Dans les campagnes, des séances de dénonciation collective des Vietcongs sont organisées devant des tribunaux itinérants qui prononcent immédiatement leurs sentences. Au cours de la seule année 1957, quelque 5 000 arrestations sont ainsi effectuées et 150 «communistes» exécutés chaque mois. Faisant fi de ses exigences passées en matière de réformes – agricoles notamment –, l'administration Eisenhower soutient Diêm contre vents et marées. Les Etats-Unis poursuivent leur aide militaire et financière, fournissant alors 60 % du budget du Sud-Vietnam. Un processus qui n'empêche pas l'Union soviétique, pourtant cosignataire des accords de Genève, d'accepter cette année-là que les deux Vietnam – celui d'Hô Chi Minh au Nord et celui de Diêm au Sud – soient représentés à l'ONU, reconnaissant de facto la partition du pays. ■

1958

HANOI DÉJOUE UN COMPLOT AMÉRICANO-SUDISTE

Au début de l'année 1958, le pouvoir à Saigon met la dernière main à une entreprise de subversion générale destinée à déstabiliser et renverser le régime communiste de Hanoi. Le projet a été préparé de longue date. Trois ans auparavant, un groupe d'une douzaine de Sud-Vietnamiens a été recruté et entraîné durant plusieurs mois par des instructeurs américains, puis infiltré à Hanoi. Officiellement, ces agents dormants sont des pêcheurs. Jusqu'à ce jour de novembre 1958 où ils reçoivent l'ordre de passer à l'action. «Ce plan prévoyait la pose de mines autour d'ouvrages défensifs et de services économiques, ainsi que l'assassinat de personnalités importantes du régime communiste», raconte l'historien François Guillemot dans *Vietnam, de l'insurrection à la dictature* (éd. Vendémiaire, 2013).

Bien que minutieusement préparée, la mission tourne au fiasco. Le réseau est entièrement démantelé par la police nord-vietnamienne... très bien informée. Un imposant arsenal de plus d'une tonne de matériel (armes, explosifs, émetteurs radios et uniformes) est saisi. Quelques mois plus tard, le procès des agents est l'occasion pour Hanoi de se livrer à une spectaculaire opération médiatique à l'intention de son peuple mais aussi de l'opinion publique mondiale prise à témoin. La vérité sur ce ratage retentissant sera révélée bien plus tard : l'un des membres du commando n'était autre qu'un agent du Vietminh qui informait au jour le jour ses supérieurs des faits et gestes «des espions américano-diémistes». ■


API/Gamma-Rapho

En route pour le Sud, des combattantes communistes transportent armes et munitions pour les troupes du Vietcong.

1959

LA PISTE HÔ CHI MINH EST OUVERTE

Ce 15 mai 1959, le parti communiste nord-vietnamien tient son congrès à Hanoi. La réunification du pays est une fois encore à l'ordre du jour. Les dirigeants du Nord promettent haut et fort d'intensifier la lutte armée dans le Sud. Le soutien massif aux Vietcongs devient la priorité. Mais pour atteindre cet objectif, Hanoi a besoin d'acheminer des hommes, des armes et des vivres. Ce qui est, évidemment, inenvisageable alors que le pays est séparé en deux par une zone démilitarisée. Les stratèges de l'Armée populaire – elle est commandée par le général Giap, le vainqueur de Diên Biên Phu – imaginent alors un plan incroyable de contournement de la ligne de démarcation. Leur idée est de longer le Laos par l'intérieur, puis le nord-est du Cambodge, pour enfin déboucher à une quarantaine de kilomètres de Saigon.

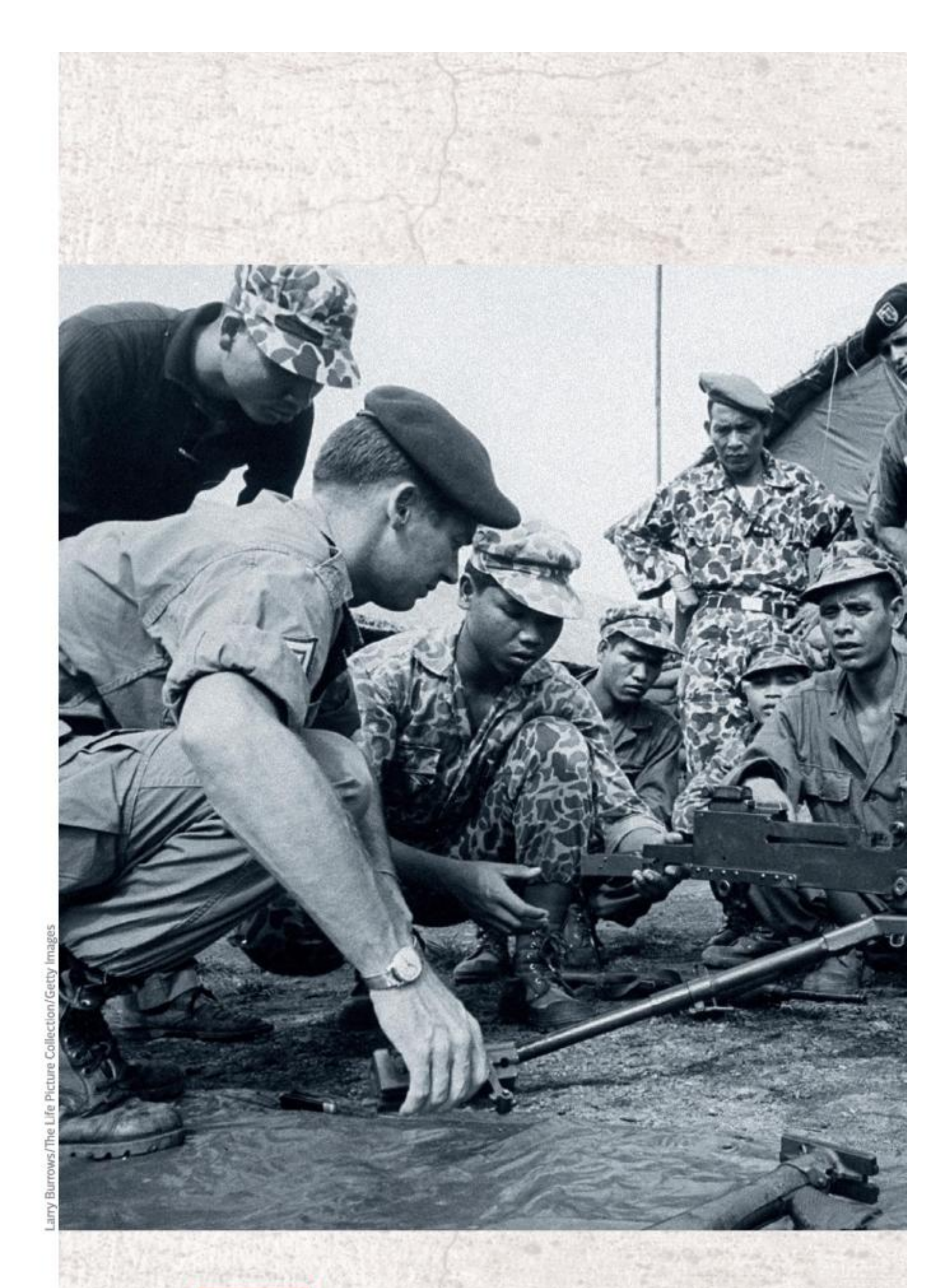
Pour parvenir à ouvrir cet axe d'infiltration long de 2 000 kilomètres, le général Vo Bam, qui supervise l'opération, mobilise des centaines de milliers de volontaires, dont des bataillons entiers de jeunes filles. Jour et nuit, ces escouades arpentent les montagnes de la cordillère de Truong Son et, sur certains passages, détruisent la jungle. A bout de force, des centaines de combattants périssent. Tantôt chemin pédestre, tantôt voie carossable, la piste Hô Chi Minh, avec ses zones de stockage et ses abris, prend forme en un temps record. Au mois d'août 1959, elle est déjà opérationnelle et permet de livrer ses premiers convois de troupes et de munitions. Ils seront suivis par des milliers d'autres chargements transportés par une noria de blindés, de voitures ou de vélos. Détruire cette voie en partie dissimulée par la végétation deviendra plus tard l'obsession de l'armée américaine. ■

1960

LE FNL EST CRÉÉ

Grâce à l'ouverture de la piste Hô Chi Minh, les Vietcongs sont approvisionnés en armes et en munitions. Ils en profitent pour multiplier attaques, sabotages, enlèvements et assassinats de responsables diémistes. En deux ans, le nombre d'incidents recensés au Sud-Vietnam passe de 60 à plus 600 ! Les Vietcongs réussissent même à se rendre maîtres d'une base militaire de l'Armée de la République du Vietnam (ARVN), au village de Trang Sup, au nord-est de Saigon. Au printemps 1960, les insurgés marxistes, toujours plus nombreux – ils sont alors entre 16 000 et 19 000 – lancent de nouvelles actions de guérilla, se jouant des troupes américano-diémistes. «Extrêmement mobiles, sans bagages, sans uniformes, ces bandes ont un avantage certain sur les unités régulières de l'armée», détaille Jean Lacouture, l'envoyé spécial du journal *Le Monde* (cité par Gilles Férier dans *Les Trois Guerres d'Indochine*, éd. Presses universitaires de Lyon, 1994).

Le 20 décembre 1960, des représentants des différentes composantes de la résistance à la dictature de Diêm (communistes, bouddhistes et catholiques) se retrouvent clandestinement. Ils créent le Front national de libération au Sud-Vietnam (FNL). Sous la houlette de son président Nguyen Huu Tho – acteur majeur de la lutte anticoloniale –, le FNL adopte une charte en dix points parmi lesquels figure la réunification du pays. Parallèlement aux opérations militaires menées par les Forces armées populaires de libération, le FNL, dominé par les communistes, entame une action politique appuyée par d'intenses campagnes de propagande dans les campagnes. ■

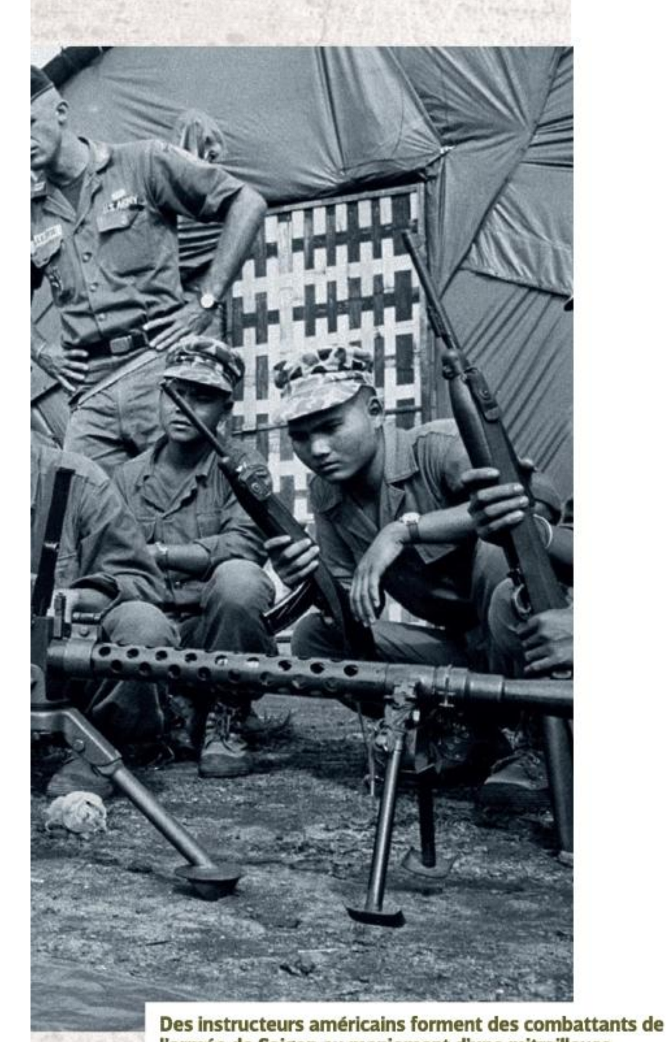

Larry Burrows/The Life Picture Collection/Getty Images

1961

KENNEDY ENVOIE DES BÉRETS

Quand, le 20 janvier 1961, John Kennedy, nouveau président des Etats-Unis, prononce son discours d'investiture, l'engagement massif de Washington au Vietnam n'est pas encore à l'ordre du jour. Diêm est toujours en grâce. En visite à Saigon en avril, le vice-président Lyndon Johnson qualifie même le dictateur de «Winston Churchill de l'Asie du Sud-Est». Mais à son retour, Johnson lâche à Kennedy : «Nous devons nous décider, soit à venir en aide à ce pays... soit à jeter l'éponge dans cette région.» JKF choisit évidemment la première option et, dès octobre 1961, ordonne le déploiement d'une unité de l'US Air Force. Une mission qui répond au nom de code de «Farm Gate».

Dans le plus grand secret, des chasseurs sont dépêchés pour prêter main-forte aux actions de contre-guérilla menées par l'Ar-



Des instructeurs américains forment des combattants de l'armée de Saigon au maniement d'une mitrailleuse.

VERTS À SAIGON

mée de la République du Vietnam (ANRV). Dans le même temps, des membres des forces spéciales de l'armée de Terre – les fameux Bérets verts – sont envoyés à Saigon afin de doter l'ARVN d'une unité d'élite. Mais pour l'heure, et ce, malgré l'insistance du général Maxwell Taylor, son conseiller militaire, Kennedy refuse catégoriquement qu'un contingent de 8 000 soldats parte se battre au Vietnam. ■

1962

L'ÉCHEC DES HAMEAUX STRATÉGIQUES

Nous sommes en train de gagner cette guerre !» A l'issue d'un voyage effectué au Vietnam à la mi-1962, le secrétaire d'Etat à la Défense Robert McNamara affirme que l'insurrection vietcong est en passe d'être jugulée. Les Etats-Unis et leur allié sud-vietnamien sont, en effet, persuadés de pouvoir couper la guérilla communiste de ses soutiens dans les campagnes. Le président Diêm ne mise pas uniquement sur les «conseillers militaires» américains désormais présents, ni sur leurs 150 hélicoptères et 70 avions, mais aussi sur un programme aussi titanesque qu'ahurissant. Il s'agit de raser les 14 000 hameaux que compte le Sud-Vietnam, de déplacer les 8 millions de personnes y habitant et de les transférer dans des villages fortifiés. Pour s'assurer de leur imperméabilité aux idées marxistes, il a été prévu de les soumettre à une intense propagande par voie d'affiches, de tracts et de films.

Financé par Washington, ce plan d'action, placé sous l'autorité de Ngô Dinh Nhu, le propre frère de Diêm, est lancé fin mars 1962 dans le district de Ben Cat, une zone du Sud-Est fortement contrôlée par les Vietcongs. Les 1 200 villageois sont ainsi évacués avec leur bétail. Parvenus sur le site de leur nouveau hameau, les déplacés perçoivent 21 dollars par famille, des matériaux pour la construction de leur habitation, mais aussi des armes et des munitions. Ce village est entouré de fossés et hérissé de barbelés. Une seconde opération a lieu dans la province de Phu Yen (côte centrale) avant d'être généralisée à tout le Sud. Comparés par la presse à des «camps d'internement», ces hameaux connaîtront un échec retentissant. «La plupart étaient mal construits, mal défendus, et trop peu d'attention fut accordée à la préparation psychologique, économique et sociale de la population [...]», dénonce, fin 1962, le général Taylor. Quand, en novembre 1963, le programme est arrêté, il faut se rendre à l'évidence : les barbelés n'ont guère empêché les Vietcongs d'infiltrer ces «hameaux stratégiques». ■

Un «hameau stratégique» vu du ciel. Seuls 20 % de ces villages répondaient aux critères définis par les Américains.



1963

WASHINGTON LÂCHE ENFIN DIÊM

Continuer à soutenir l'encombrant président Diêm, seul à pouvoir faire barrage à l'expansion communiste ? Ou bien le lâcher avant qu'il ne ternisse trop l'image des Etats-Unis ? En 1963, l'administration Kennedy est confrontée à ce dilemme. Deux événements vont sceller le sort du dictateur. Dans les premiers jours de janvier, la bataille d'Ap Bac tourne au désastre. Les troupes de Diêm sont mises en déroute par une unité communiste. Malgré leur supériorité et l'aide des forces héliportées américaines, elles enregistrent des pertes importantes. Cette humiliante défaite est inacceptable pour la Maison Blanche. Mais c'est une autre affaire qui va précipiter la chute du dictateur. Au mois de mai, une procession bouddhiste tourne à l'émeute quand l'archevêque de Hué – Ngô Dinh Thuc, l'un des frères de Diêm – interdit le déploiement de bannières traditionnelles. Les bouddhistes protestent par milliers. A Hué, les forces de sécurité tirent dans la foule. Il y a neuf morts. Les manifestations s'enchaînent. Les affrontements aussi. Tout au long de l'été, les parachutistes diémistes perquisitionnent, saccagent des temples. Afin de protester contre cette répression, des bonzes s'immolent dans les rues. Ces images insoutenables s'étalent à la une des journaux dans le monde. L'indignation est à son comble quand madame Nhu, la belle-sœur de Diêm, déclare qu'il s'agit là d'un «barbecue ridicule». C'en est trop ! Washington suspend une partie de son assistance au régime.

Les jours de l'ancien protégé de l'Amérique sont désormais comptés. Des hauts gradés de l'armée de Diêm décident alors d'en finir avec le dictateur, avec l'assentiment de Kennedy. Le 1er novembre, les insurgés, emmenés par le général Duong Van Minh, prennent le contrôle de Saigon. Diêm et son frère Ngô Dinh Nhu trouvent refuge à Cholon, le quartier chinois de la ville. Le lendemain matin, ils acceptent de se rendre. La junte leur envoie un véhicule blindé qui doit les conduire devant le conseil militaire révolutionnaire. Selon la version officielle, les deux ex-dirigeants se donnent la mort pendant le trajet. En réalité, ils sont exécutés. «Presque tous les historiens considèrent que le soutien au putsch figea les Etats-Unis dans une position leur interdisant quasiment de se retirer du Vietnam», souligne le chercheur américain John Prados. ■



Sputnik/AKG-Images

A Saigon, les leaders bouddhistes protestent contre la politique de répression menée par Diêm.

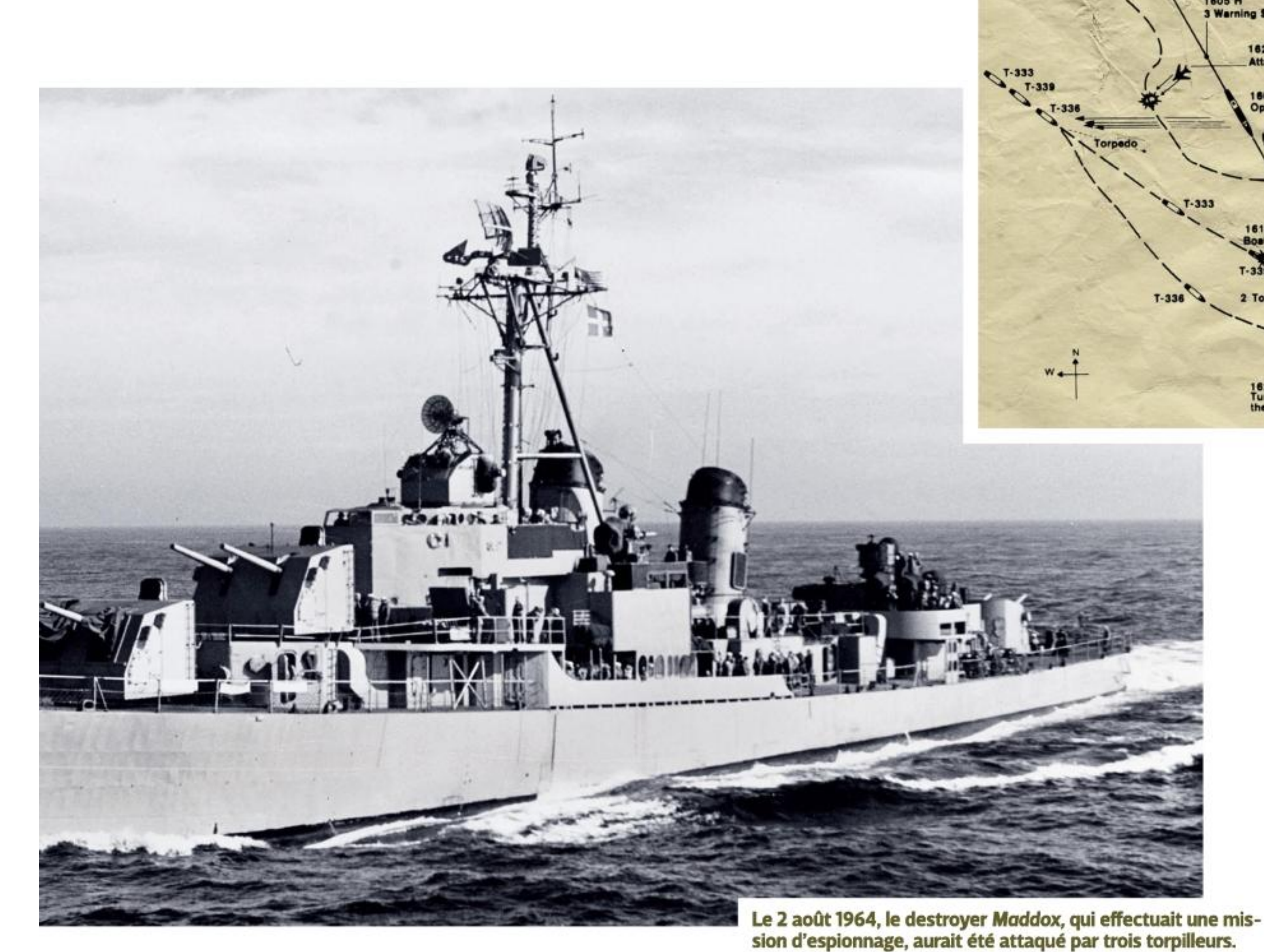


Naval History and Heritage Command (ci-contre et page de droite)

1964

LA GUERRE LA

Début 1964. Les Américains, traumatisés par l'assassinat de Kennedy l'année précédente, s'intéressent peu à ce qui se trame au Vietnam. L'insurrection vietcong n'a, pour l'heure, causé la mort que de moins d'un millier d'Américains sur les 16 300 «conseillers militaires» sur place depuis 1963. D'ailleurs, le nouveau président, Lyndon Johnson, jure que, fidèle à la politique de son prédécesseur, les «*boys*» n'iront pas se battre là-bas. Les articles du *New York Times* dénonçant une guerre non déclarée n'ont que peu d'échos. De même que la



Le 2 août 1964, le destroyer *Maddox*, qui effectuait une mission d'espionnage, aurait été attaqué par trois torpilleurs.

Le 4 août, la marine américaine fait état d'un combat au cours duquel 22 torpilles auraient été tirées contre ses destroyers et à l'issue duquel trois navires adverses auraient été touchés. Il est aujourd'hui admis qu'il n'y a eu aucune attaque nord-vietnamienne ce jour-là...

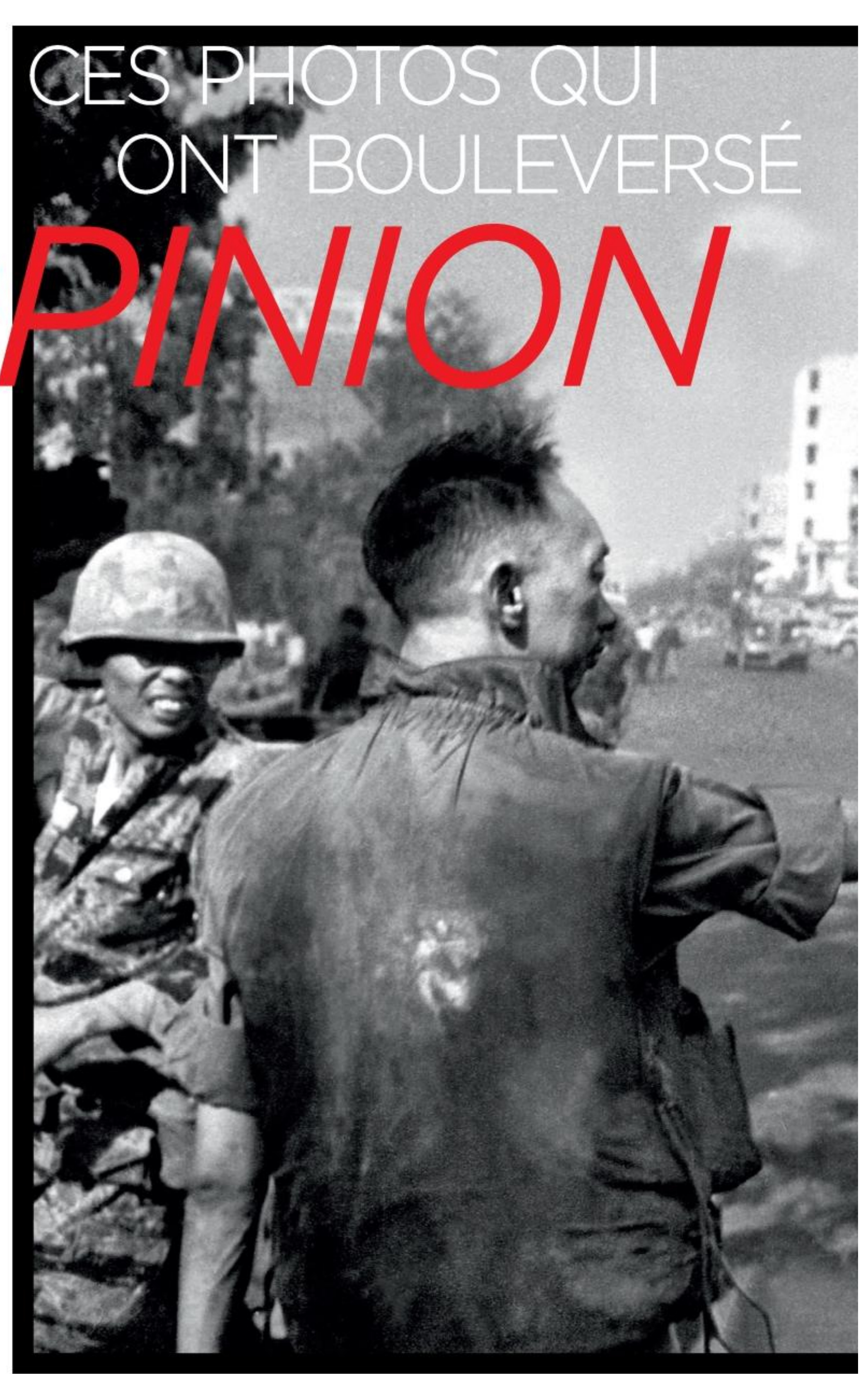
PLUS LONGUE DES ÉTATS-UNIS COMMENCE

première manifestation contre la guerre organisée le 2 mai 1964 par des étudiants de Yale. Tout change en août 1964 quand l'opinion publique apprend qu'un destroyer de la Navy, le *Maddox*, a été attaqué dans le golfe du Tonkin par des vedettes lance-torpilles nord-vietnamiennes.

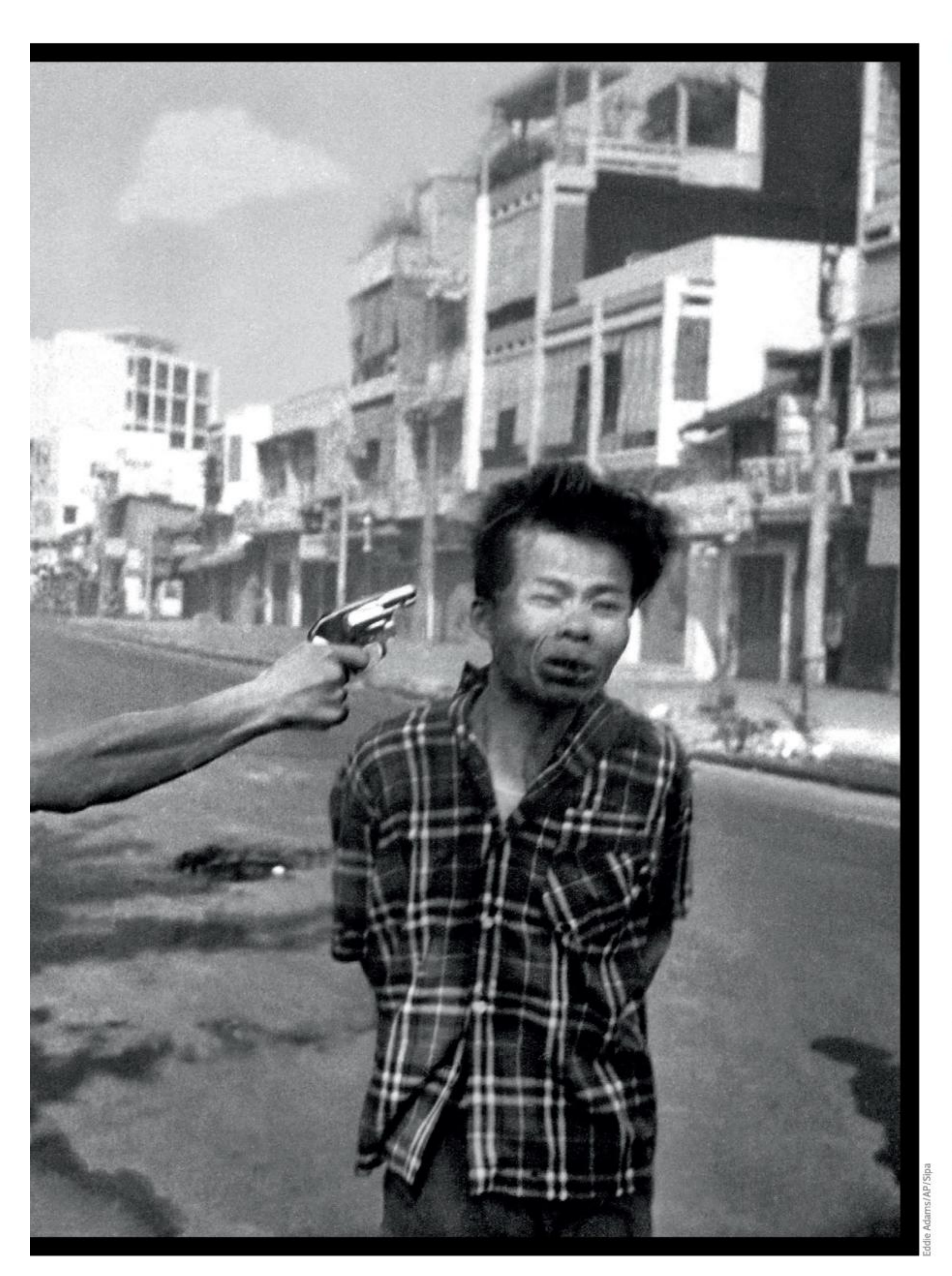
L'incident s'est produit le 2 août, mais contrairement à la version officielle, il n'a pas eu lieu dans les eaux internationales mais près des côtes du Nord-Vietnam. Et pour cause : le bâtiment, équipé d'un système d'écoute sophistiqué, effectuait une mission d'espionnage. Au cours de la nuit suivante, le *Maddox* et un navire escorteur se croient l'objet d'une nouvelle attaque et tirent la bagatelle de 350 obus sur... un ennemi imaginaire. Ces éléments ne sont évidemment pas rendus publics.

Alors qu'il est en pleine campagne présidentielle, Johnson manipule l'opinion tout autant que les parlementaires. Le 7 août, le Congrès autorise à l'unanimité le président à riposter. Johnson n'a d'ailleurs pas attendu l'adoption de la «Résolution du golfe du Tonkin» pour agir. Dès le 5 août, il a secrètement ordonné à des B-52 de larguer des bombes sur les bases nord-vietnamiennes abritant les lance-torpilles, comme le révéleront les *«Pentagon Papers»* publiés en 1971 par le *New York Times*. A cette occasion, les Etats-Unis découvriront aussi que la CIA menait secrètement, depuis février 1964, des opérations militaires au Nord-Vietnam. Quoi qu'il en soit, en cet été 1964, la guerre du Vietnam débute en fanfare : 85 % des Américains approuvent les représailles décidées par Johnson. Ils ne savent pas encore que leur pays vient d'entrer dans une guerre qui durera huit ans. ■

CES PHOTOS QUI ONT BOULEVERSÉ L'OPINION



Tout au long du conflit, les grands reporters ont ramené du Vietnam des clichés qui, pour certains, ont eu un impact mondial... et peut-être changé le cours des événements. Retour sur six photos incontournables et leurs conséquences.



Eddie Adams/AP/Sipa

1ER FÉVRIER 1968

La mort en direct

A Saigon, Nguyen Ngoc Loan, le chef de la police du Sud-Vietnam, tire une balle dans la tête de Nguyen Van Lem, connu sous le nom de Bay Lop, un combattant vietcong suspecté d'avoir participé à l'offensive du Têt.

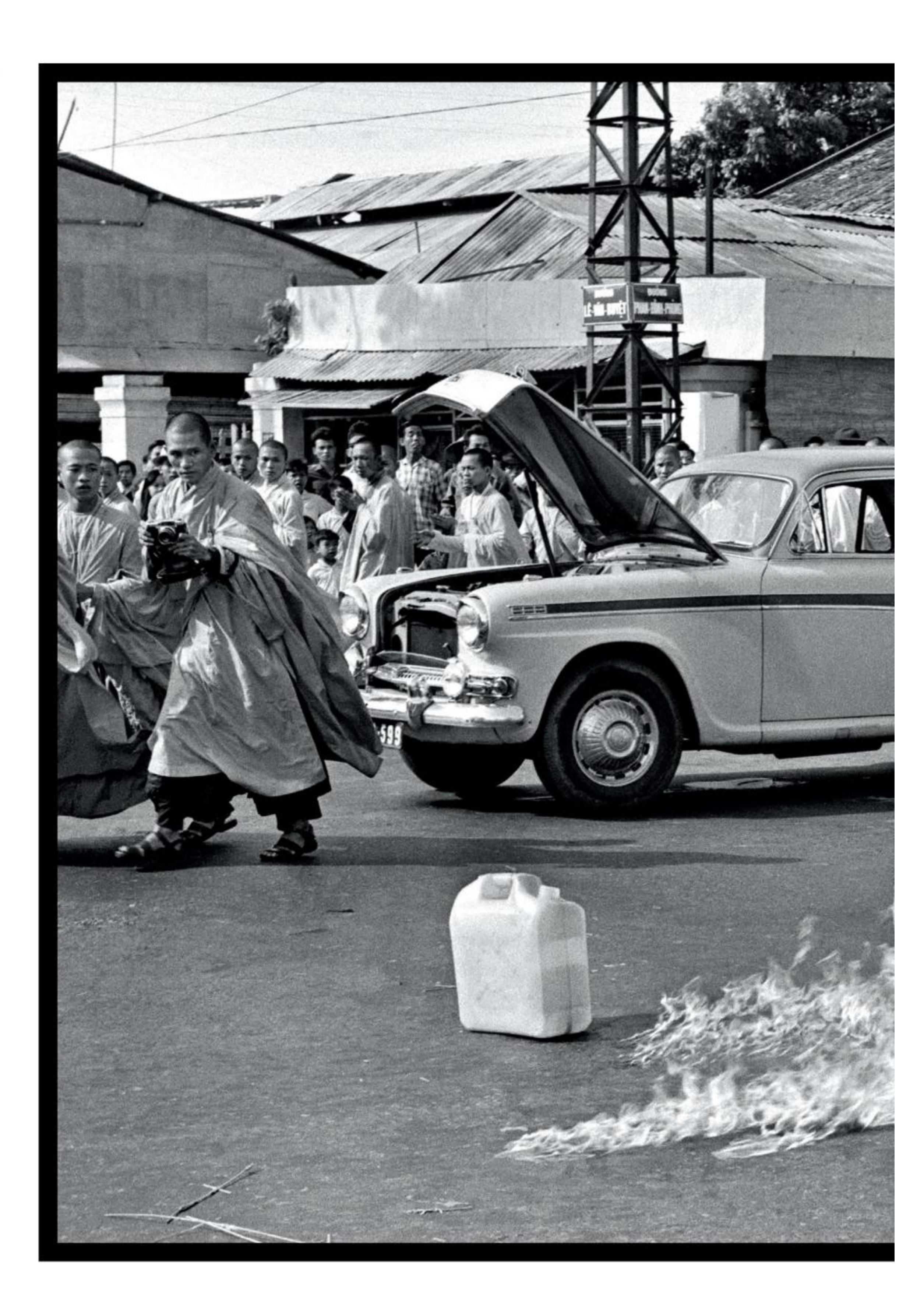
La barbarie des deux côtés ?

«Ces types tuent des tas de gens, et je pense que Bouddha me pardonnera !» déclara le chef de la police sur un ton goguenard devant les caméras de la chaîne NBC, juste après avoir exécuté le combattant vietcong. Membre d'un sinistre «commando de la vengeance», le communiste venait dans la matinée de massacrer des dizaines de civils non armés. Ce cliché valut le prix Pulitzer en 1969 au reporter Eddie Adams (1933-2004), qui déclara qu'«il n'y avait pas d'arme plus puissante dans le monde qu'une photographie». Et, effectivement, avec cette image, le combattant vietcong, malgré ses crimes, passa pour une victime et un résistant face aux Sud-Vietnamiens, alliés des Américains. Le monde avait choisi son camp.

11 JUIN 1963

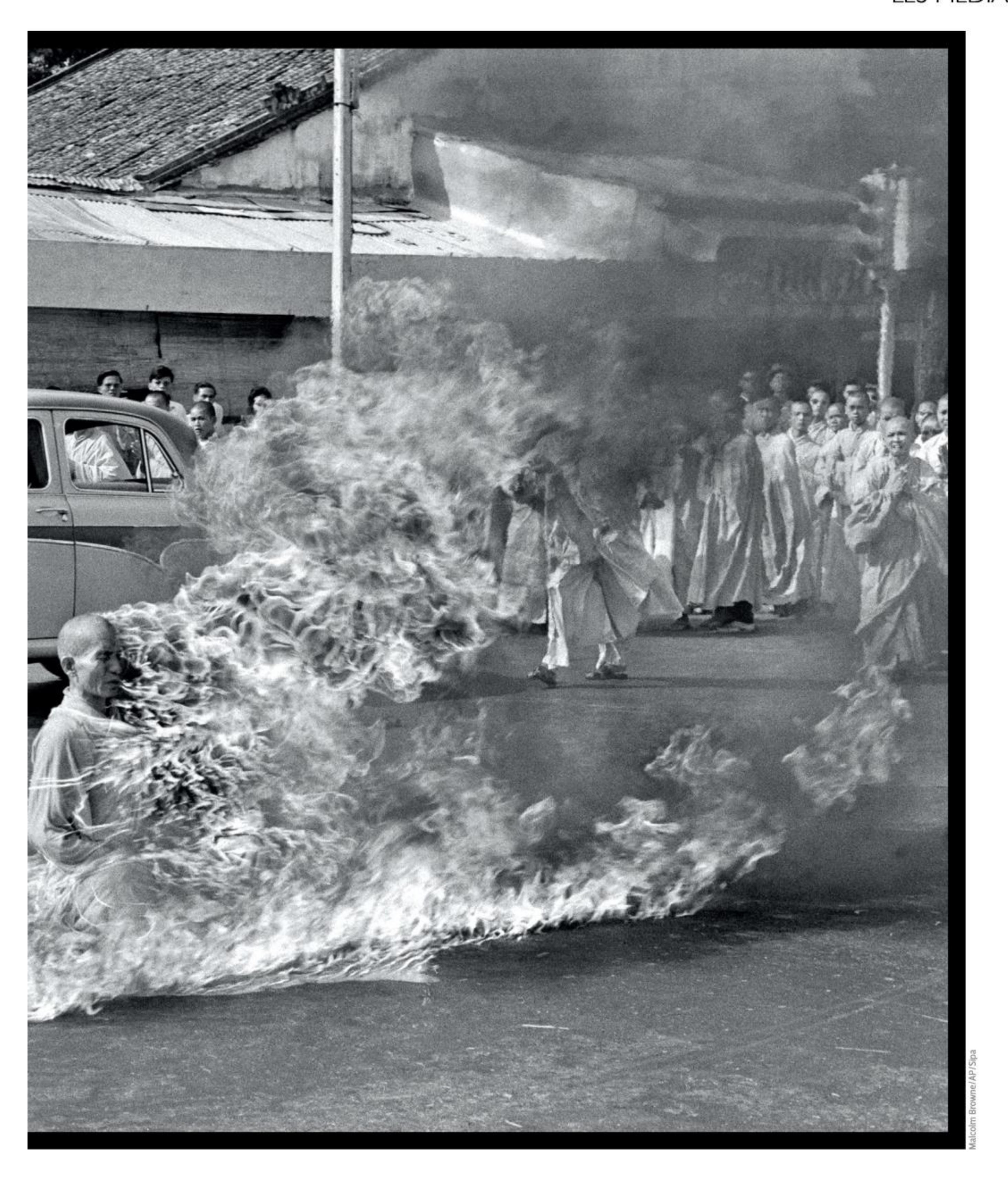
La colère des bouddhistes

Le bonze Thich Quang Duc s'immole en pleine rue, à Saigon, pour protester contre la politique du président Diêm, qui dirige le Sud-Vietnam d'une main de fer.



La faute de trop pour le dictateur Diêm

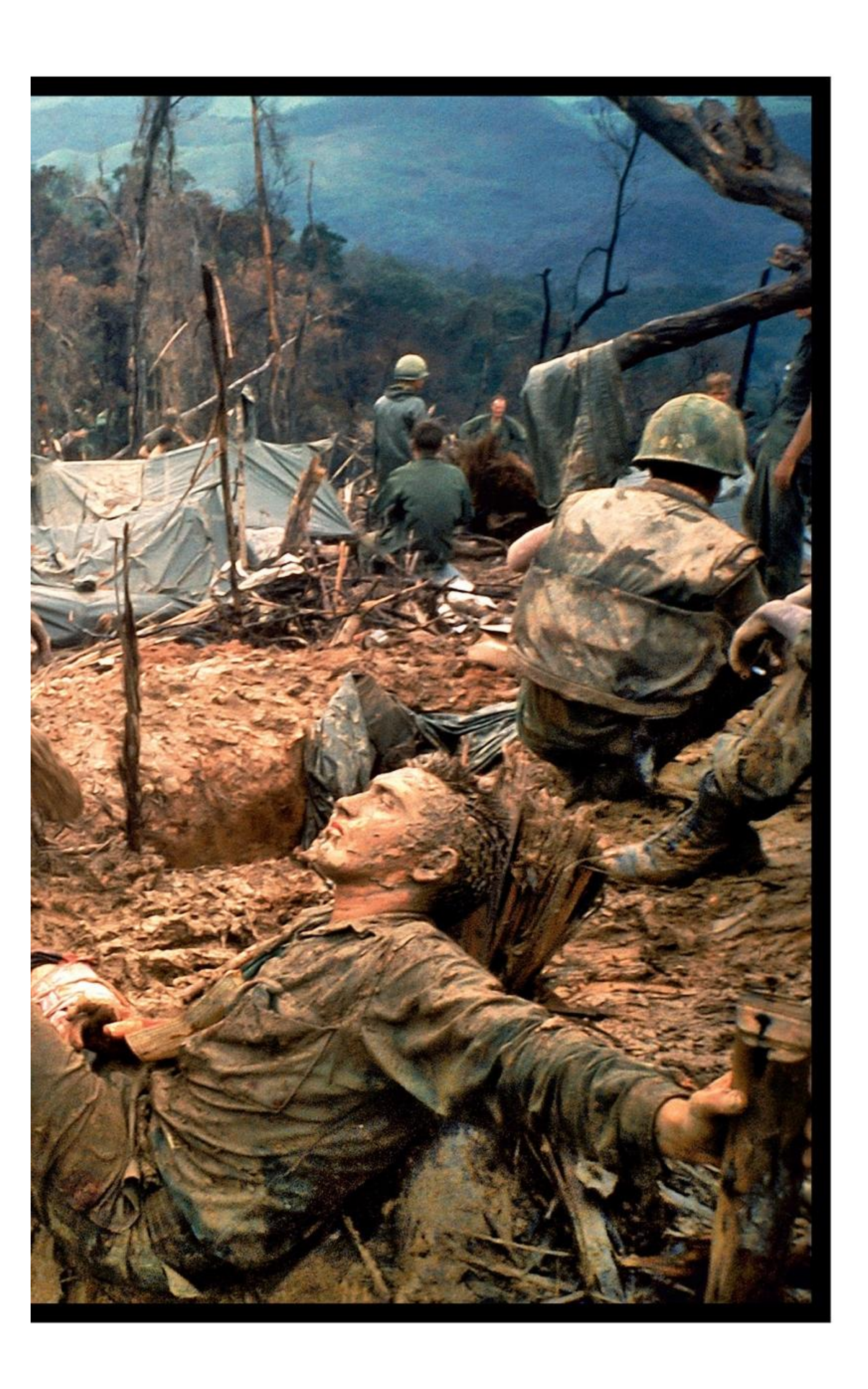
Fils de mandarin et catholique pratiquant, Ngô Dinh Diêm avait lancé au début des années 1960 une intense politique de répression à l'égard des bouddhistes, qui représentaient alors pourtant plus de 70 % de la population. Les manifestations et l'immolation en pleine rue de ce moine, captées par l'objectif de Malcom Browne (1931-2012), ne firent pas ciller le dictateur : sa belle-sœur et éminence grise Madame Nhu parla avec désinvolture de «barbecue» («laissez-les cramer et applaudissons-les !» déclara-t-elle). Erreur fatale. Bouleversé par le cliché, qui remporta le prix Pulitzer (1963), le président Kennedy affirma qu'«aucune photo de presse n'avait généré autant d'émotion dans l'Histoire», et prit définitivement ses distances avec le dictateur sud-vietnamien. Sans l'appui de ses puissants alliés, Diêm fut assassiné à la fin de l'année 1963.



Malcolm Browne/AP/Sipa



Larry Burrows/The Life Picture Collection/Getty Images



OCTOBRE 1966

Vision de cauchemar

Dans un paysage de désolation, le sergent Jeremiah Purdie, blessé à la tête lors de la bataille pour le contrôle de la «colline 484», reconnaît son camarade et s'approche de lui.

La fraternité au milieu des ténèbres

En 1962, Larry Burrows (1926-1971), photoreporter du magazine *Life*, part au Vietnam et réalise une série de clichés, dont celui-ci demeure sans doute le plus célèbre. La boue omniprésente, la végétation ravagée et le pansement de fortune maculé de sang... D'où vient l'émotion provoquée par cette image ? Est-ce dû au regard du soldat blessé à terre ? Ou à la manière dont son camarade se penche vers lui, avec compassion ? L'espace d'une seconde, la solidarité de ces deux frères d'armes ferait presque oublier leurs blessures et leur désespoir. A ce cauchemar, Larry Burrows ne survivra pas : le journaliste anglais périra dans un hélicoptère abattu au-dessus du Laos.

AVRIL 1967

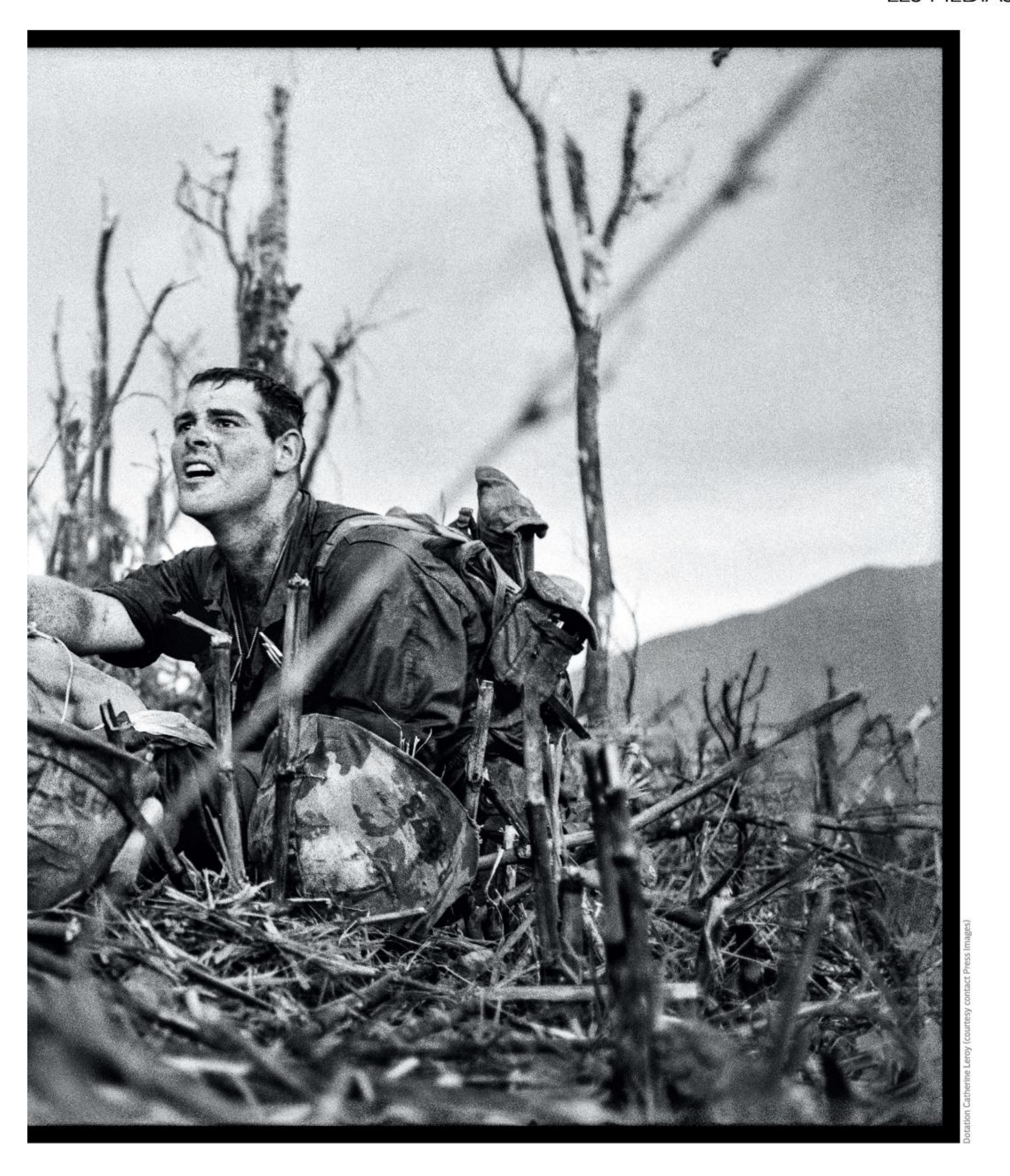
A Khe Sanh, personne ne vous entend crier

Au milieu d'une végétation détruite par les combats, le marine Vernon Wike tente vainement de ranimer un soldat durant la bataille de Khe Sanh, au Sud-Vietnam.



Traumatisé à vie

La frustration et le désespoir de Vernon Wike, qui semble apporter les derniers sacrements à son camarade, donne à cette photo signée Catherine Leroy (1945-2006) une aura quasi-mystique, «évoquant les fantômes de la bataille d'Iwo Jima, en 1945», comme le souligne *Time Magazine* lors de la première publication de ce cliché. Incorporée en 1967 au sein de la 173e brigade aéroportée, la photoreporter française fut capturée puis torturée par les Vietcongs, avant de parvenir à s'échapper. En 2005, *Paris Match* lui proposa de retrouver le marine dont elle avait si justement immortalisé le regard : à 58 ans, Vernon Wike en faisait 80. Vivant avec une pension mensuelle de 325 dollars, brouillé avec sa femme et ses filles, le vétéran souffrait toujours d'un sévère syndrome de stress post-traumatique. Sur son bras étaient tatoués les noms de ses amis morts au combat, comme s'il n'avait jamais pu les quitter…

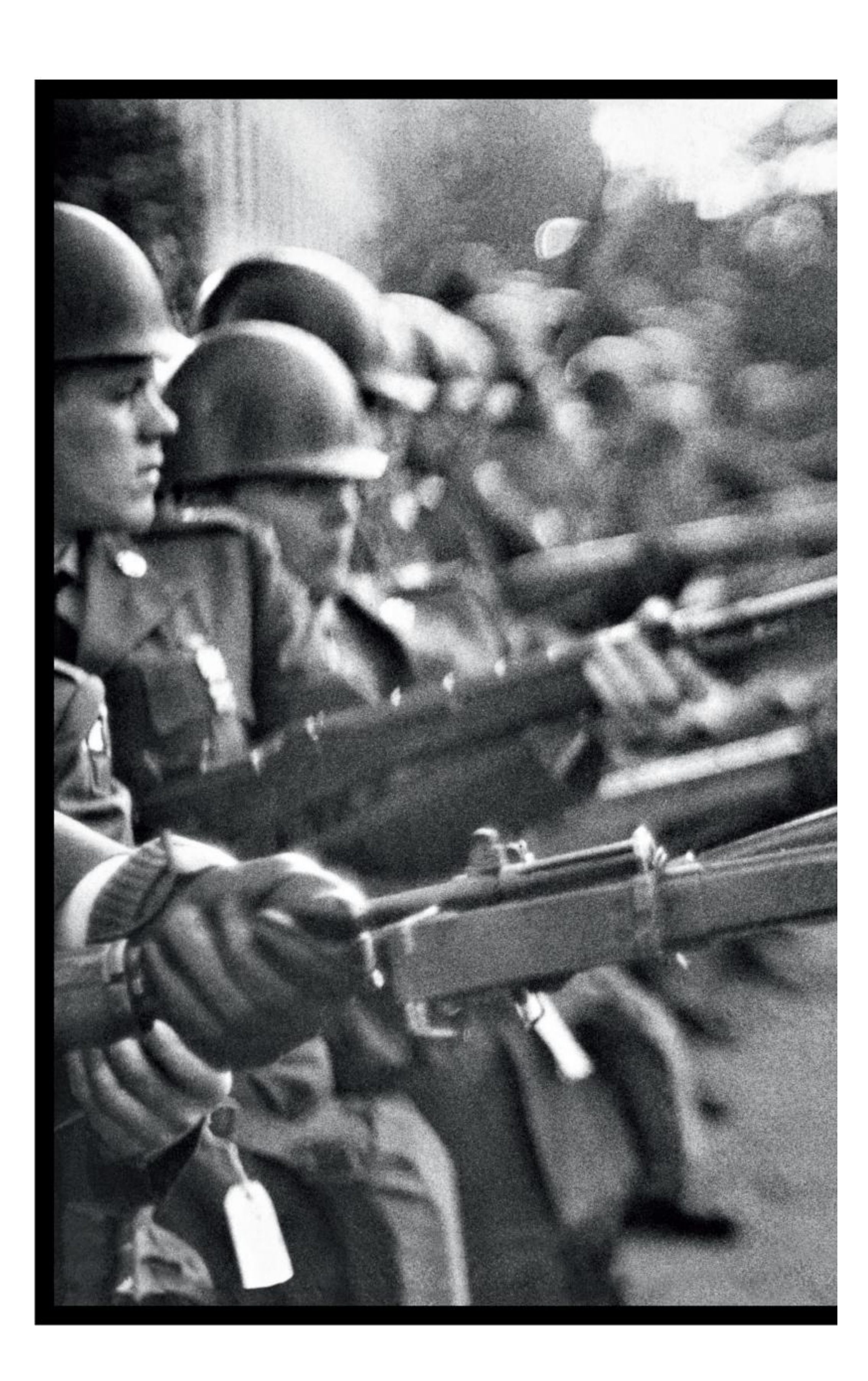


Dotation Catherine Leroy (courtesy contact Press Images)

21 OCTOBRE 1967

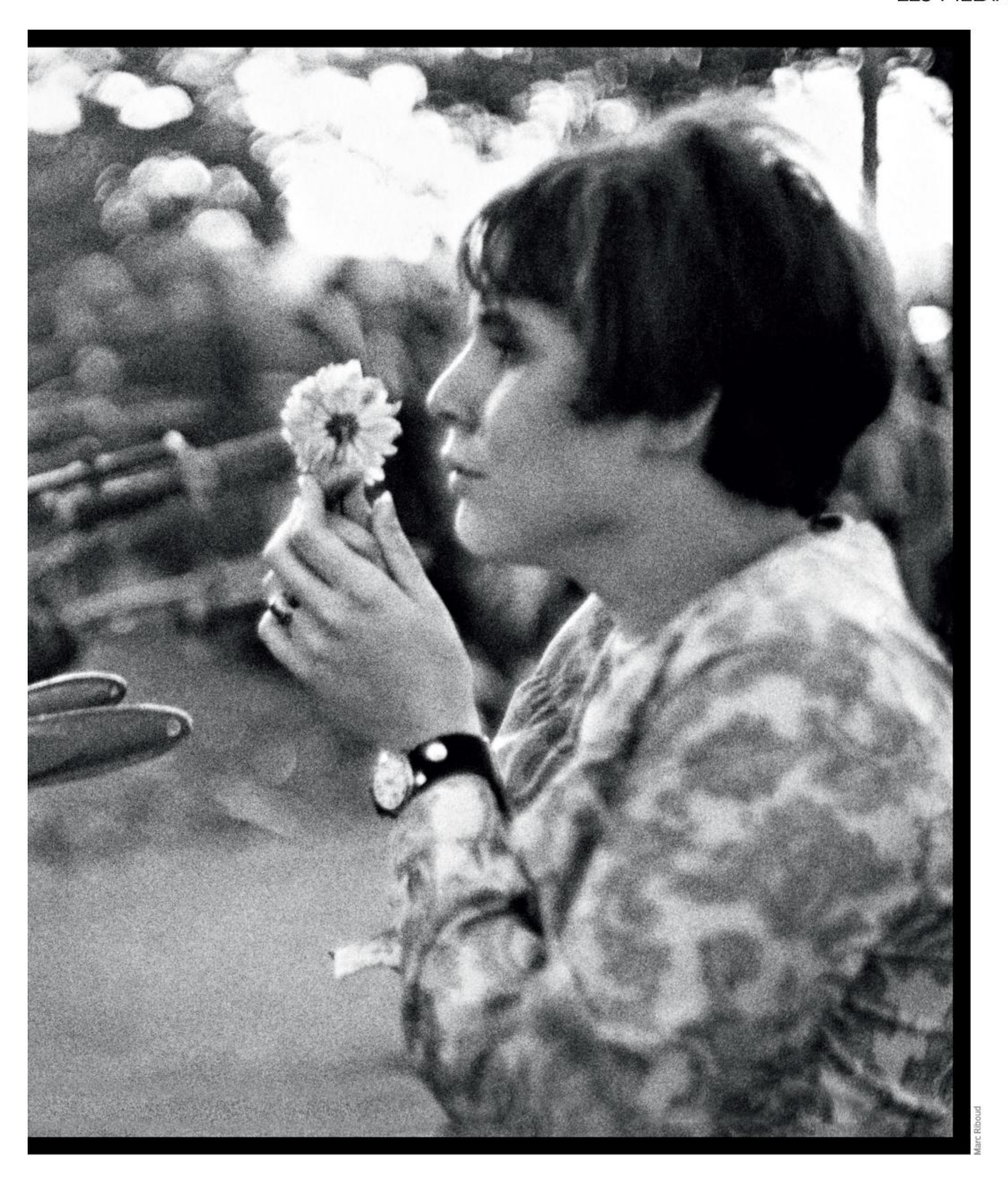
Une fleur contre les baïonnettes

Lors d'une manifestation organisée à Washington contre la guerre du Vietnam, l'étudiante Jan Rose Kasmir brandit un chrysanthème face aux soldats de la garde nationale.



L'emblème du mouvement hippie

Alors qu'il réalisait des plans larges des 100 000 pacifistes rassemblés autour du Mémorial Lincoln, le photographe français Marc Riboud (1923-2016) aperçut cette jeune fille de 17 ans, qui se tenait à quelques centimètres seulement des fusils. «Aucun d'entre eux n'a croisé mon regard, racontera Jan Rose Kasmir. J'étais comme face à un mur. Mais le photographe m'a expliqué plus tard qu'ils tremblaient. Je pense qu'ils étaient effrayés à l'idée de recevoir l'ordre de nous tirer dessus...» Publié deux ans plus tard dans le magazine américain *Look*, le cliché devint à jamais le symbole du mouvement hippie, du «*peace and love*» et, plus généralement, du mouvement pacifiste : en 2003, Riboud et Kasmir recréeront d'ailleurs à Londres la célèbre photo afin de protester contre l'intervention américaine en Irak.

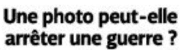


Marc Riboud

8 JUIN 1972

La petite fille victime du napalm

Hurlant de douleur, Kim Phuc, 9 ans, court nue sur une route du sud-ouest du Vietnam. Elle vient d'être grièvement brûlée lors d'un bombardement au napalm.



Une photo peut-elle arrêter une guerre ?

Alors que l'on pensait que tous les civils avaient quitté Trang Bang, l'armée du Vietnam-Sud décida de bombarder le village au napalm, tenu depuis trois jours par les communistes. Aux avant-postes, on vit alors courir des rescapés grièvement brûlés, captés dans l'objectif du reporter vietnamien Nick Ut. C'est lui-même qui emmènera en urgence la petite fille et sa famille vers l'hôpital le plus proche («Il m'a sauvé la vie», racontera Kim Phuc, trente ans plus tard). Publiée seulement quatre jours après les événements dans le *New York Times* et commentée lors d'une session au Congrès à Washington, cette image eut un impact considérable sur l'opinion publique, et il est fort probable qu'elle ait accéléré le retrait des Américains du pays. Kim Phuc, après quatorze mois de soins, a survécu. Elle a été nommée ambassadrice de l'Unesco en 1997.



Nick Ut/AP/Sipa



Lynn Pelham/The Life Picture Collection/Getty Images

EN LOUISIANE, UN FAUX VILLAGE VIETCONG

Dans le camp de Fort Polk, les jeunes recrues apprenaient à combattre dans des conditions proches de celles du Vietnam.

On courait le matin avant le petit déjeuner. On courait et on faisait de l'exercice physique après. On courait entre chaque zone d'entraînement. On n'a plus cessé de courir et de courir encore, tout comme Forrest Gump. On dormait trois ou quatre heures par nuit. Il faisait chaud et humide et il pleuvait tout le temps.» C'est ainsi que Wayne Grutzmacher résumait l'an dernier, au *Guardian*, son séjour de deux mois à Fort Polk, en 1965. Créé en 1941 pour les «Manœuvres de Louisiane», une gigantesque répétition générale avant le déploiement des troupes américaines sur les fronts de la Seconde Guerre mondiale, ce camp avait accueilli, à cette occasion, les bataillons destinés au Sud-Est asiatique. L'addition de la dense végétation des bayous, de la chaleur et des pluies locales semblait en effet idéale pour les préparer au combat sous les tropiques. Ces mêmes caractéristiques en firent ensuite le principal centre d'entraînement des fantassins promis à l'enfer vietnamien. Dès 1963, les jeunes gens y affluèrent, assignés dès leur descente de bus à l'un des rudimentaires baraquements de bois construits vingt ans plus tôt. Bienvenue à «Little Vietnam» !

Beaucoup avaient signé un contrat d'engagement volontaire dans l'un des 4 000 bureaux de recrutement du pays. D'autres avaient simplement reçu un courrier signé du Président en personne : «Félicitations ! Vous êtes convoqués pour votre intégration.» Depuis 1948, la Guerre froide motivait aux Etats-Unis un «Service sélectif». Tout citoyen mâle devait s'enregistrer à ses 18 ans et se voyait classé dans une catégorie selon son niveau d'études, sa situation familiale, ses capacités physiques et mentales. Les exemptions étaient certes fréquentes – pères de famille, étudiants du supérieur, docteurs, ingénieurs –, mais la génération du baby-boom arrivait alors à l'âge adulte. Pour envoyer 10 000 appelés par mois au Vietnam, l'état-major n'eut, dans un premier temps, qu'à puiser dans les bonnes catégories. Les premiers contingents,

Des appelés à l'exercice à Fort Polk : ils vérifiaient si leurs prisonniers (des instructeurs déguisés) étaient des villageois ou des combattants vietcongs.

comme l'explique l'historien Jacques Portes dans *Les Américains et la Guerre du Vietnam* (éd. Complexe, 1993), furent ainsi composés des meilleurs soldats qu'aient jamais eu les Etats-Unis : éduqués et au top de la forme physique.

Cela ne dura pas. Début 1966, l'armée réclamait de plus en plus d'hommes : 30 000 appelés chaque mois; 40 000 un an plus tard. Le profil type de la recrue changea donc complètement. C'était maintenant un adolescent de 19 ans, peu instruit et sans expérience de la vie. Dans ce contexte, non sans cynisme, le secrétaire à la défense Robert McNamara lançait, fin 1966, le «Projet 100 000». Censé offrir à des défavorisés «l'opportunité» d'améliorer leur condition en leur proposant une formation au sein de l'armée, ce programme permit surtout de vider les rues des petits délinquants et des exclus de la société en les envoyant se battre en Asie du Sud-Est. Les rangs militaires s'en trouvèrent gonflés de 320 000 à 350 000 jeunes, qui n'auraient jamais été sélectionnés avec les normes de recrutement précédentes.

Ces nouvelles recrues, faute des compétences nécessaires pour prendre du galon, se retrouvèrent en nombre disproportionné en première ligne. Ce fut le cas des Afro-Américains qui, jusqu'en 1967, représentèrent 23 % des morts et blessés au combat (alors qu'ils ne constituaient que 11 % de la population américaine). Quant aux hispaniques, ils devinrent le plus souvent «rats de tunnel», leur petite taille leur permettant de se faufiler dans les souterrains creusés par les Vietcongs. Au total, les conscrits venant d'un milieu humble ou défavorisé avaient deux fois plus de chance de partir que leurs camarades des classes moyennes.

Pour les 2,2 millions d'appelés comme pour les 8,7 millions de volontaires, le voyage commençait par huit semaines d'instruction élémentaire : apprendre à marcher au pas, à reconnaître les grades, à saluer... Assignés ensuite à une spécialité militaire, ils étaient transférés vers les bases correspondantes : camps Lejeune en Caroline du Nord ou Pendleton en Californie pour les marines, Fort Wood dans le Missouri pour les ingénieurs, Fort Knox dans le Kentucky pour les tankistes... Promis aux premières lignes de combats, les fantassins prenaient, eux, la direction de Fort Benning en Georgie et surtout de Fort Polk, en Louisiane, pour suivre un entraînement spécifique d'infanterie pendant huit nouvelles semaines. Au programme, le maniement de tous les types d'armes, l'orientation avec cartes et boussoles, le b-a-ba des communications radio et l'instruction de manœuvres tactiques en petites unités. Le tout enseigné au pas de course et ponctué d'exercices physiques tellement intenses que certains rebaptisèrent le camp «Fort Puke» (Fort Vomi) en référence à la violence des efforts répétés.

Les recrues devaient déjouer les pièges : mines ou fosses hérissées de bambous

«Nous savions tous que nous allions partir au Vietnam dans la foulée, témoigne encore Wayne Grutzmacher dans les colonnes du *Guardian*. Et, au cas où certains l'auraient oublié, nos instructeurs nous le répétaient sans cesse.» Aux exercices physiques s'ajoutait le conditionnement psychologique. Des pancartes omniprésentes instruisaient les jeunes gens sur le sens de leur présence en ces lieux : «Ton devoir n'est pas de mourir pour ta patrie, mais qu'un soldat ennemi le fasse», expliquait l'une d'elles. L'aspect pratique de ce devoir s'enseignait à Tigerland, une zone du camp où les planificateurs avaient recréé des villages vietnamiens. Plantées au cœur des marais, ces imitations étaient aussi réalistes que possible : des huttes au toit de chaume et quelques constructions en dur, une tour de guet, des enclos avec poulets et cochons... Assez étendus, les villages étaient entièrement ceinturés d'un large talus de protection jalonné de bunkers, de postes de gardes, de fils barbelés et de bambous acérés. Des tunnels souterrains avaient même été creusés, semblables à ceux utilisés par les Vietcongs pour s'embusquer. Et lors des entraînements, des sous-officiers ayant servi en Asie jouaient le rôle de l'ennemi en attaquant les recrues.

Pour l'exercice, les jeunes soldats étaient transportés en camion au milieu de la forêt. On leur distribuait des cartouches à blanc, de l'eau et des «rations C» (aliments en conserve), puis les ordres de mission étaient donnés et des patrouilles envoyées en reconnaissance vers le village. Sur quelques kilomètres, les pistes y menant proposaient quelques-uns des pièges favoris d'Oncle Hô (le surnom d'Hô Chi Minh) : fosses dissimulées par des tapis de feuilles et garnies de pointes en bambou, «terriers» d'où des embusqués pouvaient surgir à tout instant. Les maladroits qui se faisaient prendre passaient le reste de la nuit aux mains de terrifiants (faux) gardes ennemis. Ceux qui déjouaient les obstacles devaient investir le village. On fouillait les huttes pour dénicher du matériel ou des ennemis. Les pseudo-habitants, qui affichaient hostilité et mépris, pouvaient être interrogés. Puis le reste de la compagnie, prévenue par radio, arrivait pour sécuriser le village, et les hommes s'enterraient en position de tir pour la nuit, quelle que soit la météo, comme ils auraient à le faire au Vietnam. Jusqu'à l'aube, ils devraient contenir des assauts hostiles contre les défenses. Pendant l'exercice, les instructeurs ne cessaient de recadrer les bleus, leur montrant leurs erreurs, leur expliquant comment chercher et désamorcer une mine, déterminer le meilleur poste de tir, interroger un villageois pour le contraindre à parler...

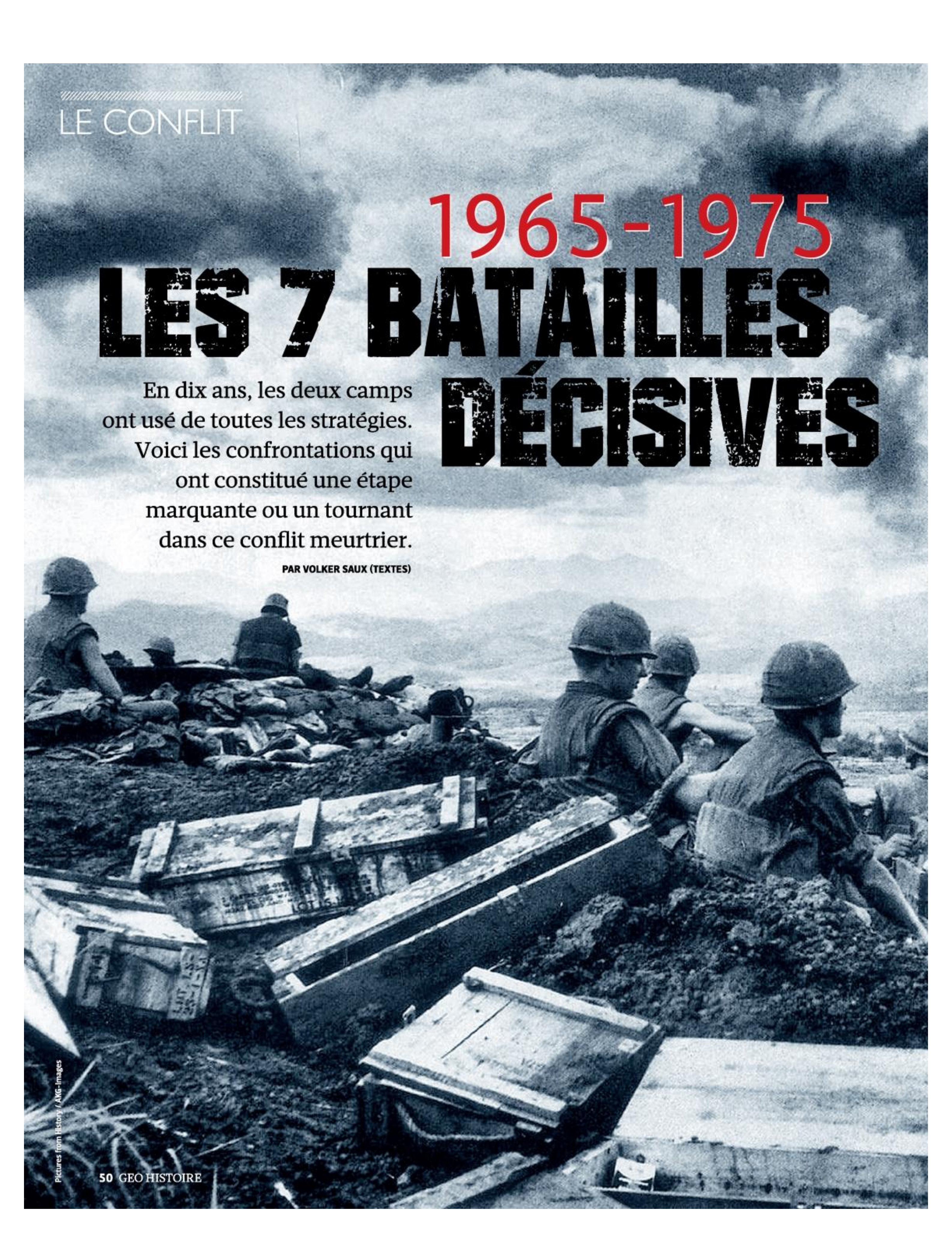
Point d'orgue des huit semaines de formation, ce redoutable exercice au plus proche du réel devrait permettre aux recrues de survivre aux périls exotiques. A l'entrée de Tigerland, les pancartes scandaient : «Un tigre en chaque homme.» Les soldats devaient même rugir, à la façon de l'animal, pour afficher leur détermination. «Chaque jour, chaque activité à Tigerland vous rappelait l'implacable vérité qu'on allait vous envoyer au Vietnam faire la guerre», écrit sur son blog Bill Sloat, qui y séjourna en 1970. Chaque vendredi, 2 000 jeunes hommes déclarés «bons pour le service» quittaient Fort Polk. Les épreuves de l'entraînement étaient terminées, mais le danger s'avançait, inexorable. Après quinze jours de réconfort à passer avec les proches, ce serait le grand départ. Plus d'un million de soldats firent ce trajet de Fort Polk au Vietnam. En 1976, le camp cessa toute activité mais ses méthodes hyperréalistes d'entraînement ont survécu. Elles ont été notamment actualisées dans les années 1990 pour former les troupes envoyées combattre en Irak et en Afghanistan. ■

BALTHAZAR GIBIAT

1965-1975 LES 7 BATAILLES DÉCISIVES

En dix ans, les deux camps ont usé de toutes les stratégies. Voici les confrontations qui ont constitué une étape marquante ou un tournant dans ce conflit meurtrier.

PAR VOLKER SAUX (TEXTES)



Pictures from History / AKG-Images



En 1968, au début de l'offensive du Têt, 6 000 marines sont assiégés par les troupes ennemies dans la garnison de Khe Sanh, au sud du 17e parallèle. Ils résisteront 77 jours avant d'être secourus.

Dès la fin de la guerre d'Indochine et la division du pays, en 1954, les Etats-Unis prennent pied au Vietnam. Ils soutiennent et encadrent militairement la République du Vietnam (le Sud, capitale Saigon). Face à eux, la République démocratique du Vietnam (le Nord communiste, capitale Hanoi), est épaulée par l'URSS et la Chine, et alliée au Front national de libération, ou Vietcong, le mouvement d'insurrection communiste du Sud. Mais c'est en 1965, avec les premiers bombardements et le débarquement des GI, que la guerre commence vraiment. D'abord dominée par l'immense force de frappe américaine, elle s'achève dix ans plus tard par la victoire communiste. Entre-temps, 3 millions de Vietnamiens civils et militaires du Nord et du Sud (bilan officiel vietnamien) et 60 000 Américains (chiffre de l'armée US) ont perdu la vie dans ces batailles. Voici les principales campagnes qui changèrent le cours de la guerre.

MARS 1965-NOVEMBRE 1968

L'OPÉRATION ROLLING THUNDER

L'Amérique engage le combat dans les airs.

Au début de 1965, les Etats-Unis espèrent encore pouvoir éviter d'employer des troupes au sol au Vietnam. Ils pensent régler le problème par le bombardement du Nord communiste. Les opérations commencent de façon limitée en 1964, juste après l'incident du golfe du Tonkin (lire page 34), puis s'intensifient début 1965. Le 2 mars, le président Johnson lance la campagne Rolling Thunder (Tonnerre roulant). Préparée de longue date, elle se veut «graduée» : le but n'est pas de réduire le Nord en cendres, mais de convaincre ses dirigeants de renoncer à conquérir le Sud. Dans le même temps, cette offensive de grande ampleur doit galvaniser le moral de l'armée sud-vietnamienne pro-américaine. Les frappes visent des sites bien précis (infrastructures, bases militaires...), mais évitent les plus sensibles : la région d'Hanoi, les grands ports, la frontière chinoise...

L'armée nord-vietnamienne y oppose une défense acharnée, grâce aux radars et aux missiles fournis par Moscou et Pékin. Elle abat une centaine d'avions. Les pilotes constituent même la majorité des prisonniers de guerre capturés par les communistes pendant le conflit. Et Rolling Thunder n'atteint pas ses objectifs. Les frappes se poursuivent tout de même jusqu'en novembre 1968, avec un élargissement progressif des cibles et une stratégie assez fluctuante qui fait l'objet d'âpres débats à Washington.

Au final, Rolling Thunder n'a pas d'impact décisif sur le cours de la guerre. En mai 1968, le président Johnson limite les frappes, puis y met un terme quelques mois plus tard pour débloquer les pourparlers de paix qui viennent de s'ouvrir à Paris. Avec 300 000 sorties et plus d'1 million de tonnes de bombes, cette campagne aura fait, selon le secrétaire à la Défense McNamara, plus de 230 000 victimes vietnamiennes. ■



Un appareil Douglas A-4 Skyhawk décolle du pont d'un porte-avions, en 1966, pour aller bombarder le Nord-Vietnam. De nombreux raids étaient conduits depuis la mer.

MPI / Getty Images

NOVEMBRE 1965

LE RAID DE IA DRANG

Premier affrontement terrestre majeur, chaque camp rode ses tactiques.

Entre 1963 et 1964, l'armée du Sud-Vietnam, encadrée par des «conseillers» militaires américains, recule inexorablement. Dans le même temps, le Vietcong étend son emprise sur les régions rurales malgré les frappes américaines. Pour Washington, l'envoi de troupes au sol devient inévitable. Le président Johnson donne son feu vert en juillet 1965, et à l'automne, le nombre de soldats US sur place atteint déjà 150 000. Les GI s'accrochent alors, dans des combats mineurs, aux forces du Vietcong et à l'armée du Nord. Puis vient le premier affrontement majeur : la bataille de Ia Drang («ia» signifie «rivière»), dans les hauts plateaux du centre du pays.

Après 48 heures de combats, les Américains battent en retraite

Cette région stratégique, proche de la frontière cambodgienne, est très convoitée : l'armée du Nord y a positionné un grand nombre de troupes, et les Américains eux-mêmes y ont installé des bases de forces spéciales pour rallier à leur cause les populations montagnardes locales et pour surveiller les infiltrations de troupes nordistes. Mi-octobre, les communistes attaquent la base US de Plei Me. L'assaut est repoussé, les troupes nord-vietnamiennes se retirent vers l'ouest. Les Américains décident alors de les poursuivre. Le 11 novembre, ils apprennent la présence de forces ennemies autour de la montagne Chu Pong et de la vallée de Ia Drang. Une mission de reconnaissance est lancée. Le 14 novembre, 450 hommes doivent être héli-


Pictures from History / AKG-Images

portés sur place en plusieurs rotations, et déposés dans une clairière baptisée LZ X-Ray (LZ pour *«landing zone»*, zone d'atterrissage). A peine les soldats débarqués, les Nord-Vietnamiens attaquent. Après deux jours et deux nuits de bataille acharnée, les officiers du commando déclenchent le code *«broken arrow»* (flèche brisée). Il s'agit d'un appel de détresse pour réclamer un soutien aérien quand une unité risque d'être anéantie. Les renforts arrivent rapidement mais, du fait de bombardements hasardeux, larguent leur napalm sur leurs propres troupes. L'assaut américain est repoussé. Le 17 novembre, nouvelle attaque : un bataillon US est surpris par l'ennemi alors qu'il marche vers la LZ Albany, à quelques kilomètres d'X-Ray. Cette seconde embuscade est la plus meurtrière de toute la guerre pour l'armée US : en seize heures, 155 d'entre eux perdent la vie, pour 400 à 500 Nord-Vietnamiens.

La bataille de Ia Drang est comme une répétition pour la suite de la guerre. On y retrouve les grands schémas stratégiques qui prévaudront dans les mois et années à venir. Les Américains rodent leur nouvelle technique d'assaut héliporté, adaptée à la guérilla en pleine jungle : grâce aux emblématiques hélicoptères Bell UH-1 Iroquois, surnommés «Huey», la Air Cavalry peut projeter rapidement les fantassins sur une zone de combat reculée, puis les ravitailler et les extraire. L'artillerie et l'aviation interviennent en soutien, sur demande. L'US Army inaugure aussi à ce moment-là la tactique du *«search and destroy»* : elle consiste, dans cette guerre sans ligne de front, à traquer l'ennemi dans la jungle et à lui infliger le maximum de pertes. Son corollaire est le *«body count»*, le décompte des morts comme critère de succès. Le ratio «idéal», fixé suite à la bataille de Ia Drang, est de dix morts adverses pour un Américain.

Les Nord-Vietnamiens, de leur côté, comprennent qu'il leur est possible de contrer la force de frappe, infiniment supérieure, de l'US Army en employant l'attaque rapide et le combat rapproché.

Ia Drang passe à la postérité grâce au livre du lieutenant-colonel Hal Moore et du journaliste Joseph Galloway, *We were soldiers once... and young*, adapté au cinéma en 2002 dans *Nous étions soldats*. Pour Galloway, cette bataille «a convaincu Hô Chi Minh qu'il pouvait gagner». ■

Le 7e régiment de cavalerie jaillit des hélicoptères Huey dans la vallée de la Drang, au cœur des montagnes centrales du Vietnam, le 14 novembre 1965. Dans ce commando voué à l'échec, les hommes devront se battre à un contre huit.

JANVIER-AOÛT 1968

LA SURPRISE DU TÊT

Pour les Etats-Unis, le début de la fin.

Au Vietnam, la fin des années 1960 est caractérisée par l'intensification du conflit. Le nombre de GI débarqués dans le pays explose : 500 000 en 1967. La tactique du *«search and destroy»* (chercher et détruire) est généralisée. Les soldats US sont envoyés en mission dans la campagne, la jungle, les marais pour dénicher l'ennemi. Ils s'enfoncent jusque dans le Triangle de fer, ce sanctuaire de l'insurrection communiste au nord de Saigon. Ils engagent des moyens gigantesques, traquent les Vietcongs dans leur tentaculaire réseau de tunnels souterrains, brûlent des villages entiers lors de sinistres *«Zippo raids»*...

Mais la guérilla résiste. Ses chefs ne sont pas capturés, ses quartiers généraux secrets restent intacts, et les lourdes pertes qu'elle subit sont toujours compensées par l'arrivée de nouvelles recrues. Et début 1968, les communistes déclenchent, au Sud-Vietnam, l'offensive du Têt, le grand tournant de la guerre. La stratégie du Vietcong et de l'armée nord-vietnamienne est ambitieuse : déclencher une opération militaire massive au Sud, doublée d'un effort de propagande, dans le but de provoquer un soulèvement général de la population et d'obtenir in fine le retrait américain.

80 000 soldats passent à l'attaque dans la nuit du nouvel an

Après d'intenses préparatifs, les communistes commencent par mener des actions de diversion. Le 21 janvier 1968, ils attaquent la garnison de marines de Khe Sanh, près de la zone de séparation entre les deux Vietnam. Le siège de la base durera plus de deux mois, et obligera le général Westmoreland, commandant des opérations militaires américaines, à renforcer ses effectifs dans cette zone périphérique – au détriment des régions plus centrales. Au départ, l'état-major ne saisit pas vraiment le sens de cette agression... Mais dix jours plus tard, tout s'éclaire. Le 31 janvier à 3 heures du matin, alors que le pays célèbre le Têt, le nouvel an vietnamien, 80 000 soldats communistes surgissent de leurs caches et partent à l'assaut d'une centaine de villes du Sud-Vietnam, ciblant des points névralgiques : bases militaires, bâtiments officiels, aéroports... Les attaques débutent le plus souvent au mortier ou au lance-roquettes, et se poursuivent par des assauts terrestres massifs.

Les Américains ne pensaient pas leur adversaire capable d'une action d'une telle ampleur. Et surtout pas ce jour-là : depuis le début, dans ce conflit, le Têt avait toujours été une période de trêve. La surprise est donc totale. Mais la réplique s'organise vite, rapide et efficace, facilitée par l'impréparation et les erreurs stratégiques des communistes. En quelques jours, la plupart des attaques sont repoussées. Seule une poignée d'affrontements se prolongent. Dans la capitale, Saigon, cible principale des assaillants qui tirent notamment profit de l'incroyable réseau de tunnels vietcongs du district de Cu Chi, le «nettoyage» de certains quartiers se poursuit jusqu'à début mars. A Hué, plus au nord, le Vietcong et l'armée du Nord tiennent jusqu'à fin février la citadelle historique de cette ancienne cité impériale. Des milliers de civils accusés de sympathie pour l'ennemi américain sont exécutés.

Cette première phase de l'offensive du Têt fait, selon les Etats-Unis, 45 000 morts dans les rangs communistes, contre 4 000 à 5 000 chez les forces alliées. Sans oublier les blessés, les victimes civiles sud-vietnamiennes (plus de 14 000 morts, plus de 600 000 réfugiés), les villes et les villages dévastés... L'offensive se prolongera encore par deux autres •••



Le photographe Don McCullin réalise, en février 1968, ce cliché stupéfiant, à Hué, lors de l'offensive du Têt : un marine jette une grenade un court instant avant d'être fauché par un sniper ennemi.



Don McCullin / Contact Press Images



Don McCullin / Contact Press Images

Un jeune soldat de l'armée du Nord-Vietnam gît au milieu de ses affaires personnelles, photos et lettres, éparpillées sur le sol. Il a été tué dans les combats autour de Hué, en 1968.



Des marines se protègent des tirs des snipers vietnamiens derrière un blindé dans une rue de Hué, le 1er février 1968. 216 soldats américains seront tués, 1 609 autres blessés au cours des combats.

••• phases, de plus faible intensité : l'une fin avril-début mai 1968, appelée «mini-Têt», et destinée à maintenir la pression juste avant l'ouverture des pourparlers de paix à Paris, et l'autre en août. Côté américain, l'attaque provoque dans un premier temps une violente riposte, dont l'un des symptômes est la multiplication des missions *«search and destroy»*. C'est à la mi-mars 1968 que des soldats US massacrent les habitants du village de My Lai, provoquant un immense scandale (lire page 64).

Mais très vite, le doute s'installe. Certes, les forces communistes, partout défaites, n'ont atteint aucun de leurs objectifs lors de cette vaste opération et ont subi de lourdes pertes. Mais malgré cet échec militaire, les communistes ont porté aux Américains un coup brutal... au moral. Avant l'offensive, Washington répétait volontiers à ses troupes et à l'opinion publique que la guerre serait bientôt gagnée. Désormais, on comprend qu'il n'en est rien, et que l'ennemi est encore vivace. Les certitudes font place à l'inquiétude et à la défiance. L'enlisement est flagrant. Aux Etats-Unis, le soutien à la politique guerrière décline rapidement. Le mouvement antiguerre prend de l'ampleur. Dans la haute administration aussi, les prises de position contre le conflit se multiplient. Tout se bouscule : Johnson suspend les bombardements sur le Nord et ouvre la porte à des pourparlers de paix, puis renonce à se présenter à l'élection présidentielle de 1968. Robert McNamara, l'emblématique secrétaire à la Défense – qui commençait déjà à douter en 1967 de la stratégie de l'escalade guerrière –, démissionne fin février. Le général Westmoreland, qui demande toujours plus de troupes pour le Vietnam, est remplacé en juin par le général Abrams.

Les Américains cherchaient la victoire ; ils vont désormais chercher une voie de sortie, la plus honorable possible. L'offensive du Têt marque ainsi le début du désengagement des Etats-Unis et de la «vietnamisation» du conflit, dont le général Abrams et le nouveau président Richard Nixon seront les artisans. Et qui mènera à la victoire du Nord-Vietnam. L'état-major communiste a-t-il anticipé l'immense impact de son assaut de janvier 1968 ? Non : il ne s'en apercevra qu'au fil des mois – et pourra ainsi transformer sa défaite militaire en victoire psychologique. ■

MAI 1969

LE CARNAGE D'HAMBURGER HILL

Après l'hécatombe de trop, le retrait américain.

Quand Richard Nixon entre à la Maison Blanche, début 1969, le nombre de soldats US au Vietnam, 540 000, est à son maximum. Mais désormais, il ne fera que décliner. De janvier à mars, les marines mènent leur dernière grande offensive : l'opération Dewey Canyon, destinée à «nettoyer» les vallées reculées d'A Shau et de Da Krong, à la frontière du Laos, où les communistes sont solidement implantés. En mai, une nouvelle offensive, baptisée Apache Snow, est lancée contre A Shau. C'est dans ce cadre qu'a lieu la bataille d'Hamburger Hill.

Cinq bataillons US sont héliportés dans la vallée. Les soldats repèrent une importante position fortifiée communiste sur la colline 937 (en référence à son altitude), appelée localement colline Ap Bia. Le combat s'annonce rude : cette vaste montagne est couverte d'une jungle impénétrable, ses pentes sont raides, l'ennemi y est invisible et très mobile, susceptible d'attaquer de partout. L'assaut d'infanterie est lancé le 13 mai. Il est d'abord repoussé. S'ensuivent plusieurs jours de combat frontal sous une pluie torrentielle, dans la boue, mobilisant près de 2 000 soldats américains. Ils sont soutenus par près de 300 sorties aériennes qui arrosent la colline de bombes et de napalm. La colline 937 est finalement prise le 20 mai, au prix de 100 morts du côté des alliés, et sans doute plus de 600 côté nord-vietnamien décomptés par l'armée US. L'hécatombe sanglante lui vaut le surnom de «*Hamburger Hill*» (Colline de la viande hachée).

Un bilan lourd... pour pas grand-chose : la montagne ne présente pas d'intérêt stratégique, et les Américains l'abandonnent dès le 5 juin. Ce carnage absurde, dans une guerre qui l'est de plus en plus, provoque une remise en cause de la stratégie américaine. Hamburger Hill est un nouveau tournant. En juin 1969, Richard Nixon annonce le premier retrait de troupes. Et le général Abrams s'oriente vers une stratégie plus retenue, pour faire moins de victimes dans les rangs US. Hamburger Hill, immortalisée en 1987 dans le film du même nom, restera la dernière grande opération américaine avant le désengagement. ■



Des hommes de la 101e division aéroportée évacuent leurs camarades blessés, juste après la prise de Hamburger Hill, le 20 mai 1969. L'intervention de ce bataillon fut décisif.

Bettemann Archive / Getty Images



National Museum U.S. Airforce

Le président Nixon annonce, le 30 avril 1970, dans un discours télévisé, l'attaque à la frontière cambodgienne, justifiée, selon lui, par l'agression nord-vietnamienne.

MARS 1969-AVRIL 1970

L'OPÉRATION MENU

Des bombardements secrets au Cambodge.

Pour mieux agir au Sud-Vietnam, l'armée du Vietminh a implanté d'importantes bases arrière dans l'est du pays voisin, le Cambodge. Début 1969, Richard Nixon, fraîchement élu, entreprend de s'y attaquer. Il souhaite alléger la pression communiste pour organiser le retrait américain et la «vietnamisation» du conflit, c'est-à-dire le remplacement des unités américaines par des forces sud-vietnamiennes. Un problème se pose toutefois : le Cambodge du prince Sihanouk est, officiellement, un pays neutre. En réalité, hostile à l'ingérence américaine en Asie, il est devenu proche de la Chine et de l'URSS. Nixon et son conseiller à la Sécurité nationale Henry Kissinger décident donc de garder cette campagne secrète. Les missions ne sont connues que de quelques hauts responsables. Le président utilise le prétexte d'une offensive ennemie pour envoyer les redoutables bombardiers B-52 sur la frange est du pays khmer. Les premiers largages sont effectués dans la nuit du 18 mars sur le «Fishhook», une région du territoire cambodgien où est censé être implanté un important QG nordiste : c'est l'opération Breakfast. Satisfait du résultat, Washington embraie sur d'autres missions de «*carpet bombing*» (bombardement de saturation sur une zone restreinte), baptisées *Lunch*, *Snack* ou encore *Dinner* – d'où leur nom général, Menu. Elles s'enchaînent jusqu'en avril 1970.

Les frappes visent l'armée du Nord et les Khmers rouges

Cette même année, Norodom Sihanouk est destitué à la suite d'un coup d'Etat. Le général Lon Nol, qui prend le pouvoir à Phnom Penh, demande l'assistance militaire américaine pour débarrasser son pays des communistes. Nixon lance alors une série d'interventions au sol dans la zone frontalière. Puis l'opération Freedom Deal étend les bombardements à une bonne moitié du Cambodge, visant à la fois les Nord-Vietnamiens et l'insurrection khmer rouge de Pol Pot. Le bilan de ces offensives fait toujours débat chez les historiens. Mais il semble bien que les dizaines de milliers de morts tués par les B-52 ont contribué à grossir les rangs des Khmers rouges, qui finiront par prendre le pouvoir en 1975 et à imposer au pays leur dictature ultraviolente. ■



Dans la banlieue d'An Lôc, à 100 km au nord de Saigon, les bombes américaines soufflent les bâtiments. La moitié de la capitale provinciale a été rasée par les frappes de l'US Air Force pendant la bataille pour la ville.


Bettemann / Getty Images

MARS-OCTOBRE 1972

L'OFFENSIVE DE PÂQUES

Les communistes entrevoient la victoire.

Au printemps 1971, les soldats US se retirent à grande vitesse : ils sont désormais moins de 300 000. La «vietnamisation» de la guerre, c'est-à-dire cette politique qui consiste à laisser les deux Vietnam régler leurs affaires seuls, bat son plein. C'est le moment que choisit l'armée du Sud pour déclencher sa première grande offensive en solitaire, sans participation terrestre américaine. L'opération Lam Son 719, qui vise les forces nordistes stationnées au Laos, est un échec cuisant, et révèle les faiblesses des troupes de Saigon. Elle sera lourde de conséquences : cette faillite convainc en effet l'état-major communiste de contre-attaquer. Début 1972, une vaste campagne terrestre est lancée contre le Sud. Le but n'est pas forcément une invasion totale. Le Nord entend plutôt porter un coup majeur à l'armée sudiste, et démontrer aux Américains qu'il ne sert plus à rien de la supporter. Les communistes espèrent aussi conquérir une capitale provinciale pour y installer un gouvernement révolutionnaire provisoire.

Fini le style guérilla de l'offensive du Têt : cette fois, l'armée nord-vietnamienne, dirigée par le mythique général Vo Nguyen Giap (le vainqueur à Diên Biên Phu contre les Français), forte d'un armement de pointe fourni par l'URSS, mène une attaque conventionnelle, avec assauts d'infanterie et de blindés soutenus par l'artillerie. Lorsque la bataille éclate, le 30 mars 1972 – en pleine mousson –, les Sud-Vietnamiens et leurs alliés américains, incapables de décrypter les projets ennemis, sont totalement pris au dépourvu. L'armée communiste charge sur trois fronts. Le premier, au nord : 30 000 hommes et 100 chars traversent la zone démilitarisée qui sépare les deux Vietnam au niveau du 17e parallèle. Ils fondent sur la base de Quang Tri et, après un mois de combats, sur Hué, plus au sud. Un deuxième front s'ouvre, au centre, dans la région des hauts plateaux : l'objectif est de prendre la ville de Kon Tum, puis de rejoindre la mer. Le troisième au Sud, à hauteur de Saigon : début avril, les communistes surgissent du Cambodge pour envahir Lôc Ninh, puis lancent l'assaut sur la capitale provinciale, An Lôc.

Les deux camps voient cette confrontation comme un succès

Partout, l'ARVN (l'armée du Sud), bien aidée par les frappes aériennes américaines, tient bon. A An Lôc, notamment, elle oppose une résistance farouche à l'assaillant, qui fait le siège de la ville jusqu'à mi-juin 1972, avant de finalement se retirer. Au nord, après avoir défendu Hué, l'ARVN lance la contre-attaque au début de l'été. Au même moment, les Etats-Unis reprennent les bombardements sur le Nord-Vietnam (opération Linebacker). Au final, les deux camps voient ce printemps sanglant comme un succès. Pour les alliés, il marque le succès de la «vietnamisation» : les Sud-Vietnamiens ont su repousser seuls (du moins au sol) l'offensive ennemie. Quant aux nordistes, même s'ils n'ont pas atteint leurs objectifs, ils ont assis leurs positions sur environ 10 % du territoire du Sud-Vietnam. Ce grignotage leur permettra d'acheminer encore plus de forces vers le Sud, et sera crucial pour l'assaut final. A Paris, l'offensive de Pâques pousse les deux camps à faire des concessions, et les accords de paix sont signés en janvier 1973. ■



MARS-AVRIL 1975

L'ASSAUT FINAL ET LA CHUTE DE SAIGON

La victoire communiste est totale.

Depuis 1973 et la signature des accords de paix à Paris, il n'y a plus de soldats US au Vietnam. L'armée sud-vietnamienne assure seule la défense de son territoire. Déstabilisée par le départ de son puissant allié, elle souffre de problèmes d'organisation. Nixon lui a réaffirmé son soutien en cas d'agression, mais ces promesses ne seront pas tenues : en réalité, le Congrès de Washington s'oppose à tout nouvel engagement des troupes, et restreint même, en 1974, les fonds versés aux forces de l'ARVN. Usés par les années de guerre, le pays et son armée sont exsangues. Le Nord, lui, est au contraire en pleine possession de ses forces, et toujours aussi déterminé à atteindre son objectif : la réunification des deux Vietnam sous la bannière communiste. Les faiblesses du Sud lui offrent l'occasion d'y parvenir.

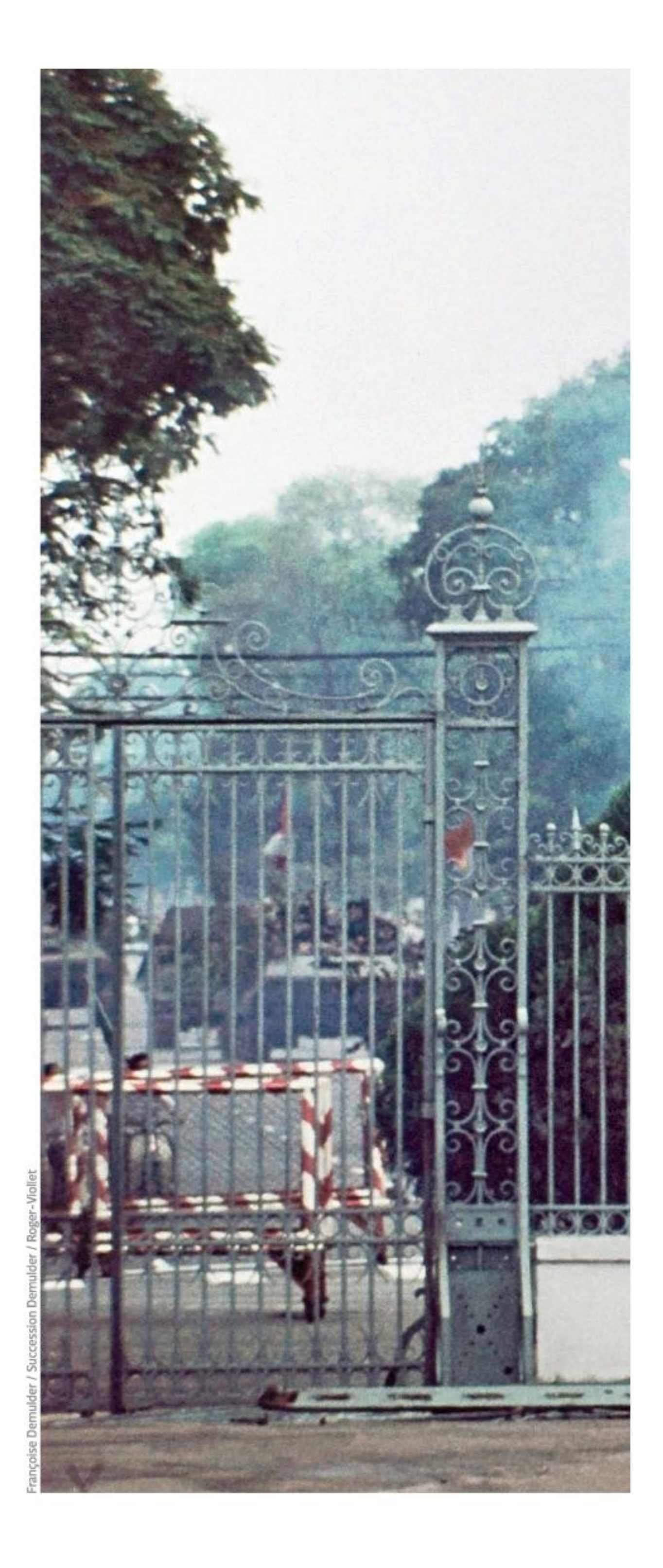
Le manque de réaction des Américains encourage Hanoi

Dès 1973, le Politburo d'Hanoi élabore sa stratégie : consolider la piste Hô Chi Minh (un réseau de sentiers qui reliait le Nord au Sud), gonfler l'effort logistique, redonner du souffle au Vietcong, positionner un maximum de forces le long du 17e parallèle pour lancer une invasion définitive. A la fin de 1974, le Nord déclenche une offensive réduite dans la province de Binh Phuoc, une région du sud-est limitrophe du Cambodge. C'est un test. Verdict : le nouveau président américain, Gerald Ford (Nixon a été destitué suite au scandale du Watergate), s'en tient à des protestations verbales. Pour les communistes, cela signifie que la voie est libre.

La grande offensive commence en mars 1975. L'armée nordiste du général Van Tien Dung, qui a remplacé Giap, s'empare d'abord facilement de la ville de Buan Ma Thuot, dans la région des hauts plateaux. Puis, le Nord-Vietnam pousse son avantage. Il lance ses forces à l'assaut de toute la province centrale de Dak Lak, dans l'objectif de couper le pays en deux. L'armée du Sud est en déroute. Elle tente de se replier, sur des routes encombrées de civils qui fuient les combats. Au centre et au nord du Sud-Vietnam, les villes tombent : Pleiku, Ton Kum, Hué, Da Nang...

Reste à porter le coup final : prendre Saigon. A Hanoi, le Politburo pousse le général Dung à s'emparer de la capitale avant la mousson. Les sudistes tentent une ultime fois d'arrêter l'ennemi à Xuân Lôc, à 60 kilomètres à l'est de Saigon, où se déroule mi-avril 1975 la dernière grande bataille de la guerre. Mais après deux semaines de combats sanglants, les communistes viennent à bout de la résistance. L'ARVN y a laissé ses dernières forces.

Le 21 avril, le président du Sud-Vietnam, Nguyen Van Thieu, démissionne et part en exil à Taiwan, en dénonçant les responsables américains qui «n'ont pas respecté leurs promesses» de soutien en cas d'attaque. Cent mille soldats du Nord-Vietnam encerclent désormais Saigon. Quelques dizaines de milliers d'hommes de l'ARVN tiennent encore la ville, démoralisés et sans réel commandement. Le 29 au matin, ils sont vite submergés par l'assaut final. Alerté de l'imminence de la chute de la capitale du Sud, le président américain Ford lance ce jour-là l'opération Frequent Wind pour évacuer en urgence tous les ressortissants US encore présents, d'autres étrangers, et certains Vietnamiens triés sur le volet – en tout, environ 7000 personnes. L'aéroport ayant été pilonné, seuls les hélicoptères sont utilisables. Dans un ballet incessant, ils évacuent les fugitifs du toit de l'ambassade américaine vers des navires mouillant au large. Ces



Françoise Demulder / Succession Demulder / Roger-Viollet

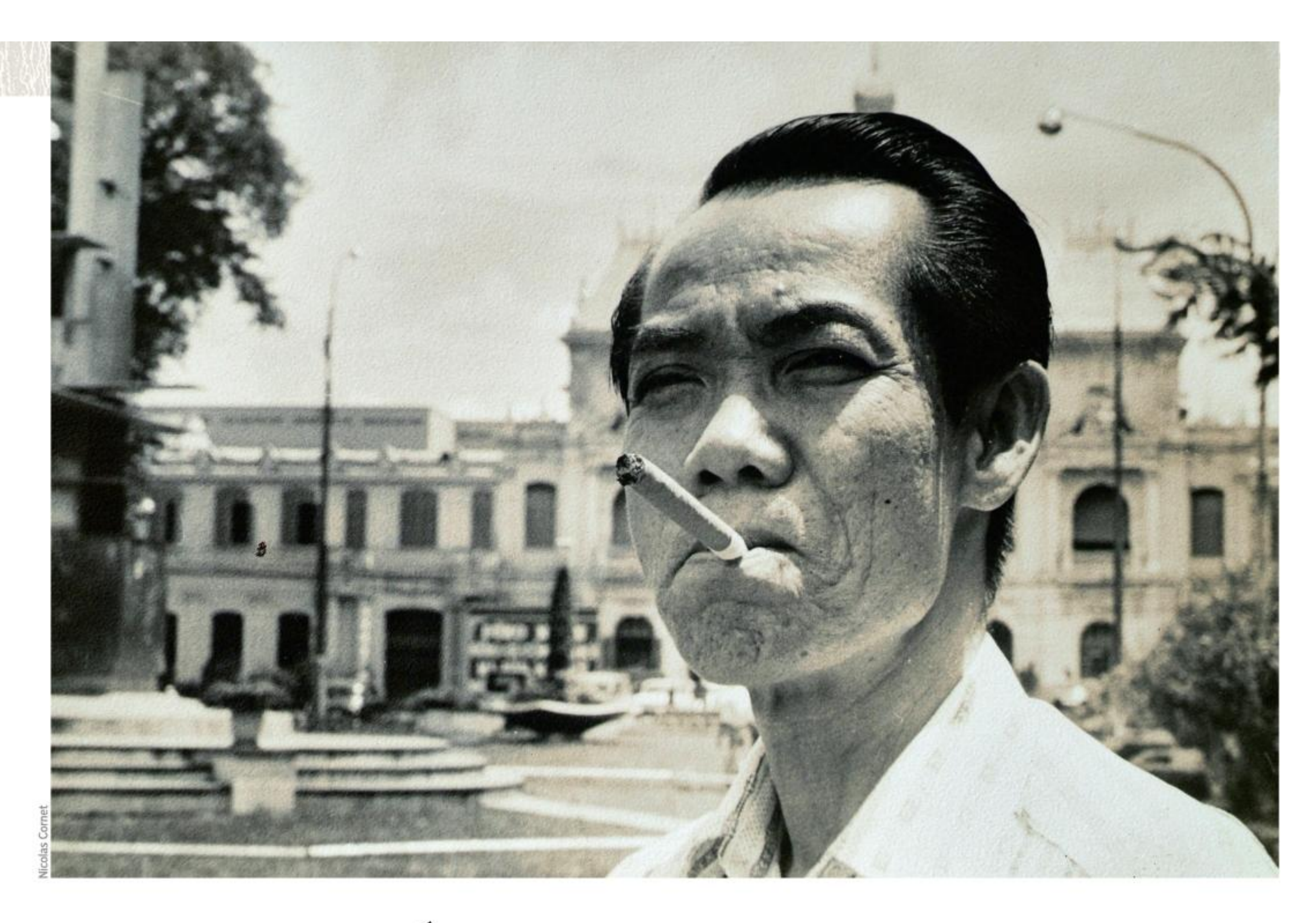


Le char T 54, n° 844, de l'armée nord-vietnamienne détruit les grilles du palais présidentiel à Saigon, le 30 avril 1975. La guerre est finie.

images restent symboliques de la défaite définitive que subissent ce jour-là les Etats-Unis.

Le lendemain, 30 avril, l'armée nord-vietnamienne investit la ville. Un char défonce la grille du palais présidentiel, où flotte à midi le drapeau rouge et bleu orné d'une étoile jaune du Vietcong. Le dernier président du Sud-Vietnam, Minh, en poste depuis deux jours, diffuse un message de reddition. Au même moment, dans la capitale, la peur des représailles provoque une panique généralisée. De nombreux civils fuient par la mer – c'est le début des boat-people. Le gouvernement révolutionnaire provisoire du Sud-Vietnam (celui du Vietcong) s'installe à Saigon, rebaptisée Hô Chi Minh-Ville. Jusqu'à la réunification des deux Vietnam, en juillet 1976. ■

VOLKER SAUX


Nicolas Cornet

X6 : ITINÉRAIRE DU PARFAIT ESPION

Il travaillait pour la presse américaine et fréquentait politiciens et diplomates à Saigon… Et pourtant, Pham Xuân An était l'un des principaux agents communistes au Sud-Vietnam.

Je n'ai pas joué de mauvais tour, j'ai fait ce que je devais pour mon pays. Eux [les Américains et les Français] ont fait pareil. […] Je n'ai jamais cherché à faire de mal à personne.» Confession ou tentative de justification ? En 2005, Pham Xuân An se confie à la caméra du Français Alain Taïeb, pour le documentaire *La Double Vie de Saigon*. A 78 ans, frêle et affaibli, souffrant d'une maladie pulmonaire qui allait l'emporter l'année suivante, cet ancien «parfait espion», comme il a été surnommé, n'a rien oublié des choix qui ont ponctué sa vie. Une vie… multiple. Car entre 1959 et 1975, Pham Xuân An avait réussi à devenir le confident et l'ami des notables de Saigon, des généraux et des diplomates. Journaliste pour des médias américains, il fut introduit aussi bien auprès des agents de la CIA que dans les services de renseignements du Sud-Vietnam. Mais sans que personne ne le soupçonnât, An avait d'abord agi comme espion du Vietcong…

Né en 1927, fils d'un haut fonctionnaire de l'Indochine française, le jeune An avait vécu tout aussi mal le joug exercé par les colons que l'occupation japonaise durant la Seconde Guerre mondiale. Pour lui, c'était une certitude : son pays ne devait pas être dirigé par des étrangers. Dans le plus grand secret, il participa à un camp d'entraînement des nationalistes vietminhs, puis, en 1953, adhéra au parti communiste. Pourtant, le jeune

Pham Xuân An pose devant la mairie de Saigon dans les années 1970. Fasciné par la culture américaine, l'espion collaborait comme journaliste à *Time Magazine*.

homme ignorait tout de cette doctrine. Seul l'animait un profond désir de voir son pays réunifié. An fut vite repéré. Il parlait français, anglais, et, à la demande du Vietminh, avait déjà écrit des rapports sur des personnalités étrangères. Durant la cérémonie d'adhésion, Lê Duc Tho, cofondateur du parti et proche d'Hô Chi Minh, le prit à part pour l'avertir : la France partie, les Etats-Unis ne laisseraient pas les Vietnamiens décider de leur avenir. Pour lui, la guerre qui s'ensuivrait serait longue. An devait se préparer à devenir un agent d'analyse stratégique.

Quatre ans plus tard, alors qu'il avait tout juste 30 ans, Pham Xuân An débarqua donc en Californie. Ordre du parti communiste : se former au journalisme, sa couverture, tout en intégrant totalement la culture et le mode de pensée américain. «J'admirais la liberté de ton et l'indépendance de pensée américaine, confiera-t-il plus tard à Larry Berman, auteur de *Perfect Spy* (éd. Harper Collins, 2008, non traduit). En Amérique, j'ai appris une nouvelle façon de raisonner et je n'ai jamais pu l'oublier, même quand ils [les communistes] ont voulu l'effacer après la guerre.» La parenthèse enchantée dura deux ans. En 1959, Pham Xuân An rentra dans un Saigon en pleine ébullition. La guérilla avait commencé, les arrestations parmi les communistes aussi. Sans repère, ignorant si son véritable rôle avait été dévoilé, le journaliste contacta l'une de ses connaissances, le Dr Tuyen, patron des services secrets de la jeune République du Vietnam. Celui-ci l'introduisit sans hésiter au Vietnam Press, l'agence de presse officielle du régime dirigé par Ngô Dinh Diêm, l'allié des Américains. Mais Tuyen ne s'arrêta pas là : un journaliste formé aux Etats-Unis était une recrue de choix pour le renseignement communiste du Sud. A 32 ans, An devint agent double au cœur du pouvoir.

L'agent, baptisé X6 par les communistes, eut tôt fait de renouer avec ses anciens contacts américains et sud-vietnamiens. Son esprit affable était apprécié, ses analyses de la situation réclamées. Il fut alors embauché par de grands médias américains : d'abord l'agence Reuters puis *Time Magazine*, à qui il offrit plusieurs scoops. En 1961, alors que les Etats-Unis intervenaient pour la première fois militairement dans le sud du pays, Pham Xuân An récupéra un document stratégique. Le premier d'une longue série qu'il analysa et transmit aux forces communistes du Sud. Le général Giap put se vanter : «Nous sommes maintenant dans la salle de commandement des Etats-Unis.»

A Saigon, la double vie de Pham Xuân An était désormais bien rôdée. Centre névralgique de la ville, le majestueux hôtel Continental accueillait les bureaux de la presse étrangère et fourmillait de personnalités. Juste en face se tenait le Givral, un café-glacier où se pressaient députés et sénateurs, officiers et espions. Le lieu était incontournable pour ceux qui, comme An, savaient démêler les rumeurs des informations. L'agent double disparaissait parfois des jours entiers, prétextant une enquête de terrain ou l'achat, sur un marché lointain, d'un oiseau rare – l'une de ses passions. En réalité, il profitait de cette marotte pour transmettre ses analyses à un messager vietcong. Ses rapports avaient été écrits de nuit, à l'encre sympathique. Les documents d'origine, copiés sur microfilms, étaient parfois dissimulés dans de faux nems !

Grâce aux renseignements de X6, les Vietcongs adaptèrent leur stratégie

En janvier 1963, les Sud-Vietnamiens, soutenus par les Américains, essuyèrent leur premier échec lors de la bataille de Ap Bac. La faute à un mauvais commandement des troupes ? Pas seulement. Les Vietcongs avaient su adapter leur stratégie d'attaque à celle de leurs adversaires, et les renseignements de Pham Xuân An y ont probablement contribué. La défaite eut de lourdes conséquences : pour la première fois, le public américain prenait conscience des réalités de la guerre. Ngô Dinh Diêm, lui, perdit un peu plus la confiance de ses alliés. Moins d'un an plus tard, il fut renversé et tué lors d'un coup d'Etat. Après la disparition de Diêm, le Nord estima que l'administration américaine allait quitter le pays. Les renseignements de An le persuadaient au contraire qu'un engagement américain massif était imminent. Les faits allaient lui donner raison. Entre 1965 et 1968, quelque 500 000 soldats seraient envoyés au Vietnam.

La plupart du temps, An informa le Vietcong sans que son supérieur ne lui attribuât une mission précise. Fin 1967 toutefois, on lui demanda d'effectuer des repérages dans plusieurs agglomérations du Sud. Le FNL prépara l'offensive du Têt, des attaques ciblées destinées à susciter un soulèvement des Sud-Vietnamiens. La manœuvre échoua, mais elle causa de lourdes pertes côté américain et fit grossir les mouvements de protestation pacifistes aux Etats-Unis. Ce que ne manqua pas de souligner l'agent X6 dans ses rapports secrets. Le journaliste, lui, partit sur les lieux des attaques comme s'il les découvrait. Sans chercher à influencer ses collègues ni à transmettre de fausses informations. Au contraire. Il savait depuis longtemps que sa neutralité et son sérieux étaient la clé de sa couverture. D'ailleurs, il aimait sincèrement son métier. Ce qui ne l'empêcha pas d'avoir déjà été médaillé à trois reprises par les communistes pour son action de renseignement.

A la fin de l'année 1974, il allait gagner une autre décoration. Les accords de Paris avaient été signés, les Américains avaient retiré leurs troupes. Mais le général Giap, chef militaire du Nord-Vietnam, était en proie au doute : s'il envahissait le Sud, les Etats-Unis allaient-ils revenir et soutenir leur ancien partenaire ? An dénicha un rapport secret du Sud-Vietnam qui affirmait que les Américains ne reviendraient plus. Et effectivement, sept semaines plus tard, le 30 avril 1975, Saigon fut prise sans que l'armée US intervienne. En 1976, An fut officiellement proclamé «héros de l'armée populaire». Le lourd secret de sa vie fut brusquement révélé. Ses amis n'en revenaient pas, les stratèges américains non plus. Combien d'informations ont été divulguées par son entremise ? Quelle importance a-t-il eu durant le conflit ? Malgré plusieurs biographies écrites à son sujet, dont *Un Vietnamien bien tranquille*, de Jean-Claude Pomonti (éd. des Equateurs, 2006), difficile de connaître le fin mot de l'histoire. Sous surveillance communiste, le célèbre espion n'a pas tout raconté. «Personne n'a accès aux archives vietnamiennes, rappelle Pierre Journoud, historien et professeur à l'université Paris 1. Il y a probablement eu d'autres espions. Et Pham Xuân An était peut-être l'arbre qui cachait la forêt...» ■

CÉLINE LISON

MY LAI
LE MASSACRE QUI A TOUT CHANGÉ

Le 16 mars 1968, la 11e brigade exécutait 504 femmes, enfants, et vieillards. C'est peut-être ce jour-là que les Américains ont perdu la guerre.



Ce matin-là, le soleil éclairait les rizières de My Lai, au sud du 17e parallèle. Pham Thanh Cong, 11 ans, s'était levé tôt, comme d'habitude. Sa mère et ses trois sœurs s'activaient déjà dans la maison au toit de chaume, le père était parti aux champs. Pham avait pris son petit déjeuner, une soupe de nouilles de riz, avec son frère de 6 ans. Dans ce bout du monde agricole, entre les premières ondulations de la cordillère Annamitique et les sables blancs de la mer de Chine, rien ne laissait penser que la journée serait différente des autres. Puis, à 7 h 24, les premiers obus se sont abattus sur le village.

Tout le monde a couru se réfugier dans les abris. A l'époque, après des années de guerre, chaque habitation avait sa cache souterraine creusée sous la pièce principale. Les plus âgés ont compris que ce bombardement n'était qu'un préambule. Et que des troupes au sol allaient arriver.

Une demi-heure plus tard, ce 16 mars 1968, le ciel s'est empli du fracas lourd de huit hélicoptères Huey, volant bas au-dessus des terres fertiles. Ils se sont posés à 200 mètres du village. Et les 110 hommes de la compagnie Charlie – force d'intervention Barker, 11e brigade d'infanterie légère – en ont surgi. Chauffés à blanc. Avec, à leur tête, le capitaine Ernest Medina.

Ces soldats n'étaient pas des SS. C'était seulement des «bleus» d'une vingtaine d'années, jetés dans la fournaise vietnamienne après un entraînement sommaire au combat de jungle, à Hawaii. Ils venaient de New York, de Californie, du Texas, du Mississipi, de Floride, pour sauver, comme on le leur avait dit, une démocratie menacée par le communisme. Ils écoutaient de la musique pop, les Doors, les Rolling Stones, se passionnaient pour le baseball, le basket, fumaient des joints...

La veille de l'assaut sur My Lai, les officiers les ont réunis pour un briefing. Ils leur ont fait savoir – à tort – qu'ils auraient à se battre le lendemain contre le 48e bataillon de l'armée vietcong, l'unité qui depuis quelque temps transformait leur vie en enfer. Quatre camarades tués et 38 blessés en sept semaines... Face à cet adversaire qui frappait et disparaissait, insaisissable, l'exaspération montait. Les chefs soufflaient sur les braises.

Ce 15 mars, durant le briefing, le colonel Oran Henderson, le patron de la 11e brigade, tient des propos martiaux et définitifs : «Quand on en aura fini avec ces Viets, ils ne nous poseront plus de problèmes». Il encourage les hommes à se montrer sans pitié. Il s'agit, selon les termes en vigueur dans l'armée, de mener une opération «incursion-destruction». En clair : brûler les maisons, tuer le bétail, détruire les stocks de nourriture, obstruer les puits.

Une fois débarqués, les GI de la compagnie Charlie ne rencontrent aucune résistance

On explique à la troupe que ce jour-là, un samedi, tous les villageois seront au marché ou dans les champs. En conséquence, ceux qu'on trouvera sur place seront à coup sûr des Vietcongs repliés là pour préparer de nouvelles embuscades. L'ennui, c'est que ces informations sont fausses. A l'arrivée des hélicoptères au-dessus du village, on ne verra détaler qu'un unique guetteur armé. Aucun tir, rien. Plus tard, le soldat de première classe Paul Meadlo, de l'Indiana, a résumé l'état d'esprit de nombreux GI de la compagnie Charlie, ce matin-là : «On pensait aux copains qu'on avait perdus et on voulait se venger, c'est tout.»

Ce sont les hommes du premier peloton, sous les ordres du lieutenant Wiliam Calley, qui vont commettre les pires atrocités. Ce Calley, 24 ans, un grand échalas nerveux originaire de Miami, est le type même de l'officier détesté. Les recrues placées sous son commandement le disent colérique, incompétent, avide de gloire, capable d'envoyer ses hommes à la mort pour obtenir de l'avancement. Son supérieur direct, le capitaine Medina,



Ronald L. Haeberle / The Life Images Collection / Getty Images

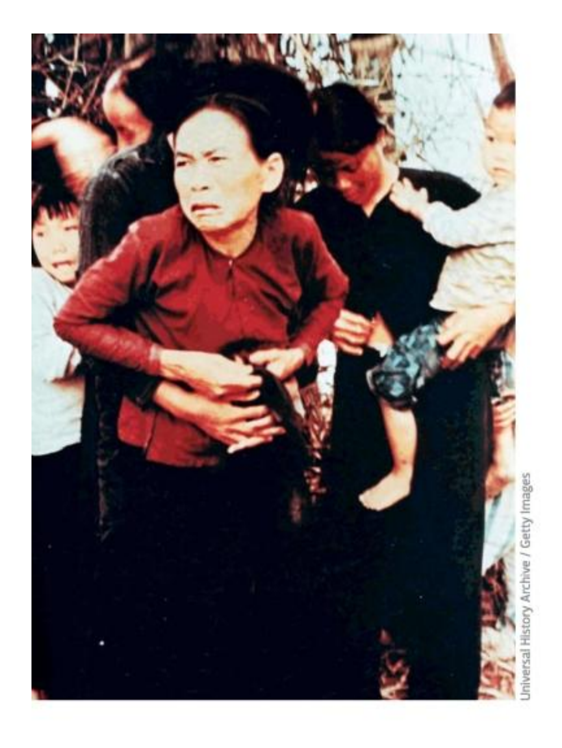
UNE OPÉRATION DE DESTRUCTION
Un GI jette un tamis à riz dans le brasier. Ce 16 mars 1968, les soldats américains avaient reçu des ordres pour brûler les maisons, tuer le bétail et massacrer la population.



le méprise. Quand il s'adresse à lui en public, devant ses subordonnés, il l'appelle souvent «lieutenant Shithead» («lieutenant Tête de merde»). A My Lai, le lieutenant William Calley a de multiples comptes à régler. Avec les Viets. Avec ses hommes. Avec son chef. Avec la terre entière.

A peine au sol, braquant leurs fusils d'assaut M-16, les GI de la compagnie Charlie s'avancent entre les maisons sans rencontrer la moindre résistance. De son propre aveu, c'est l'appelé Gary Garfolo, de Stockton, Californie, qui répand le premier sang. Il voit une femme serrer quelque chose contre elle, il croit que c'est une arme, il tire... L'arme était un enfant. Tué avec sa mère. Dans la foulée, un autre soldat mitraille cinq civils, sous les yeux de Calley qui laisse faire. C'est à ce moment que tout bascule dans un déchaînement de bestialité. Les habitants du village ont beau lever les mains en l'air, s'incliner en signe de soumission, ils sont arrachés à leur habitation, frappés, massacrés. Le petit garçon de 11 ans, Pham Thanh Cong, est tiré de l'abri où il se terrait avec les siens. On les pousse en avant, affolés. On lance une grenade sur leurs talons, des rafales de M-16 partent. Le gosse est blessé par des éclats de métal, au cuir chevelu, sur le côté droit de la poitrine, à la jambe. Il perd conscience. Il reviendra à lui sous un amoncellement de cadavres, dont ceux de sa mère, de ses trois sœurs et de son jeune frère. Les GI l'avaient cru mort lui aussi.

Les témoignages abondent selon lesquels le capitaine Medina, commandant de la compagnie Charlie, et le lieutenant Calley, chef du premier peloton, prennent une part active au carnage. Ainsi, c'est Calley qui ordonne au première classe Paul Meadlo de tirer sur les paysans désarmés, et Meadlo s'exécute – quand certains de ses camarades, il faut le préciser, refusent d'obéir. Avant d'être mis à mort, des villageois doivent creuser leur tombe, une fosse pouvant accueillir jusqu'à 50 corps. ●●●


Universal History Archive / Getty Images

JUSTE AVANT LE CARNAGE
Ce groupe de femmes et d'enfants terrifiés de My Lai a été photographié par un reporter du service de presse de l'armée. Quelques minutes plus tard, ils étaient froidement exécutés.

••• Un second groupe, de 70 ou 80 personnes cette fois, est assassiné à la mitrailleuse lourde en bordure d'un canal d'irrigation... Autre scène rapportée, horrible : un tout petit enfant, de 2 ou 3 ans, réussit à s'extirper d'un charnier. Il rampe, couvert de sang et de boue, vers la rizière. Calley le rattrape en courant, le saisit, le ramène dans le fossé d'où il s'est échappé et le tue d'une balle.

Ce même matin, le lieutenant Hugh Thompson, 24 ans, est en mission d'observation au-dessus de My Lai à bord de son minuscule hélicoptère Hiller OH-23, une sorte de libellule de ferraille ne pouvant embarquer que trois hommes. Et ce qu'il constate avec ses équipiers, le mitrailleur Larry Colburn et le chef de bord Glenn Androtta, les laisse sans voix. Il y a un nombre hallucinant de morts au sol, alors que pas un coup de feu n'est tiré contre les GI ! Et ces morts, ce sont pour l'essentiel des femmes, des enfants, des vieillards... Comme il l'expliquera vingt-huit années plus tard, lors d'une conférence donnée à l'université Tulane, à la Nouvelle-Orléans, Hugh Thompson, sur le moment, ne parvient pas à comprendre ce qui se passe. Mais la vérité, que son esprit se refuse à admettre, va s'imposer à lui.

«On a aperçu une jeune fille d'environ 20 ans étendue sur l'herbe, rapporte Colburn, le mitrailleur. On a vu qu'elle n'était pas armée, et blessée. On a marqué l'endroit avec un fumigène, pour qu'on vienne la secourir... La fumée était verte, ce qui signifiait qu'il n'y avait aucun danger à approcher. On faisait du surplace à 2 mètres du sol quand on a vu le capitaine Medina arriver droit sur la fille. Il lui a balancé un coup de pied, a reculé d'un pas et l'a achevée. Il a fait ça sous nos yeux. Là, on a eu le déclic. C'était nos gars qui massacraient.»

Le lieutenant Thompson alerte sa hiérarchie par radio : «Quelque chose ne va pas. Il y a des cadavres partout. Il y a un fossé plein de cadavres...» Thompson pose son hélico près de ce fossé – en fait un canal d'irrigation transformé en charnier. Immédiatement, le lieutenant Calley surgit. L'échange entre les deux officiers, rapporté par plusieurs témoins, est dramatique. Thompson interroge : «Qu'est-ce qui se passe ici, lieutenant ?» Calley rétorque qu'il s'agit de «son affaire». Et devant l'insistance du pilote, il martèle qu'il ne fait «que suivre les ordres», sans préciser leur nature, ni de qui ils émanent, avant d'asséner : «Vous feriez mieux de remonter dans votre hélico et de vous occuper de vos oignons.» Thompson met fin à ce face-à-face par cet avertissement : «Vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi !»

Grâce à son intervention – il ira jusqu'à ordonner à ses équipiers de pointer leurs armes contre les massacreurs pour faire cesser la tuerie –, le lieutenant Thompson va réussir à sauver une douzaine de personnes. Il convainc un de ses amis, pilote d'un «gunship», un hélicoptère d'appui au sol, de les évacuer et de les déposer derrière les lignes. Comme il en fait la remarque, c'est certainement la première fois qu'une machine de destruction, équipée de deux paires de mitrailleuses, de deux lance-roquettes et d'une tourelle lance-grenades, s'acquitte d'une mission humanitaire... Thompson transporte lui-même dans son hélico, jusqu'à l'hôpital le plus proche, un enfant de 3 ans qu'il a fallu sortir d'une fosse remplie de corps. Puis il rentre à sa base, en état de choc. Le visage baigné de larmes, il hurle, frappe du poing sur la table de son chef de peloton, menace de démissionner de l'armée... L'affaire remonte jusqu'au colonel Henderson. Une enquête est ordonnée. Un rapport établi. Et aussitôt enterré. Il faudra dix-huit mois avant que la vérité éclate publiquement.

Un photographe du service de presse de l'armée a réalisé des clichés du carnage

Malgré les consignes de silence des officiers, le bruit, en effet, se répand qu'il s'est passé «quelque chose» à My Lai. Un GI de la 11e brigade d'infanterie, Ronald Hidenhour, mène sa propre enquête, s'acharne à trouver les témoins – dont plusieurs des tueurs – et à les faire parler. Ulcéré par ce qu'il apprend, il écrit au Pentagone, à la Maison Blanche, à une trentaine de représentants et sénateurs. Seymour Hersh, un journaliste de 32 ans, prend le relais et publie, le 13 novembre 1969, un premier récit accablant dans le magazine *Harper's*. Chose incroyable : on découvre qu'un photographe du service de presse de l'armée, Ronald Harberle, présent à My Lai le jour tragique, a réalisé des clichés du carnage ! Le lendemain de la parution de l'article de Seymour Hersh, ces photos sont à leur tour publiées... Elles vont faire le tour du monde, provoquer un tsunami d'indignation et des manifestations monstres aux Etats-Unis mêmes. Cette fois, plus moyen d'étouffer quoi que ce soit. Le 13 décembre, le secrétaire de la Défense américain annonce que toutes les personnes impliquées dans la tuerie seront poursuivies.

Selon les sources vietnamiennes, aujourd'hui reconnues fiables par la plupart des chercheurs, •••

LE VIETNAM À LA UNE

Photos chocs, portraits de leaders, images de propagande... Dans les années 1960 et 1970, la guerre a tenu la première place dans les journaux.

1 HÔ CHI MINH : LE VISAGE DE L'ENNEMI
Newsweek
8 juin 1964
Les Etats-Unis ne sont pas encore officiellement engagés dans la guerre. Mais l'homme à abattre est clairement désigné : «Oncle Hô», qui lutte pour la réunification de son pays.

2 RIPOSTE US APRÈS L'AGRESSION DU GOLFE DU TONKIN
France-Soir
6 août 1964
Après dix ans de guerre larvée, l'Amérique prend prétexte de l'attaque de 2 destroyers pour bombarder 4 bases navales du Nord-Vietnam.

3 VERS UNE TROISIÈME GUERRE MONDIALE ?
L'Express
26 septembre 1966
Alors que la Chine et l'URSS soutiennent le Nord-Vietnam, l'hebdomadaire pointe les risques d'une escalade vers un conflit nucléaire.

4 LA STRATÉGIE DE MCNAMARA
The Illustrated London News
13 février 1966
Secrétaire général à la Défense, McNamara détaille l'engagement américain au Vietnam, alors que le pays est scindé en deux par une zone démilitarisée le long du 17e parallèle.

5 QUESTION À LYNDON JOHNSON
Paris Match
8 mai 1965
Le célèbre hebdomadaire français interpelle le président des Etats-Unis au moment où le pays s'engage dans la guerre terrestre au Sud-Vietnam.

6 RAID CATASTROPHE SUR DA NANG
Life
31 mars 1965
Le caporal James C. Farley, avec à ses pieds son camarade mort, hurle face à l'objectif du photoreporter Larry Burrows lors d'une mission en hélicoptère qui a mal tourné.

7 TROIS SOLDATS US EN PRISON
The Militant
8 juin 1966
Emoi national après que trois soldats du centre d'entraînement de Fort Hood ont refusé de partir pour le Vietnam. Le principal hebdomadaire de la contestation américaine prend leur défense.

8 LA RÉALITÉ CRUE DE LA GUERRE
Life
26 novembre 1965
Les yeux et la bouche bandés, un prisonnier vietcong, capturé par les marines lors de la bataille de Cap Batangan, attend son transfert vers un camp américain.

9 LE CRI D'ALARME DES CATHOLIQUES
La Vie
20 avril 1966
Principal hebdomadaire catholique dans les années 1960, *La Vie* alerte les pouvoirs publics sur le désastre humanitaire. On estime qu'un million de combattants et 2 millions de civils ont péri durant la guerre.

10 UNE ICÔNE DE LA RÉSISTANCE
Vietnam
janvier 1969
Cachée dans les herbes, une combattante communiste pointe son arme. Certains médias ont idéalisé la figure du Vietcong pour en faire un symbole de la résistance contre l'impérialisme américain.

11 AU SUD, LE CONFLIT S'ACCENTUE
Life
13 janvier 1967
Un bateau US patrouille au large du delta du Mékong. C'est la première fois que les GI s'aventurent dans cette région, pour démanteler la zone secrète de Thanh Phu, tenue par les Vietcongs.

12 HANOI SOUS LES BOMBES
Life
7 avril 1967
Dans la capitale du Nord-Vietnam, des civils se cachent dans les égouts pour échapper à l'opération Rolling Thunder. C'est la première fois qu'un photoreporter américain est autorisé à se rendre à Hanoi.

13 THIÊU, L'AMI VIETNAMIEN
Time
15 septembre 1967
Sur la couverture de l'hebdomadaire américain, Nguyên Van Thiêu (1923-2001), qui dirige le Sud-Vietnam depuis trois mois avec l'appui des Américains, a encore le profil d'un politicien respectable.

14 LES GI DÉCIMÉS
Le Courrier du Vietnam
4 décembre 1967
Quotidien francophone édité par le ministère de l'Information à Hanoi, ce journal de propagande célèbre la capture de 2 800 GI à Dak To. Au même moment, le général Westmoreland annonce, lui, le «début d'une grande défaite pour l'ennemi».

15 1968, L'ANNÉE DU BASCULEMENT ?
Van Nghê Quân Dôi
Décembre 1968
Littéralement «Littérature et art de l'armée», ce mensuel du Nord dresse le bilan d'une année charnière de la guerre (offensive du Têt, bataille de Khe Sanh...).

16 «SIR, MES HOMMES REFUSENT DE PARTIR»
Daily News
26 août 1969
Etonnant contraste : au-dessus d'une photo de deux New-Yorkaises en minijupes, le quotidien annonce de nouveaux cas d'insoumission de GI.

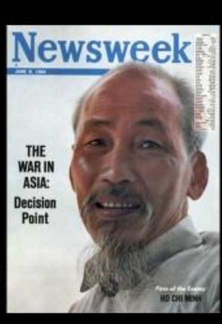
17 LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN
Action
25 octobre 1968
«U.S. battus» titre le journal étudiant (auquel participent alors Bernard Kouchner, André Glucksmann et le dessinateur Siné). C'est aller vite en besogne : les pertes communistes n'ont jamais été aussi importantes.

18 L'ARVN BIENTÔT SEULE
Le Pèlerin
29 octobre 1972
Image presque paisible d'un soldat sudiste et d'une petite Vietnamienne. Pourtant, la guerre fait encore rage : les Américains se désengagent progressivement, laissant le Sud seul face à l'ennemi.

19 OFFICIALISATION DU RETRAIT AMÉRICAIN
Sunday News
28 janvier 1972
Avec la signature du traité de paix de Paris entre William P. Rogers et Nguyên Duy Trinh, la conscription est finie pour les Américains.

20 SAIGON SOUS LES CENDRES
Le Nouvel Observateur
5 mai 1975
Une femme est assise au milieu du chaos qui règne dans ce qui prendra bientôt le nom d'Hô Chi Minh-Ville. Après vingt ans de lutte, la guerre pour la réunification vient de s'achever.

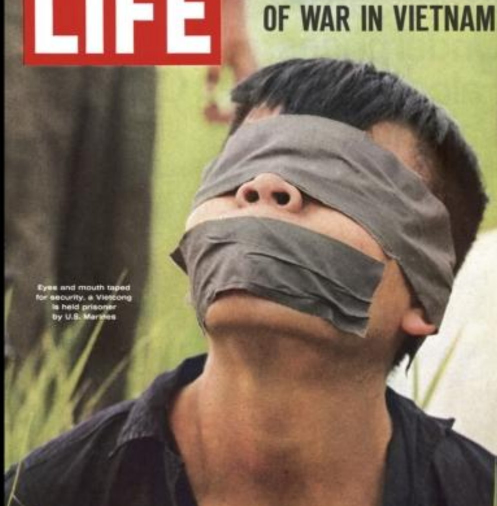
21 LES COMMUNISTES EXULTENT
L'Humanité
2 mai 1975
Le PCF célèbre dans son journal la victoire de l'Armée populaire vietnamienne, qui consolide un peu plus le bloc communiste sur l'échiquier mondial.

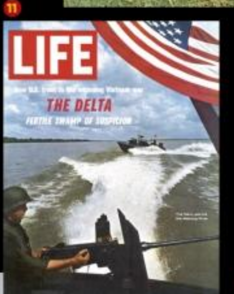






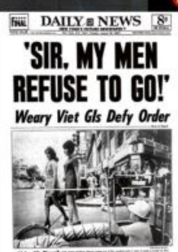




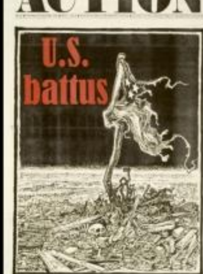








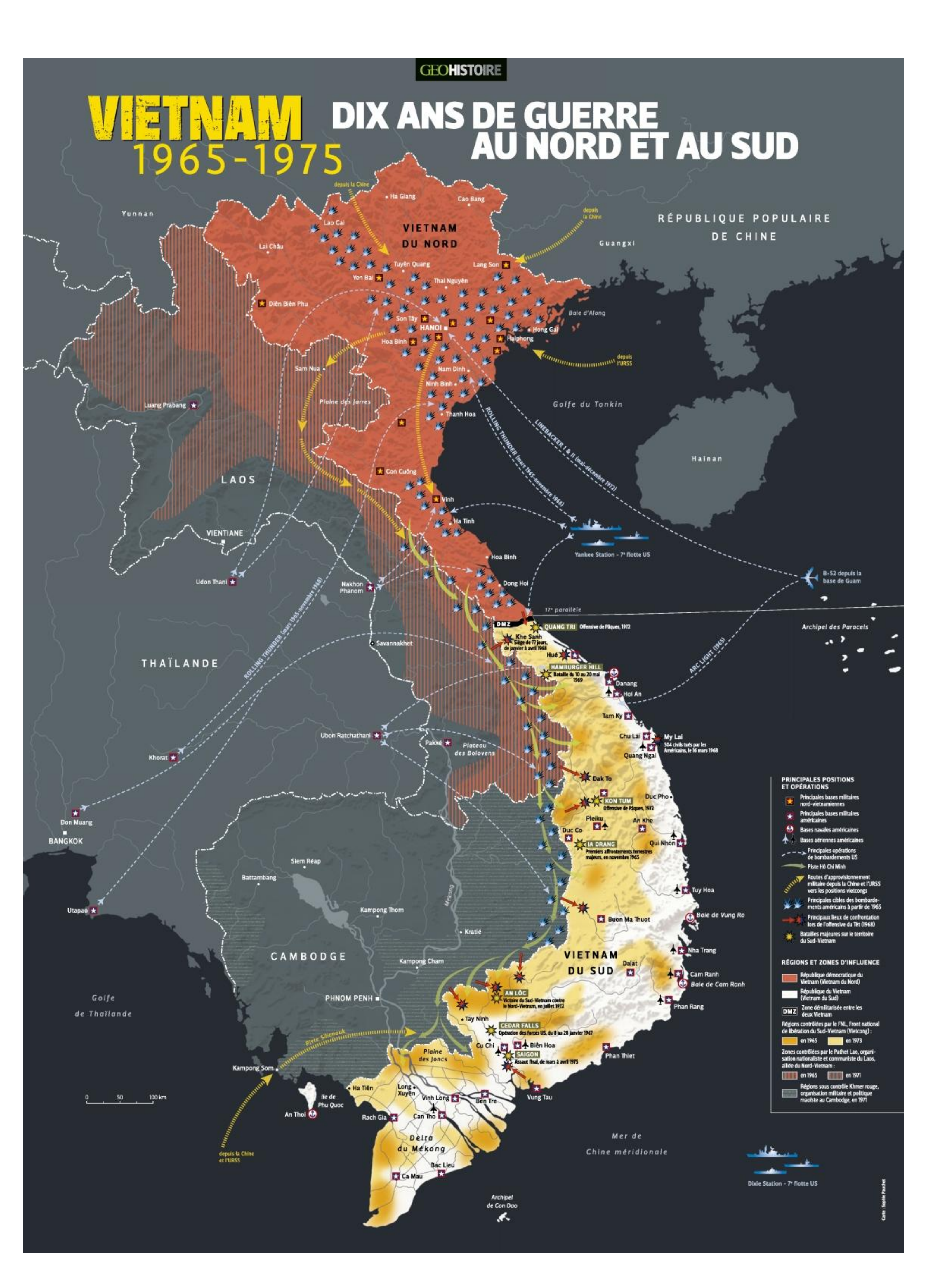










GEOHISTOIRE
VIETNAM 1965-1975
DIX ANS DE GUERRE AU NORD ET AU SUD
VIETNAM DU NORD
RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE
Yunnan
Guangxi
depuis la Chine
Ha Giang
Cao Bang
Lao Cai
Lai Châu
Tuyên Quang
Lang Son
Yen Bai
Thai Nguyên
Diên Biên Phu
Son Tây
HANOI
Hoa Binh
Hong Gai
Haiphong
Baie d'Along
depuis l'URSS
Sam Nua
Nam Dinh
Ninh Binh
Thanh Hoa
Plaine des Jarres
Luang Prabang
Golfe du Tonkin
ROLLING THUNDER (mars 1965-novembre 1968)
LINEBACKER I & II (mai-décembre 1972)
Hainan
LAOS
Con Cuông
Vinh
Ha Tinh
VIENTIANE
Hoa Binh
Yankee Station - 7e flotte US
B-52 depuis la base de Guam
Udon Thani
Nakhon Phanom
Dong Hoi
17e parallèle
DMZ
QUANG TRI Offensive de Pâques, 1972
Khe Sanh Siège de 77 jours, de janvier à avril 1968
Huê
HAMBURGER HILL Bataille du 10 au 20 mai 1969
Danang
Hoi An
Archipel des Paracels
ARC LIGHT (1965)
Savannakhet
THAÏLANDE
ROLLING THUNDER (mars 1965-novembre 1968)
Tam Ky
Chu Lai
My Lai 504 civils tués par les Américains, le 16 mars 1968
Quang Ngai
Ubon Ratchathani
Pakxé
Plateau des Bolovens
Khorat
Dak To
KON TUM Offensive de Pâques, 1972
Duc Pho
Pleiku
An Khe
Duc Co
IA DRANG Premiers affrontements terrestres majeurs, en novembre 1965
Qui Nhon
Don Muang
BANGKOK
Siem Réap
Battambang
Mekong
Tuy Hoa
Kampong Thom
Buon Ma Thuot
Baie de Vung Ro
Utapao
Kratié
CAMBODGE
Kampong Cham
VIETNAM DU SUD
Dalat
Nha Trang
Cam Ranh
Baie de Cam Ranh
Golfe de Thaïlande
PHNOM PENH
AN LÔC Victoire du Sud-Vietnam contre le Nord-Vietnam, en juillet 1972
Phan Rang
Tay Ninh
CEDAR FALLS Opération des forces US, du 8 au 28 janvier 1967
Piste Sihanouk
Cu Chi
Biên Hoa
SAIGON Assaut final, de mars à avril 1975
Phan Thiet
Plaine des Joncs
Kampong Som
0 50 100 km
Ha Tiên
Long Xuyên
Ile de Phu Quoc
Vinh Long
Ben Tre
Vung Tau
An Thoi
Rach Gia
Can Tho
Mer de Chine méridionale
Delta du Mékong
depuis la Chine et l'URSS
Bac Lieu
Ca Mau
Dixie Station - 7e flotte US
Archipel de Con Dao
PRINCIPALES POSITIONS ET OPÉRATIONS
Principales bases militaires nord-vietnamiennes
Principales bases militaires américaines
Bases navales américaines
Bases aériennes américaines
Principales opérations de bombardements US
Piste Hô Chi Minh
Routes d'approvisionnement militaire depuis la Chine et l'URSS vers les positions vietcongs
Principales cibles des bombardements américains à partir de 1965
Principaux lieux de confrontation lors de l'offensive du Têt (1968)
Batailles majeures sur le territoire du Sud-Vietnam
RÉGIONS ET ZONES D'INFLUENCE
République démocratique du Vietnam (Vietnam du Nord)
République du Vietnam (Vietnam du Sud)
DMZ Zone démilitarisée entre les deux Vietnam
Régions contrôlées par le FNL, Front national de libération du Sud-Vietnam (Vietcong) :
en 1965
en 1973
Zones contrôlées par le Pathet Lao, organisation nationaliste et communiste du Laos, alliée du Nord-Vietnam :
en 1965
en 1971
Régions sous contrôle Khmer rouge, organisation militaire et politique maoïste au Cambodge, en 1971
Carte : Sophie Pouchet



Colombus Ledger-Enquirer / MCT via Getty Images – Bettemann Archive / Getty Images

UN ULTIME FACE-À-FACE

Le lieutenant Calley arrive devant la cour martiale à Fort Benning (Georgie) en novembre 1970, pour y répondre des meurtres de 20 civils à My Lai. Le pilote Hugh Thompson se présente, lui, comme principal témoin à charge.

••• 504 personnes ont été massacrées par les hommes de la compagnie Charlie. Parmi elles, 210 enfants qui n'ont pas eu la chance du petit Pham Thanh Cong, retrouvé vivant sous les corps de sa mère, de ses frères et sœurs, et sauvé. Vingt-quatre familles ont été entièrement annihilées, tous leurs membres – sur trois générations – impitoyablement assassinés. Et il y a aussi ce dont on a du mal à parler tant c'est abominable, les sévices sadiques, le déchaînement des pires instincts chez des soldats perdant toute inhibition... Le journaliste franco-britannique Marc Epstein, dans un article de *L'Express* publié en mars 1998, trente ans après les faits, rapporte que des villageois ont été scalpés. D'autres décapités. Des soldats ont jeté des grenades dans les tunnels où s'abritaient des habitants terrifiés. Ils ont brûlé toutes les maisons et arrosé d'essence les stocks de nourriture. Des femmes ont été violées, éventrées, achevées à la baïonnette...

Beaucoup d'Américains ont jugé indigne de condamner un officier en temps de guerre

Suite au massacre, 46 soldats et officiers vont faire l'objet de poursuites pour meurtres, tentatives de meurtres ou viols. Un seul sera condamné en novembre 1970 : le lieutenant William Calley. Mais sa peine de prison à perpétuité est immédiatement commuée en résidence surveillée par le président Nixon. Avant d'être réduite à vingt ans, puis à dix ans. Pour finir, on le libère sur parole le 10 septembre 1975. Calley a, en effet, bénéficié d'un puissant soutien populaire. Nombre d'Américains ont estimé indigne de condamner un officier en temps de guerre. Son principal accusateur au procès, le lieutenant Hugh Thompson, a en revanche été considéré par beaucoup comme un traître. Il a reçu des sacs de lettres d'insultes et de menaces de mort, on a jeté des cadavres d'animaux devant sa porte, mais il n'a jamais varié dans ses déclarations : pour lui, ce qui s'est produit à My Lai n'a pas été fortuit ou accidentel. C'était une entreprise de meurtre délibérée et préméditée.

A la réflexion, il est possible que l'Amérique se soit infligée à elle-même le châtiment de cette tuerie. A Hanoi, le journaliste Seymour Hersh s'est récemment entendu dire par Nguyen Thi Binh, ancienne vice-présidente du Vietnam, que la révélation du massacre, en scandalisant l'opinion mondiale, «en renforçant le mouvement pacifiste aux Etats-Unis, avait aidé les Vietcongs à remporter la victoire»... L'Histoire retiendra peut-être que l'Amérique, première puissance planétaire, a perdu la guerre du Vietnam le 16 mars 1968.

Après avoir longtemps tenu la bijouterie héritée de son beau-père à Columbus (Georgie), William Calley, 72 ans, est depuis peu retraité. Une seule fois dans sa vie, le 19 août 2009, il a exprimé publiquement des remords «pour ce qui s'est passé ce jour-là à My Lai, pour les Vietnamiens qui ont été tués, pour leurs familles, pour les Américains impliqués et pour leurs familles». Il a expliqué que pas un jour ne passait sans qu'il pense au drame de My Lai, mais qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres.

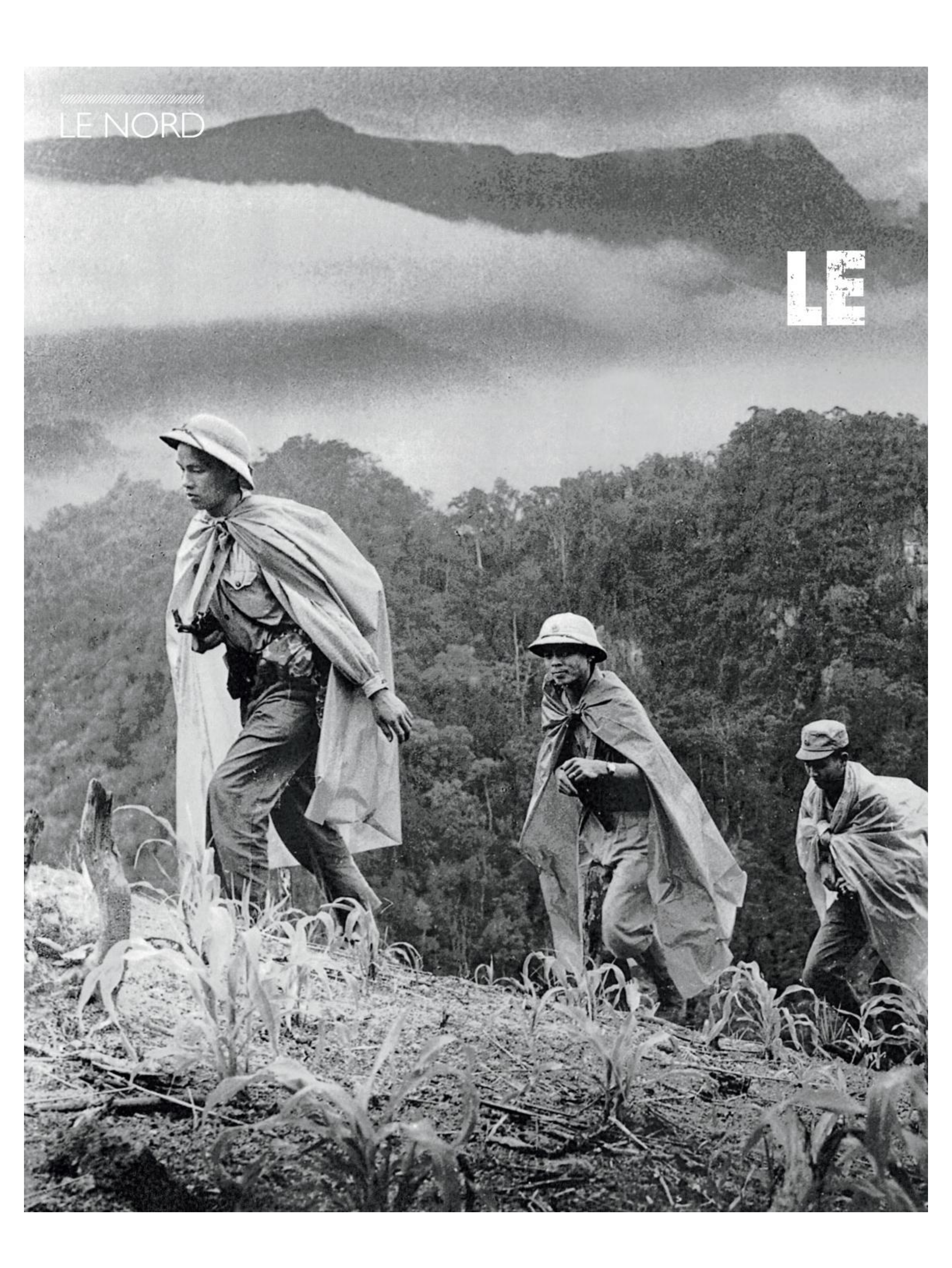
Hugh Thompson, le lieutenant courageux, a été marqué à vie par le massacre. Il a longtemps souffert de troubles post-traumatiques, alcoolisme, cauchemars récurrents... Bien tardivement, en 1998, lui et ses deux équipiers ont reçu, pour comportement héroïque, la médaille du soldat. Hugh Thompson est mort d'un cancer le 6 janvier 2006 à Alexandria, en Louisiane. Il avait 62 ans.

Ernest Medina, le capitaine de la compagnie Charlie, a comparu devant la cour martiale et a été déclaré innocent. Il a admis plus tard n'avoir rien ignoré de la tuerie mais s'être refusé, en gardant le silence, «à salir l'armée, son pays, sa famille et lui-même». Il a démissionné et vit aujourd'hui à Peshtigo, dans le Wisconsin.

Le colonel Oran Henderson, commandant de la 11e brigade d'infanterie, a également été jugé et acquitté. Il est mort à 77 ans d'un cancer du pancréas en 1998, sans avoir atteint le grade de général qui logiquement lui était promis.

Pham Thanh Cong, l'enfant miraculé de My Lai, a aujourd'hui 59 ans. Il est le gardien du musée de la bourgade où sont gravés, sur une plaque de marbre, les noms des 504 victimes. A ses rares visiteurs américains, il dit qu'il a pardonné ce qui s'est passé. Mais qu'il ne peut pas oublier. ■

PIERRE ANTILOGUS


LE NORD
LE



CONFLIT VU D'EN FACE

Propagande, mise en scène et réalité... Pour les photographes du Vietminh, il fallait magnifier les combattants, valoriser leur courage et vaincre aussi... par l'image.

DES UNITÉS PRESQUE INFATIGABLES

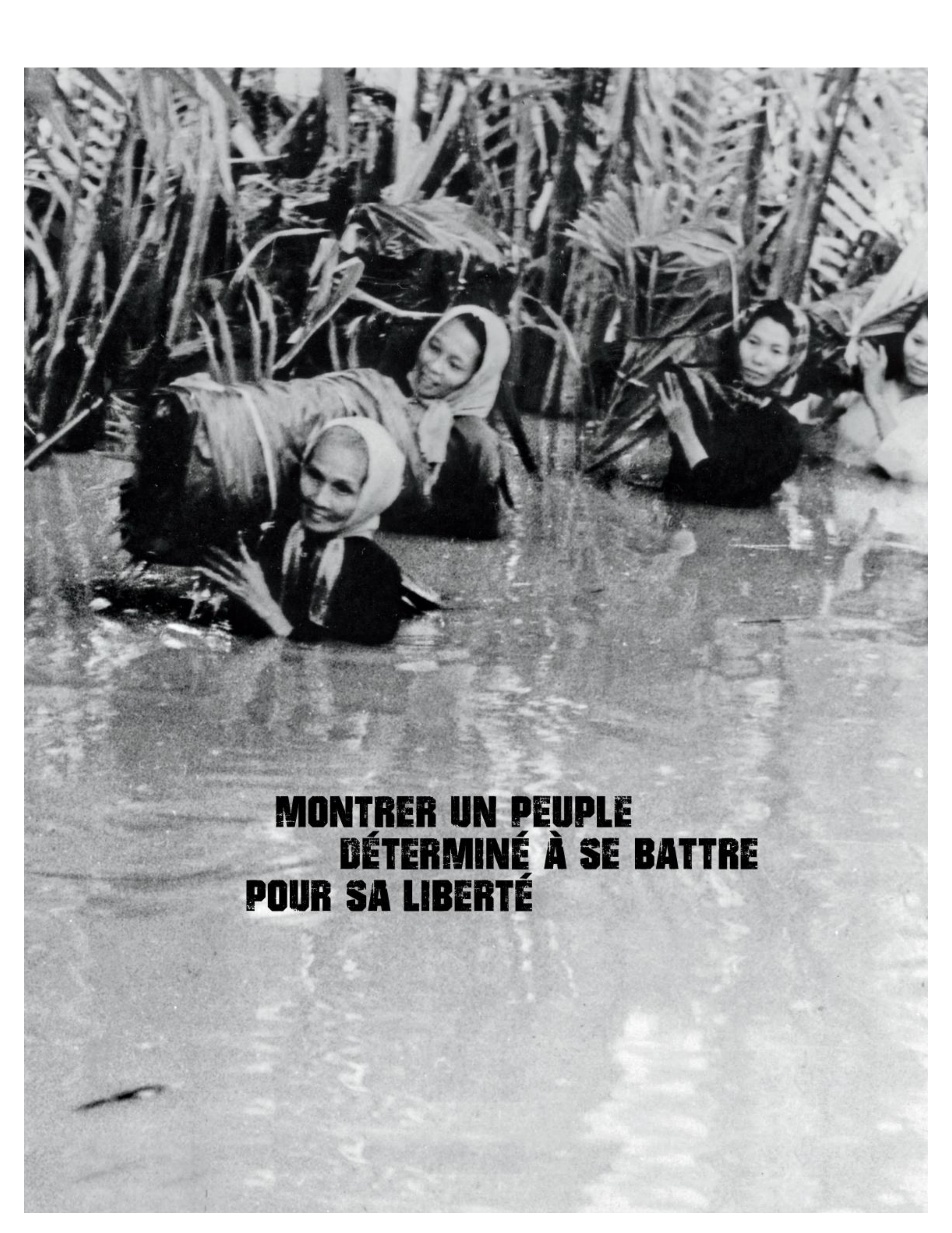
Ces hommes de l'Armée populaire vietnamienne (APVN) progressent, en 1969, dans les montagnes, le long de la frontière du Laos. Avançant sous les intempéries, ils «frappaient comme l'éclair avant de disparaître, selon la propagande, et étaient capables de marcher pendant des mois sur plus de 1 000 kilomètres pour atteindre le 17e parallèle et affronter l'armée la plus puissante de l'époque».

Ci-contre : Bui Dinh Tuy/Avi/Fonds Patrick Chauvel. Photo du drapeau : Vu Ba/Fonds Patrick Chauvel



Avi/Fonds Patrick Chauvel

Les sourires de ces villageoises qui suivent une milicienne, chargement à l'épaule, pour aller ravitailler les soldats du front, sont-ils forcés ? Quoi qu'il en soit, ce type d'images témoigne de l'implication de tout le peuple au côté des combattants et de l'omniprésence des femmes qui, loin d'être cantonnées à l'arrière, participaient au conflit.


MONTRER UN PEUPLE
DÉTERMINÉ À SE BATTRE
POUR SA LIBERTÉ

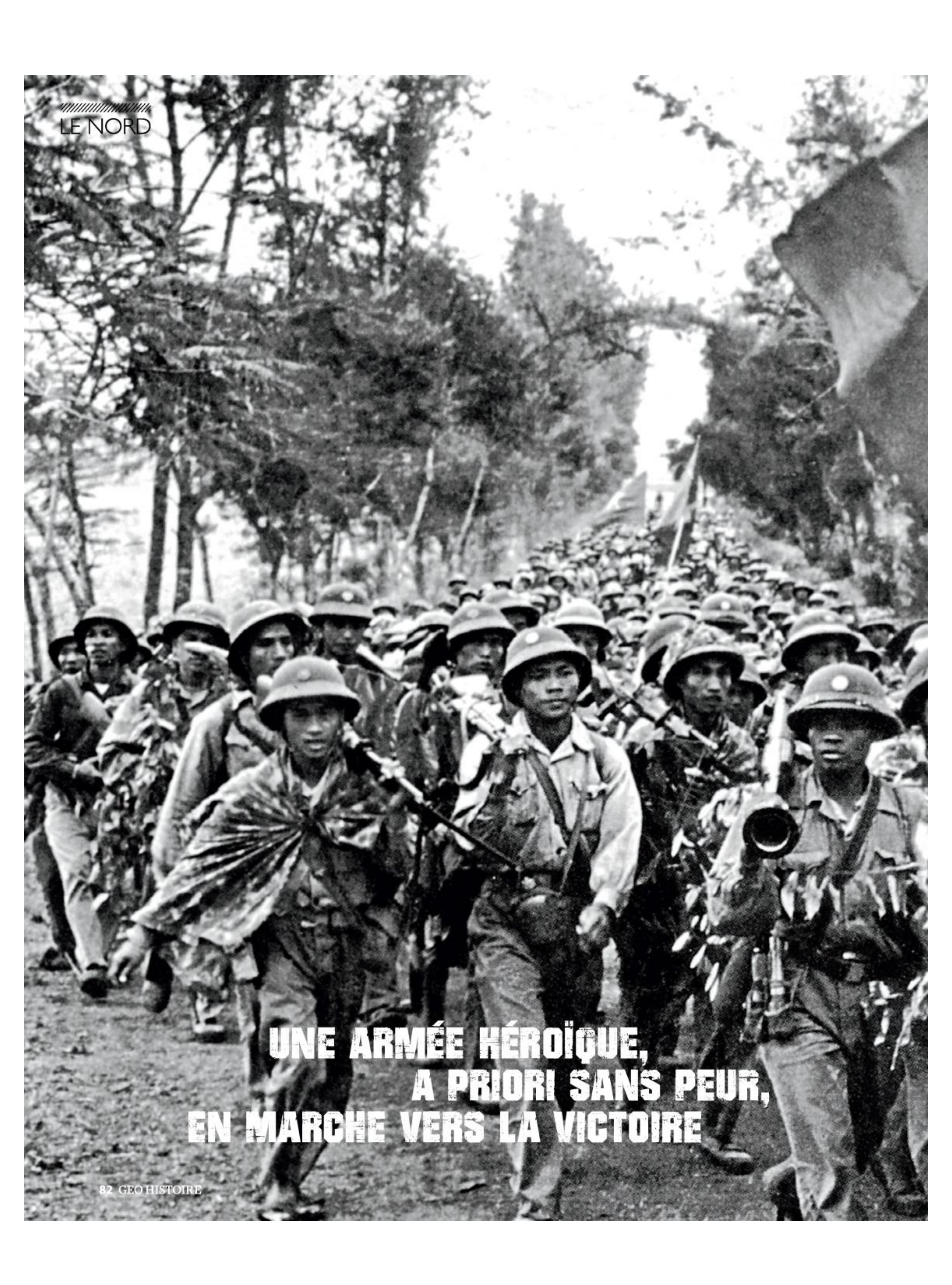
DANS LA BOUE, LES REPORTERS-SOLDATS PARTAGENT LES MÊMES ÉPREUVES

Luong Nghia Dung/Fonds Patrick Chauvel



Sur la piste Hô Chi Minh détrempée par la pluie, en 1972, des miliciens arrivent en renfort et tentent avec des troncs d'arbres de désembourber les chars T-54, d'origine russe, de l'armée nord-vietnamienne. Les reporters-soldats travaillaient dans les mêmes conditions épouvantables que les combattants.





UNE ARMÉE HÉROÏQUE, A PRIORI SANS PEUR, EN MARCHE VERS LA VICTOIRE



Les *bo doï* (combattants nord-vietnamiens) partent au combat avec entrain, en décembre 1974. «Nos clichés devaient montrer au peuple la combativité de nos hommes, a expliqué un des photographes de cette époque, Hueu Kim, présent au festival Visa pour l'image, à Perpignan, en 2014. Nous ne devions pas prendre des photos qui affectaient la volonté des combattants ou ceux de l'arrière.»

Vũ Ba/Fonds Patrick Chauvel



TOUT EST MIS EN SCÈNE POUR EXALTER LE COURAGE



Vo An Khan/Avi/Fonds Patrick Chauvel

«Un père, à la barre, et son fils, au centre de la barque, bravent les dangers jour et nuit pour transporter nos soldats dans la vieille citadelle de Quang Tri afin de combattre l'ennemi», affirme la légende de cette photographie de Doàn Công Tinh, datant de 1972.

Cadrage parfait, lumière splendide, cette scène, qui ressemble à un tableau allégorique, est pourtant bien réelle : le 15 septembre 1970, un jeune soldat, blessé lors d'un bombardement, est amené dans un hôpital de campagne caché dans le labyrinthe des marécages de la péninsule de Ca Mau.



Đoàn Công Tính/Fonds Patrick Chauvel

HOMMES ET FEMMES SE BATTENT À ÉGALITÉ

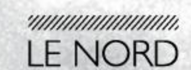

Luong Nghia Dung/Fonds Patrick Chauvel

Des volontaires de la Milice populaire livrent des obus à une batterie antiaérienne, dans la région de Hanoi. Le texte accompagnant ce cliché précise que, «déterminées à répondre à l'appel de l'oncle Hô», les femmes, tout autant que les hommes, affrontent l'ennemi.

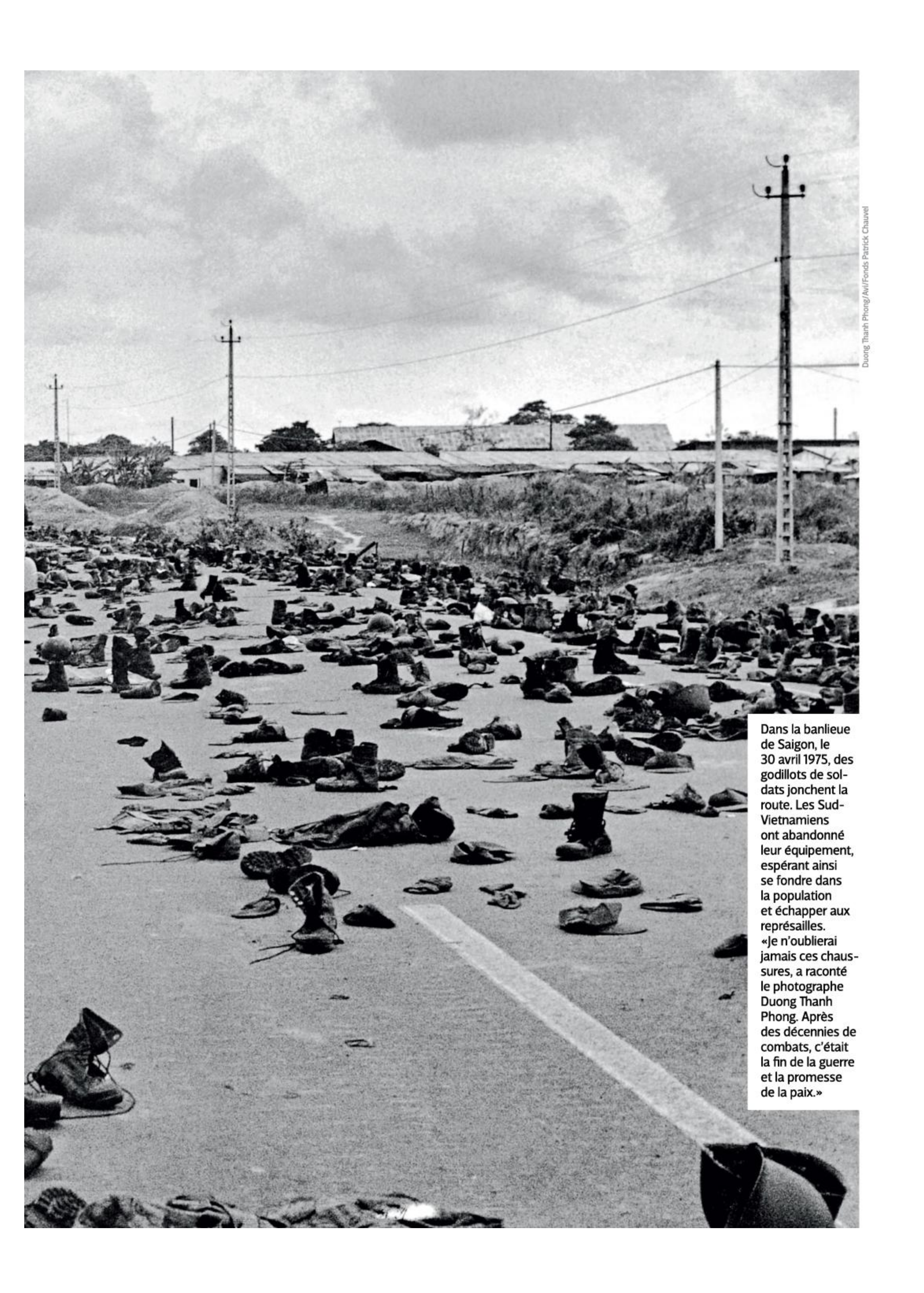

Luong Nghia Dung/Fonds Patrick Chauvel

Lors de la bataille de Quang Tri, en 1968, la section d'artillerie n° 13 pilonne les lignes ennemies à l'aide d'un canon de 130 mm. Les images provenant du front étaient vérifiées et censurées : aucun cadavre de soldat nord-vietnamien ne devait y figurer.





DEVANT SAIGON, LES RANGERS ABANDONNÉES DES «FANTOCHES» DU SUD



Duong Thanh Phong/Avi/Fonds Patrick Chauvel

Dans la banlieue de Saigon, le 30 avril 1975, des godillots de soldats jonchent la route. Les Sud-Vietnamiens ont abandonné leur équipement, espérant ainsi se fondre dans la population et échapper aux représailles. «Je n'oublierai jamais ces chaussures, a raconté le photographe Duong Thanh Phong. Après des décennies de combats, c'était la fin de la guerre et la promesse de la paix.»

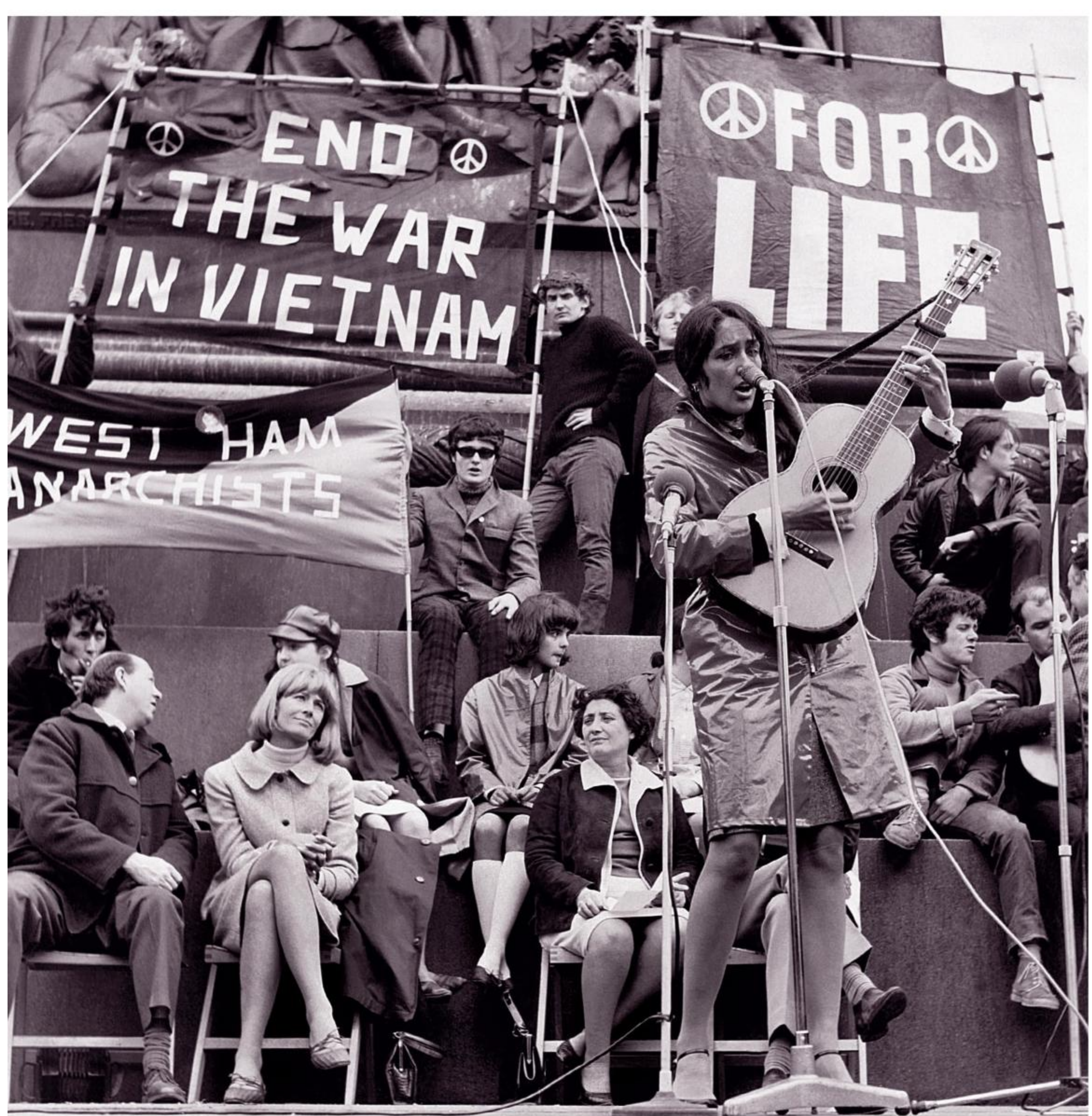
Lyndon Johnson désigné coupable
Le 21 novembre 1967, 100 000 manifestants se mobilisent autour du Pentagone pour protester contre la politique menée par le président des Etats-Unis au Vietnam.



FAITES L'AMOUR, PAS LA GUERRE !

Dès 1965, un vent de révolte plane sur les campus américains : bercée par le rock et la contre-culture, toute une génération se dresse contre ce conflit. Un mouvement pacifiste qui sera violemment réprimé.

Bettmann Archive/Getty Images



Keystone France/Gamma-Rapho

Le 18 août 1969, 8 heures du matin, à Woodstock : Jimi Hendrix monte sur scène devant un public exténué par trois jours de consommation effrénée de rock et de drogues. Pour clôturer le plus grand festival hippie de tous les temps, le «Gaucher magnifique» s'attaque à l'hymne américain. Sa version du *Star Spangled Banner* est apocalyptique : à grands coups de larsens et de vibratos, elle évoque les bombes, les cris et la mort. «En trois minutes et demie, écrit le critique musical Charles Schaar Murray, un homme et sa guitare en disent plus sur cet immense gâchis [qu'est la guerre du Vietnam] que tous les romans, récits et films mis ensemble» (*Jimi Hendrix, vie et légende*, éd. du Seuil, 1996).

En cet été 1969, l'effectif américain en Asie du Sud-Est atteint le chiffre record de 540 000 soldats. Face à ce déploiement maximal, le mouvement antiguerre est à son apogée. Tous se mobilisent : les étudiants, les conscrits ou les jeunes hommes en âge de l'être, les membres des Black Panthers, des représentants de la classe politique jusque-là favorables à l'action armée... Et une grande partie de l'opinion publique veut désormais en finir avec le «bourbier» vietnamien. L'institut américain de sondages Gallup révèle alors que 55 % des citoyens considèrent que la guerre est une erreur. Le 3 novembre 1969, dans son discours à la nation, le président Nixon annonce son programme de retrait progressif des troupes armées. Que s'est-il passé entre le début de l'engagement des forces US au Vietnam en 1964 et ce discours ? Qu'est-ce qui a fait flancher l'Oncle Sam ?

L'histoire commence en fait en 1960. Cette année-là, la vague de la contre-culture – hédoniste, libertaire et non-violente – commence à poindre sur les campus. En l'espace de quelques mois, deux organisations phares voient le jour : le Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC), principalement consacré à l'intégration des Afro-Américains, et le Students for a Democratic Society (SDS), chargé de coordonner l'agitation étudiante contre la course aux armements et la Guerre froide. Quatre ans plus tard, à l'automne 1964, les étudiants de Berkeley arrachent de haute lutte leur droit à la propagande politique sur le campus.

Brouillonne et spontanée, cette «Nouvelle Gauche» s'attaque tous azimuts à l'oppression de classe, de race et de genre. Elle s'en prend aussi à la répression sexuelle et à la domination des aînés sous le joyeux mot d'ordre *«Don't trust anyone over thirty !»* («Ne faites jamais confiance à quelqu'un de plus de 30 ans !»).

Les premiers contestataires sont souvent issus de l'establishment

De la guerre, il n'est alors guère question. Il faut attendre que l'aviation américaine débute ses raids massifs au-dessus du 17e parallèle, en février 1965, pour que le mouvement contestataire s'empare du Vietnam à bras-le-corps. Le 17 avril de la même année, le SDS est à l'origine de la toute première manifestation d'ampleur nationale : ce jour-là, Joan Baez en tête, 25 000 personnes défilent à Washington, en fustigeant «l'impérialisme américain». Pour la première fois depuis l'époque du maccarthysme, la foule, majoritairement étudiante, inclut le parti communiste qui marche banderoles au vent. Fait remarquable, les contestataires de la première heure sont souvent issus des mêmes établissements prestigieux que les conseillers de la Maison Blanche. David Dellinger, le chantre du mouvement pacifiste, sort de Yale ; Thomas Hayden, la tête pensante du SDS, vient de l'université du Michigan, l'une des plus sélectives du pays, tandis que Stokely Carmichael, le porte-parole afro-américain du SNCC, est diplômé de l'université Howard, plus connue sous le nom de la «Harvard noire». Dans les premiers temps, leurs voix ne portent guère au-delà des campus. Mais plus l'envoi des troupes s'accélère, plus la menace de la conscription pèse lourd sur les hommes de 18 à 25 ans. Le SDS lance alors la campagne de pétition *«We won't go»* («Nous n'irons pas»).

La riposte ne se fait pas attendre : dès 1965, l'administration Johnson condamne les insoumis ou les déserteurs à des peines pouvant aller jusqu'à cinq ans de prison. Certains braveront les sanctions : pendant toute la durée du conflit, on recensera 5 000 destructions ou renvois publics de cartes de recrutement et plus de 10 000 désertions, précise l'historienne Marie-Christine Granjon dans *L'Opinion américaine devant la guerre du Vietnam* (ouvrage collectif, dir. J.-R. Rougé, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1992). Pour justifier son refus d'en découdre, le champion •••



David Fenton/Getty Images

Une tête pensante de l'antiguerre
Leader du Students for a Democratic Society, Tom Hayden (disparu en octobre 2016) s'exprime ici à un meeting des Black Panthers, en mai 1970. La lutte contre l'engagement américain au Vietnam rejoint alors le combat pour les droits civiques et contre le racisme.

Des *protest songs* contre les armes
La contestation traverse l'Atlantique : le 29 mai 1965, la chanteuse folk Joan Baez se produit à Trafalgar Square, à Londres, lors d'une marche contre la guerre du Vietnam.

JANE FONDA

L'ACTRICE QUI OSA **DÉFIER WASHINGTON**


Bettmann Archives/Getty Images

La file d'attente est impressionnante. En ce mois d'avril 2005, à Kansas City, il faut patienter près de deux heures pour obtenir une dédicace de l'actrice et sex-symbol Jane Fonda, en tournée pour la promotion de son autobiographie *My Life so Far*. L'ambiance est bon enfant, la star se montre détendue, jusqu'à ce qu'un vétéran de la guerre du Vietnam s'approche et lui crache au visage.

Traîtresse ou pacifiste ? Jane Fonda se rend à Hanoi en juillet 1972 alors que des GI se battent encore au Sud-Vietnam.

Stupeur dans l'assistance. L'ancienne militante ne portera pas plainte. Ex-épouse de la figure de la contestation Tom Hayden, elle s'attendait à un accueil pour le moins contrasté : aux yeux d'une partie de l'Amérique, l'actrice sera toujours «Hanoi Jane», la traîtresse qui avait osé se rendre au Nord-Vietnam en 1972 aux côtés d'une «délégation pacifiste». Et pire : poser, le visage souriant, aux côtés de Vietcongs, au moment-même où des *boys* se battaient encore contre l'ennemi communiste. Certains sites d'extrême-droite l'accuseront même d'avoir trompé, au cours de son voyage, des prisonniers de guerre américains, et d'avoir contribué à leur extorquer des informations. Une rumeur qu'elle a toujours démentie.

«J'ai été naïve», raconte aujourd'hui l'actrice sur son blog, sans pour autant renier son engagement pacifiste. Comble de l'ironie : dans *Le Majordome* (2013), Fonda a interprété le rôle de Nancy Reagan, icône de l'Amérique conservatrice. Cette Amérique qui reste toujours persuadée que la guerre aurait pu être gagnée si les médias de gauche et les protestataires n'avaient pas été là... ■

••• de boxe Mohamed Ali affirme crânement devant les caméras : «Aucun Vietnamien ne m'a jamais traité de nègre.» La formule, reprise en chœur par les militants des droits civiques, résume toute la complexité de l'engagement afro-américain dans le conflit. En exemptant les étudiants engagés dans des études supérieures et les membres de professions «indispensables à la nation» (savants, médecins, ingénieurs...), le système de conscription s'exerce mécaniquement aux dépens des Noirs qui figurent parmi les plus pauvres et les moins éduqués de la population. Qui plus est : les Afro-Américains sont nombreux à rejoindre le rang des volontaires, l'armée représentant à leurs yeux l'immense espoir d'une promotion sociale. En 1965, ils constituent à peine 11 % de la population nationale mais ils forment 31 % des troupes de combat. Généralement moins gradés, ils sont aussi proportionnellement plus exposés au feu de l'ennemi. A l'été 1966, Stokely Carmichael, le président du SNCC, qualifie le Vietnam de «guerre raciste» et rejoint les rangs des Black Panthers. Sur son passage, les universités noires du sud du pays frôlent la sédition. La crise vietnamienne a sonné le glas de la lutte pacifiste pour les droits civiques.

Des centaines d'étudiants occupent les toits du Pentagone

Partout, les incidents se multiplient : le 21 octobre 1967, à Washington, au cours d'une manifestation monstre de 100 000 personnes, chapeautée par le National Mobilization Commmittee to End the War in Vietnan, des centaines d'étudiants forcent le barrage policier et montent sur les toits du Pentagone. Le «*Peace and Love*» des hippies, affiché sur les banderoles, n'empêche pas les troupes d'élite de déloger les «escaladeurs» à coups de matraque et de frapper de jeunes manifestantes. Six cents personnes sont arrêtées pour désobéissance civile. Affaibli, le président Johnson ordonne à la CIA de débusquer les potentielles ingérences de Hanoi dans le soulèvement étudiant. Malgré ses efforts répétés pour satisfaire la Maison Blanche, l'agence de renseignement n'apportera jamais la preuve d'une mainmise étrangère sur le mouvement antiguerre.

Le travail de sape était de toute façon superflu : en 1967, «près des trois quarts des Américains désapprouvent encore les manifestations en faveur de la paix», affirme la spécialiste des Etats-Unis Hélène Andrieu-Pafundi dans *La Guerre du Vietnam et l'Opinion publique américaine* (contribution au livre de J.-M. Lacroix et J. Camazou, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1991). C'est alors que survient le tournant de la guerre : dans la nuit du 30 janvier 1968, à l'occasion de

la fête du Têt, le Vietcong lance son attaque généralisée contre les villes du Sud-Vietnam, alors sous contrôle des Etats-Unis. L'assaut, mené en direct devant les caméras occidentales, est finalement mis en échec par les GI. Médusés, les spectateurs américains découvrent devant leur petit écran que l'administration Johnson leur a dissimulé l'étendue du danger. Hô Chi Minh a perdu la bataille militaire mais il a remporté la bataille médiatique. En quelques semaines, l'indice de confiance accordé au chef de l'Etat américain tombe à 26 %. Son secrétaire de la Défense, Robert McNamara, démissionne de son poste, et le locataire de la Maison Blanche renonce à briguer un second mandat.

La violence franchit alors un nouveau cap : au printemps 1968, deux opposants à la guerre du Vietnam, le prix Nobel de la paix Martin Luther King et le sénateur démocrate Robert Kennedy sont assassinés en public. Les ghettos sont à feu et à sang. En août de la même année, lors de l'investiture démocrate à Chicago, une armada de policiers tombe à bras raccourcis sur la foule des manifestants qui, à leur tour, répliquent à coups de pierre en scandant «*The whole world is watching*» («Le monde entier nous regarde»). Thomas Hayden et David Dellinger sont inculpés pour complot contre l'Etat et incitation à la violence. Même le SDS, pourtant au faîte de son influence avec près de 100 000 cotisants, ne survit pas au climat insurrectionnel. Déchiré entre fractions rivales pro-Hô Chi Minh et pro-Mao, il vole en éclats à la fin de l'année 1968, au moment où le Républicain Richard Nixon, adversaire déclaré de la culture hippie et du mouvement antiguerre, accède à la Maison Blanche.

Face à la colère, Nixon ordonne les premiers retours de GI

1969 est l'année du basculement. Le 15 octobre, 2 millions de personnes manifestent dans le pays à l'occasion du Vietnam Moratium Day. Quelques semaines plus tard, la révélation par la presse du massacre du village de My Lai, véritable Oradour vietnamien perpétré par une compagnie de GI ivres de violence, soulève une vague d'indignation dans le monde. Désormais, le grand public se déclare majoritairement en faveur du désengagement militaire. Nixon lui donnera partiellement satisfaction : en décembre 1969, les premiers soldats américains prennent le chemin du retour. Pourtant, dans la péninsule indochinoise, l'effort de guerre ne fléchit pas. En avril 1970, l'invasion du Cambodge par les GI met à nouveau le feu aux poudres. Les affrontements avec les forces de l'ordre s'achèvent dans un bain de sang : quatre étudiants blancs de l'université de Kent et deux étudiants noirs de l'université de Jackson s'écroulent sous les balles de la garde nationale. Au même moment, le Weather Underground, un collectif classé «terroriste», fondé sur les décombres du SDS, déclenche à New York une psychose de la bombe en visant plusieurs bâtiments officiels liés de près ou de loin à la guerre du Vietnam.

La Nouvelle Gauche historique, fer de lance du mouvement antiguerre, ne franchira pas le seuil des années 1970. Erodée par des rivalités internes, déchirée par une surenchère révolutionnaire, elle est également exténuée par la prolongation du conflit vietnamien. En raison du bipartisme qui prévaut aux Etats-Unis, les courants les plus radicaux se sont trouvés marginalisés et les éléments plus modérés se sont fait absorber, notamment par le parti démocrate. La Nouvelle Gauche disparaît définitivement des radars en novembre 1972, après la sévère défaite de George McGovern, candidat démocrate à la présidentielle, auquel une partie du mouvement avait apporté son soutien.

Sur fond de rapatriements progressifs des troupes, l'opposition à la guerre adopte désormais un nouveau visage : celui du vétéran, dont on expose les stigmates. Le 27 janvier 1973, les accords de paix de Paris mettent fin aux hostilités. Dans son extraordinaire capacité à mobiliser les masses et à semer le désordre, le mouvement antiguerre a-t-il accéléré la résolution du conflit ? Cinquante ans après les faits, la question n'est toujours pas tranchée. Mais une chose est sûre : ce vent de changement a essaimé sur son passage une multitude de mouvements sociaux (homosexuels, féministes, minorités ethniques...) qui ont profondément changé le visage de l'Amérique. ■

CHRISTÈLE DEDEBANT



Bettmann Archive/Getty Images



Les étudiants martyrs de l'Ohio
Lors d'une manifestation, le 4 mai 1970, quatre étudiants sont abattus sur le campus de l'université de Kent par des soldats de la garde nationale. La tragédie inspirera à Neil Young la chanson *Ohio*.



Fondation Gilles Caron/Gamma-Rapho

TRAQUER SOUS TERRE L'ENNEMI INVISIBLE

Au péril de leur vie, des soldats américains furent chargés de «nettoyer» les galeries creusées par les Vietcongs.

La débâcle française en Indochine aurait dû les alerter... Dans leur expédition au Vietnam, les 500 000 soldats américains ont été confrontés à des adversaires maîtrisant parfaitement leur terrain, sur terre... comme sous terre. Car, dans le sud du pays, les communistes vietcongs, auparavant engagés contre les Français et progressivement rejoints et encadrés par les troupes du régime communiste du Nord-Vietnam, avaient creusé des centaines de kilomètres de galeries reliant les villages. Ils y avaient installé cachettes, fabriques d'armes, quartiers généraux et même des hôpitaux. C'était «le pivot de toute la lutte au niveau de la région, et, de là, on allait résister à l'assaut de la machine militaire la plus technologique, la plus puissante et la plus perfectionnée du monde», décryptent John Penycate et Tom Mangold dans *Les Tunnels de Cu Chi* (éd. Albin Michel, 1986).

Dès 1960, dans le pays officiellement présidé depuis cinq ans par Ngô Dinh Diêm, considéré comme un homme de paille des Etats-Unis, c'est grâce à cette stupéfiante maîtrise des tunnels que les Vietcongs parviennent à résister dans les zones stratégiques du «Triangle de fer» proche de la frontière du Cambodge, là même d'où provient l'aide du Nord-Vietnam. Idem dans le sud du pays, autour du district agricole de Cu Chi, proche de Saigon, la capitale. C'est ici, sur un territoire de 180 kilomètres carrés, que la résistance des Vietcongs, soutenus par les paysans violemment réprimés par Diêm, inquiète vivement les Américains qui redoutent une attaque sur la ville. En 1965, ces derniers décident de substituer leurs propres troupes à celles de Diêm pour éradiquer la menace communiste. Sans comprendre qu'on ne répond pas à la guérilla avec des techniques conventionnelles... Durant l'été, à Cu Chi, débute ainsi l'implantation

Quand l'ennemi est plus proche qu'on ne le pense… En septembre 1967, les marines découvrent des tunnels vietcongs tout près de la base américaine de Gio-Linh.

d'une gigantesque base militaire destinée à abriter 4 500 soldats, blindés et hélicoptères. Six mois plus tard, en janvier 1966, le général Westmoreland, commandant en chef de l'armée américaine au Vietnam, lance l'opération Crimps. Objectif : «nettoyer et pacifier» le district de Cu Chi.

«Avec des bombardements et des raids aériens, avec l'utilisation d'explosifs puissants, de défoliants chimiques et de gaz antiémeutes, les Américains arrosent la surface tandis qu'au-dessous, des bataillons entiers de troupes communistes attendent patiemment», racontent John Penycate et Tom Mangold. L'échec de l'opération est sans appel : dans la campagne dévastée, vide de villages et d'hommes, les GI qui patrouillent tombent dans des embuscades tendues par un ennemi invisible. Pire, celui-ci fait régner la terreur en s'introduisant au cœur même de la base de Cu Chi, pourtant bardée de miradors et rouleaux de barbelés, avant de disparaître par des trappes dissimulées dans plusieurs bosquets de bambous.

Fuyant le combat frontal qui favorise leur ennemi surpuissant, les Vietcongs se réfugient sous terre. Répartis en zones placées sous différents commandements, les réseaux de tunnels, creusés à l'aide de simples pelles et binettes, et équipés avec des moyens de fortune, sont conçus suivant une ingénierie très sophistiquée. Assez profondes pour résister aux bombardements, les galeries sont protégées en surface par une série de pièges ingénieux. Par endroits, il faut descendre jusqu'à quatre niveaux de tunnels, protégés par autant des trappes et de pièges, avant d'accéder à une multitude de salles abritant les activités nécessaires aux combats.

Dans les ateliers, à la lueur des bougies, les maquisards fabriquent des armes, des grenades à l'aide de restes d'anciennes bombes ou même de boîtes de Coca-Cola abandonnées par les GI. Plus loin, une équipe édite sans relâche des documents de propagande sur une presse d'imprimerie de plus de 700 kilos. Le docteur Vo Hoang Le, chirurgien, utilise une perceuse pour ses opérations du cerveau, dans l'un des hôpitaux rudimentaires où s'entassent blessés et malades de la dysenterie provoquée par des conditions d'hygiène épouvantables. «Ils nous suppliaient de les tuer […] Ils criaient qu'on leur laisse voir le jour et respirer l'air extérieur. C'était dur de les entendre», se souvient le capitaine vietcong Linh, qui a passé cinq années sous terre. Car, au quotidien, ces maquisards endurcis doivent supporter des conditions extrêmes : l'obscurité et la puanteur règnent entre les étroites parois d'argile d'où suinte une humidité qui fait prospérer vermine, moustiques et bactéries, et qui fait pourrir le riz. Souvent, en guise de nourriture, ces guerriers se contentent d'aliments séchés, voire de rats. Ce sont de «véritables taupes humaines», écrit dans ses mémoires le général Westmoreland.

Dans les boyaux obscurs, on s'affronte au corps à corps

Avec son état-major, le général finit par découvrir la présence de ce vaste réseau souterrain vietcong. En effet, des GI trouvent quelques tronçons de galeries dans lesquels, effrayés, ils hésitent à descendre, au cours de l'opération Crimps. Il est décidé d'en finir avec ces ennemis d'«en dessous» qui les narguent depuis trop longtemps. En janvier 1967, l'opération Cedar Falls, lancée sur le Triangle de fer, vise ainsi un important quartier général souterrain. Succédant à une pluie de bombardements, des bulldozers retournent le sol de la région réduite à l'état de désert, mettant à jour des accès à des galeries.

Mais qui osera s'introduire dans cet enfer ? L'armée américaine constitue alors des équipes de «rats de tunnel» : le premier groupe est officiellement créé en juillet 1967. Appelés à la rescousse par les divisions, les «rats», des soldats de petite taille, équipés le plus souvent d'une lampe de poche, d'un couteau et d'un pistolet, s'engouffrent dans ces boyaux obscurs, prêts au combat au corps à corps. Ici et là, certains parviennent à détruire des portions de réseaux. Avec, pour eux, des conséquences psychologiques dramatiques. «Nous n'étions plus des êtres humains parce que des êtres humains ne font pas ce que nous faisions. J'étais un rat tueur aux dents empoisonnées», raconte Harold Roper, l'un de ces rares vétérans à avoir accepté de témoigner.

Mais en dépit des actions menées par les «rats», en janvier 1968, c'est encore depuis ses quartiers généraux souterrains que le commandement vietcong lance la terrible offensive du Têt, qui marque tout à la fois le point culminant et le début du déclin de la guerre souterraine. L'irruption des Vietcongs dans les jardins de l'ambassade américaine à Saigon produit un effet violent. Les communistes réussissent à intimider la première puissance mondiale. Mais à quel prix… Avec 40 000 morts lors de l'offensive, l'armée des maquisards est désormais exsangue. La répression américaine qui suit sera sans pitié. Les GI parviennent à extorquer des aveux aux Vietcongs qui leur indiquent où se trouvent les entrées des tunnels. Des bombes explosives creusent des cratères de 10 mètres de profondeur, mettant à jour de nouveaux souterrains. En 1970, la guerre des galeries est terminée. Mais le traumatisme de «l'ennemi invisible» ne s'estompera pas : les Etats-Unis se retireront trois ans plus tard, sonnés par leur première défaite. ■

ANNE DAUBRÉE



Robert Ellison/Camera Press/Gamma-Rapho

Equipé d'un impressionnant arsenal, ce GI part en mission pour détruire une partie de l'immense réseau souterrain vietcong, en 1967.

RENCONTRES SECRÈTES ET DOUBLE JEU

Choisy-le-Roi, La Celle-Saint-Cloud... C'est dans l'ambiance feutrée des villas de banlieue parisienne que s'est jouée, de 1968 à 1973, l'«autre bataille», celle des ambassadeurs et des émissaires occultes.




n jour de février 1970, à Choisy-le-Roi, paisible ville de la banlieue parisienne, une habitante à sa fenêtre soulève son rideau, curieuse des individus qu'elle voit déambuler dans le jardin, habituellement désert, de la villa d'en face. Elle aperçoit un Asiatique en costume sombre, en conversation avec un homme trapu, à grosses lunettes, en qui elle croit reconnaître… le conseiller diplomatique de Nixon, Henry Kissinger ! La dame n'a pas la berlue : si la guerre du Vietnam a été la première guerre télévisée de l'Histoire, les négociations interminables qui ont accompagné ce conflit ont été d'une spectaculaire discrétion. A peine si les contemporains se souviennent d'avoir vu sur leurs petits écrans en noir et blanc l'élégante silhouette de Lê Duc Tho, diplomate vietminh, ou la très belle représentante du FNL (Vietcong), madame Binh. Seul Henry Kissinger, avec ses lunettes en écailles, est alors connu du grand public. Et pourtant, c'est autant à Paris que sur les terrains de combat au Vietnam que s'est jouée, entre 1968 et 1973, l'issue de la guerre…

Après quatre ans d'une «escalade» continue, en pleine trêve du Têt (le nouvel an), les Américains et leurs alliés du Sud sont bousculés le 31 janvier 1968 par une offensive du Nord, aussi vigoureuse qu'inattendue. L'ennemi, qui a pénétré jusque dans les jardins de l'ambassade américaine à Saigon, est repoussé avec de lourdes pertes. Le Sud est vite reconquis, mais l'opinion américaine, déjà divisée, est définitivement ébranlée. Le 31 mars, le président Johnson décide l'arrêt momentané des bombardements sur le Nord et s'oriente vers la recherche d'une solution négociée. Cette fois, il lui apparaît clairement que si la défaite est impensable, la victoire l'est tout autant. De leur côté, les dirigeants du Nord-Vietnam, qui ont toujours refusé de traiter directement avec les Etats-Unis, très éprouvés par les bombardements et constatant l'affaiblissement du FNL au sud, décident eux aussi d'engager des pourparlers, ne serait-ce que pour gagner du temps et reconstituer leurs forces.

Reste à décider du lieu. Les Américains proposent Genève, les Vietnamiens Phnom Penh. On avance Vientiane, capitale du Laos, plutôt que Varsovie, l'un des principaux centres du bloc communiste. Puis on hésite entre Varsovie et Paris. Ce sera Paris. A cause du passé indochinois de la France et de certaines commodités pratiques. C'est aussi, comme le précise l'agrégé d'histoire Jacques Portes dans un essai très exhaustif intitulé *La Fin de la guerre du Vietnam* (éd. Les Indes Savantes, 2016), une sorte d'hommage au général de Gaulle qui, le 1er septembre 1966, dans le stade de Phnom Penh, avait prononcé contre l'engagement américain au Vietnam un discours mémorable : «S'il est invraisemblable que l'appareil guerrier américain vienne à être anéanti sur place, il n'y a, d'autre part, aucune chance pour que les peuples de l'Asie se soumettent à la loi de l'étranger venu de l'autre rive du Pacifique, quelles que puissent être ses intentions et si puissantes que soient ses armes. Bref, pour longue et dure que doive être l'épreuve, la France tient pour certain qu'elle n'aura pas de solution militaire.»

Les deux délégations arrivent donc à Paris début mai 1968… Les Américains, dont William Averell Harriman (ancien ambassadeur à Moscou), logent dans une maison de La Celle-Saint-Cloud. Les Nord-Vietnamiens, conduits par leur ancien ministre des Affaires étrangères, Xuân Thuy, s'installent à l'hôtel Lutetia. Génés par les tarifs de cet hôtel de luxe, les Vietnamiens demandent à leurs amis communistes de leur trouver un autre refuge, d'autant que les émeutes étudiantes soulèvent alors la capitale. Le PCF leur offre, à Choisy-le-Roi, au 11, rue Darthé, l'ancienne maison de Maurice Thorez devenue l'Ecole des cadres du Parti. Ils y resteront cinq ans… Car les négociations s'enlisent aussitôt. Une première séance, le 13 mai, avenue Kléber, à l'ancien hôtel Majestic devenu un centre de relations internationales, retentit d'échanges acerbes sur les atrocités commises de part et d'autre, avant et pendant la campagne du Têt.

Le président Thieu freine les négociations de peur d'être «lâché» par les Américains

Il apparaît bientôt que la présence des journalistes, la pression de l'opinion, en déterminant certaines postures, empêchent toute vraie discussion. Décision est prise de les poursuivre à huis clos, à l'abri des regards. Tandis que les représentants du Vietcong et ceux du président Thieu continueront de débattre avenue Kléber, les vraies négociations se dérouleront ailleurs : à Choisy, dans le plus grand secret, entre Américains et Nord-Vietnamiens (Vietminh). Déjà, les grandes lignes en sont données dès le début, et ne varieront guère jusqu'à la fin. Les Américains veulent le retrait réciproque de leurs troupes et de celles du Nord-Vietnam. Les Nord-Vietnamiens, la cessation des bombardements (sans parler de leur farouche détermination à réunifier le pays). Les deux parties se heurtent à la résistance obstinée du président Thieu qui, soutenu par les Américains mais se croyant trahi par eux, craint de voir disparaître, avec son régime, «son pays».

Le leader sud-vietnamien est un boulet que traînent les Américains, mais dont ils ne peuvent se passer s'ils veulent sortir la tête haute de ce «maudit cauchemar» (dixit le nouveau président •••

La paix, équation impossible ?
Paris, mai 1968. Entouré de journalistes, Xuân Thui, le chef de la délégation nord-vietnamienne, sort de la première conférence sur le Vietnam. La reprise des combats réduira à néant les espoirs d'une sortie du conflit.


L'humanité / Keystone France / Gamma-Rapho



Keystone France / Gamma-Rapho

Le secret derrière la porte
Dans la plus grande discrétion, Lê Duc Tho, le diplomate nord-vietnamien, et Henry Kissinger, son homologue américain, sortent d'une villa de Neuilly-sur-Seine le 12 juillet 1972. L'ambiance reste cordiale, loin du chaos qui règne autour du 17e parallèle.

●●● Nixon, élu en 1969). L'enjeu est parfaitement exprimé lors d'une discussion avec son conseiller spécial, Henry Kissinger. «Notre politique est de gagner la guerre. Et gagner la guerre signifie simplement d'obtenir la survie du Sud-Vietnam, c'est tout», dit le président. Kissinger souligne : «C'est s'en sortir honorablement.» Nixon : «C'est gagner la guerre.» Kissinger : «Vous avez raison.»

C'est donc à cette «sortie honorable» que va travailler Kissinger face à Lê Duc Tho (1911-1990). Ce fin diplomate, ancien héros de la guerre contre la France, membre éminent du bureau politique, proche de Hô Chi Minh et de tous les dirigeants de son pays, a été envoyé à Paris pour y seconder Xuân Thuy et prendre en main les négociations. Il y est bientôt rejoint par l'envoyé spécial du président Nixon, Henry Kissinger. Cet intellectuel brillant, réaliste et retors, anticommuniste implacable là où les Etats-Unis dominent (comme au Chili où il supervisera le coup d'Etat du 11 octobre 1973 contre Salvador Allende), est aussi parfaitement capable d'enjamber les idéologies, de négocier en toute confiance avec les Russes et les Chinois pour mener le monde de la Guerre froide à la Détente. Ce qu'il veut avant tout, c'est un «intervalle décent» qui permette aux Américains de se retirer en bon ordre après avoir formé et renforcé les troupes du président Thieu. Il faut «vietnamiser» la guerre, empêcher pendant ce temps, par tous les moyens, une nouvelle offensive du Nord-Vietnam. «Vous parlez de paix, mais vous faites la guerre», lui lance Lê Duc Tho, bien décidé pour sa part à «négocier tout en combattant», à mettre son talent au service de la mission historique d'indépendance et d'unification de son pays. Chacun veut gagner du temps, en un jeu de poker menteur qui explique aussi la durée exceptionnelle de ce processus de paix...

De février 1970 à septembre 1971, les deux hommes se rencontrent une dizaine de fois à Choisy pour des discussions qu'interrompent régulièrement les opérations militaires (celles des Américains au Cambodge, puis au Laos) sans jamais les rompre. On prend garde de se raidir, de paraître belliciste. Les diplomates se séparent dignement et rentrent chez eux pour évaluer la situation, puis reprennent contact pour un nouveau rendez-vous secret. Kissinger, particulièrement guetté par la presse, prend l'habitude de monter à la dernière minute dans un avion à destination de Francfort, la principale base militaire américaine en Europe. Sous prétexte d'un incident technique, l'avion se pose à l'aéroport militaire de Villacoublay, où une voiture discrète récupère le conseiller et le mène directement à Choisy.

Armé par l'URSS et la Chine, le Vietminh compte bien profiter du retrait partiel américain

Aux alentours de cette petite maison en pierres meulières, typique de la banlieue parisienne, on se doute bien de quelque chose. Mais, pendant des mois, l'information ne dépassera pas le bout de la rue Darthé. Le secret de ces négociations – qui n'avancent guère – est bien gardé. Kissinger et Lê Duc Tho ont beau s'estimer et entretenir des relations cordiales, Kissinger a beau ne plus exiger le retrait des troupes du Nord (de toute façon invérifiable à cause du FNL), Lê Duc Tho ne croit pas que les Américains veuillent réellement quitter le Vietnam. Il dénonce, dans leur soutien indéfectible à Thieu, les manœuvres d'un néo-colonialisme obstiné. Et il veut à tout prix sortir le pays de cette bipartition à la coréenne. Le malentendu perdure. Les rencontres s'espacent. Le temps est de nouveau à l'action.

Le 30 mars 1972, alors que les pourparlers de Paris sont suspendus depuis des mois, les Nord-Vietnamiens reprennent l'offensive et occupent les provinces nord du Sud-Vietnam. En quatre ans, ils ont reconstitué leurs forces. Armés et ravitaillés par l'URSS et la Chine, ils veulent profiter du retrait partiel des troupes américaines pour reprendre pied dans le Sud et pousser jusqu'à Saigon. Résultat : le blocus de leurs ports et, pen-

dant des mois, des assauts de B52 qui, en bombardant Hanoi et Haiphong, anéantissent leur économie à peine redressée. Surtout, les dirigeants de Hanoi découvrent que leurs grands alliés chinois et soviétiques, rencontrés cette année même par Nixon au cours de deux voyages historiques (à Pékin en février, à Moscou en mai), s'ils les aident matériellement, les comptent pour quasi rien dans leur politique planétaire. Le coup est rude. Il faut de nouveau reculer, temporiser, négocier.

Un discours du président Nixon prononcé en janvier ayant révélé aux journalistes l'adresse de Choisy, c'est à Gif-sur-Yvette cette fois, toujours grâce au parti communiste français, que se retrouvent, en septembre-octobre, Henry Kissinger et Lê Duc Tho. La maison a appartenu au peintre Fernand Léger (1881-1955), dont on peut voir les œuvres accrochées aux murs... C'est dans ce cadre insolite que les négociations prennent un tour décisif. Les Vietnamiens du Nord, qui ont pour priorité absolue le départ définitif des Américains, ont conscience que le temps est venu de faire des concessions. Une fois qu'auront été obtenues les conditions d'un cessez-le-feu (libération des prisonniers, montant des réparations, etc.), ils s'engagent à assurer le droit à la détermination du peuple sud-vietnamien, sans conditions préalables, c'est-à-dire sans exiger la démission de Thieu, dont ils reconnaissent implicitement le régime. Ils parlent même d'un gouvernement de «concorde nationale». Lê Duc Tho conclut : «C'est notre dernier effort dans une négociation qui a duré quatre ans.» C'est la paix à portée de main. Kissinger juge le moment solennel. Nixon, informé, fait monter des caves de la Maison Blanche une bouteille de château-lafite 1957.

Alors que les accords semblent en bonne voie, les Américains bombardent Hanoi

Or, le 22 octobre 1972, comme on pouvait s'y attendre, le président Thieu, dont la signature est indispensable, rejette violemment cet accord. Il veut gagner du temps, exige des modifications que les Américains, exaspérés par ce «dément fils de pute» (Nixon), décident pourtant d'appuyer. Mieux vaut rompre avec Hanoi que laisser tomber Thieu. Il en va de l'honneur même des Américains et, comme l'écrit Jacques Portes, «de tout ce qui leur reste de tangible après une cruelle aventure de plus de dix ans». Un indéfinissable mélange de calculs et de frustrations ramène les B-52 sur Hanoi. La ville est pilonnée du 17 au 31 décembre avec un acharnement rageur, qui soulève contre les Etats-Unis une indignation mondiale. Cependant, Nixon, qui vient d'être réélu, veut que ces bombardements cessent avant son investiture. Les négociations reprennent donc, cette fois à Saint-Nom-la-Bretèche, dans la villa d'un riche Américain...

Le matin de la première séance, la délégation US reçoit un accueil glacial. Les Vietnamiens sont assis à la table, les yeux baissés. Au bout d'un silence poignant, Lê Duc Tho dénonce la stupidité de ces bombardements. Puis l'atmosphère se dégèle. Tout le monde, cette fois, a hâte d'en finir. Le 21 janvier, le président Thieu, qui a reçu des Américains la garantie de leur intervention immédiate en cas de violation du cessez-le-feu par Hanoi, accepte l'accord. Le 27 janvier 1973, la paix est signée en grande pompe dans les salons de l'hôtel Majestic, avenue Kléber. De toute évidence, les Nord-Vietnamiens pressentent qu'ils seront à Saigon dans deux ans. Kissinger, qui le sait aussi bien qu'eux, a la satisfaction d'offrir à Nixon, d'extrême justesse, sa fameuse «paix dans l'honneur» – prouesse qui lui vaudra le prix Nobel, au même titre que Lê Duc Tho. Le dignitaire asiatique le refusera, arguant que le conflit ne pourrait se terminer que le jour où le Vietnam serait réunifié. Malgré les accords de paix qui avaient débuté cinq ans auparavant, la guerre n'était toujours pas finie. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

U.S. orders end to military draft

SYRACUSE HERALD-JOURNAL FINAL NIGHT EDITION

SYRACUSE, N.Y., SATURDAY, JANUARY 27, 1973

Four parties sign agreement formally ending Vietnam war

Reds fighting on to end

Overcast

Draft ends

Nixons give thanks

Take $1,250

Après cinq ans, la paix, enfin ? Les Etats-Unis, la République démocratique du Vietnam (le Nord), la République du Vietnam (le Sud) et le gouvernement provisoire de la République du Sud-Vietnam (les Vietcongs) signent enfin un accord le 27 janvier 1973, titre le *Herald Journal.* Mais la guerre ne prendra fin que deux ans plus tard, à la chute de Saigon.



Rue des Archives

L'AGENT ORANGE, LA MORT TOMBÉE DU CIEL

Repaire du Vietminh, la forêt fut détruite à coup de défoliant. Cinquante ans après, le poison n'en finit pas de faire des victimes.

Dans une aile de l'hôpital Tu Du à Hô Chi Minh-Ville, une pièce close renferme une effroyable collection. Là, alignés sur des étagères, des fœtus difformes flottent dans le formol : «Frères siamois partageant une tête disproportionnée. Tronc à deux têtes. Masse informe rattachée à un petit corps sans membres», décrit la journaliste Marie-Monique Robin dans *Le Monde selon Monsanto* (éd. La Découverte, 2008). Les autorités sanitaires vietnamiennes ont recensé, en 2005, 150 000 enfants souffrant de malformations. Ce sont des victimes de l'«agent orange», un herbicide déversé par les Américains sur le Sud-Vietnam entre 1961 et 1971. Le but de cette opération, surnommée Ranch Hand (ouvrier agricole), était de faire disparaître la forêt pour mettre l'ennemi à découvert et de ravager les cultures pour l'affamer. Dans un communiqué de 1962, les autorités US déclaraient qu'aucun des produits ne constituait un danger pour les animaux et les êtres humains. Et d'argumenter que ces herbicides étaient couramment utilisés aux Etats-Unis et en Europe. Ce que l'armée passait sous silence, c'est que les doses déversées à l'hectare sur le Vietnam étaient 30 à 40 fois supérieures à celles préconisées pour l'usage agricole.

Les 37 fournisseurs de ce défoliant inventé au début des années 1940 n'ignoraient pourtant pas sa dangerosité. En 1949, une fuite dans une usine de Monsanto, à Nitro, en Virginie-Occidentale, avait provoqué chez les ouvriers de graves lésions cutanées, des troubles respiratoires et des dysfonctionnements du système nerveux. Cet accident ainsi que les rapports médicaux établis par la firme furent soigneusement dissimulés jusque dans les années 1980. Par ailleurs, on sait aujourd'hui qu'un document interne à l'autre multinationale américaine Dow Chemical, daté du 24 juin 1965, mentionnait la présence dans le défoliant d'impuretés «d'une exceptionnelle toxicité». Il révélait aussi qu'à la suite d'une réunion secrète avec six autres firmes, les fournisseurs de l'agent orange avaient choisi de se taire.

La substance toxique incriminée est la dioxine TCDD, générée par le processus de fabrication de l'herbicide. Une étude réalisée en 2002 par l'université Colum-

Un bombardier C-123 Provider pulvérise le défoliant sur la jungle, en 1966. Les Américains disent en avoir répandu 84 millions de litres en dix ans.

bia de New York a établi que 80 grammes de cette dioxine pure déversés dans les réserves d'eau d'une ville seraient susceptibles de tuer 8 millions d'habitants. Or, pendant dix ans, ce sont 84 millions de litres de ce défoliant – soit l'équivalent de 400 kilos de dioxine pure – qui ont été déversés sur une surface de 2,6 millions d'hectares. Et pour André Bouny, fondateur du Comité international de soutien aux victimes vietnamiennes de l'agent orange et auteur de *Agent Orange, Apocalypse Viêt Nam* (éd. Demi Lune, 2010), ces chiffres seraient sous-estimés. Sachant que la préconisation des fabricants était de 28 litres à l'hectare, André Bouny a effectué une estimation en prenant en compte les surfaces concernées : il obtient un chiffre de 346,5 millions de litres, soit quatre fois plus que les chiffres officiels. Quoi qu'il en soit, affirme-t-il, l'utilisation de l'agent orange «par son amplitude, sa surface et sa durée, constitue la plus grande guerre chimique de l'histoire». A l'appui, il cite le rapport Stellman, publié en 2003 dans la revue *Nature*, qui estime que 4,8 millions de personnes ont directement été exposées aux épandages. «Il s'agit là de victimes potentielles ou silencieuses. Mais ce chiffre ne tient pas compte des personnes empoisonnées après coup. Les victimes passées, présentes et à venir se comptent par millions.»

Car cette dioxine a pénétré les sols, les nappes phréatiques, les lacs et les rivières. Elle s'est fixée dans les graisses animales et a contaminé l'homme par la chaîne alimentaire, puis s'est transmise de génération en génération par le sperme et le lait maternel. Au départ, les experts pensaient que la dioxine disparaîtrait «naturellement» au fil du temps. Ils estimaient même qu'elle perdrait la moitié de ses propriétés nocives en sept ans. «Mais après plus de cinquante ans, s'alarme André Bouny, il existe encore au Vietnam vingt-huit endroits où on la trouve quasiment aux mêmes teneurs qu'après les épandages. Des scientifiques imaginent que, selon le milieu, elle pourrait être toujours présente dans cent ans... La vérité, c'est qu'on n'en sait rien.»

Une étude de Greenpeace prouve que les industriels ont menti

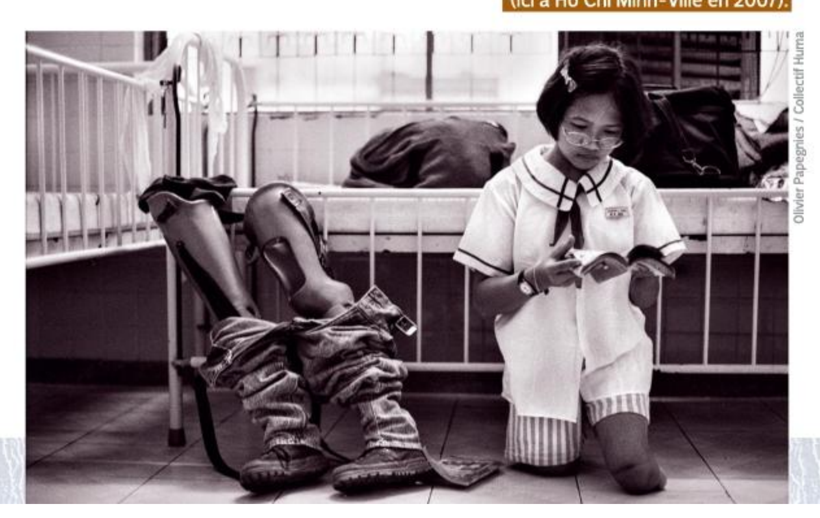
En 1978, les premières victimes à attaquer Monsanto et six autres entreprises fabriquant ce produit mortel sont les vétérans américains, qui n'ont pas été épargnés par la contamination. Mais comment prouver le lien entre la dioxine et les cancers développés par la plupart d'entre eux ? A l'époque, seul Monsanto, suite à l'accident industriel de Nitro où ses propres employés ont été exposés, dispose de données sur le long terme. C'est donc le docteur George Roush, directeur médical de la firme, qui est désigné pour superviser les études épidémiologiques. Dans une série de rapports publiés entre 1980 et 1984, il conclut à l'absence de tout lien entre dioxine et cancers. Déboutés, les plaignants doivent se contenter d'un règlement à l'amiable : 40 000 vétérans reçoivent chacun une aide comprise entre 256 et 12 800 dollars. Mais, en 1990, coup de théâtre, le chercheur Joe Thornton et l'organisation écologiste Greenpeace prouvent, dans une enquête intitulée *Science for Sale* (Science à vendre), que ces études ont été falsifiées. Un an plus tard, l'Académie nationale des sciences de Washington dresse la liste des maladies reconnues en lien avec ce poison. Mise à jour tous les deux ans depuis cette date, cette liste ne cesse de s'allonger.

En 2004, les premières victimes vietnamiennes saisissent à leur tour le tribunal de New York. Face à elles, le juge Jack Weinstein fait valoir que le droit international ne mentionne nulle part l'«herbicide» comme arme interdite. Et pour cause, à l'époque de la rédaction des conventions de La Haye ou Genève, les défoliants n'existaient pas. Déboutées, les victimes se tournent, en dernier recours, vers la Cour suprême des Etats-Unis. En 2009, leur appel est rejeté.

Aujourd'hui, c'est une Française d'origine vietnamienne qui porte sur ses épaules ce combat titanesque contre l'industrie chimique américaine. Madame Tran To Nga, 74 ans, souffre de pathologies reconnues en lien avec la dioxine TCDD par l'Institut de médecine relevant de l'Académie des sciences. Comme elle le raconte dans son livre *Ma terre empoisonnée* (éd. Stock, 2016), elle a subi les épandages alors que, jeune journaliste, elle couvrait la guerre pour une agence de presse vietnamienne. Avec l'aide de Maître William Bourdon, elle assigne en justice vingt-quatre sociétés américaines. Depuis deux ans, les avocats de ces dernières tentent de retarder la procédure. Pour repousser une audience prévue en 2015, ils ont, par exemple, réclamé un certificat de travail prouvant que la septuagénaire se trouvait bien dans la zone des épandages au moment où ceux-ci ont été réalisés. Un document difficile à retrouver dans un pays ravagé par la guerre. Tran To Nga ne désespère cependant pas de voir son affaire aboutir en 2017. «Une victoire sur le sol français, assure André Bouny, entrouvrirait une fenêtre sur des millions de victimes. C'est à l'usure qu'on finit par faire tomber les forteresses.» ■

VALÉRIE KUBIAK

Comme beaucoup de victimes du poison, Hoan Thi Tran, 13 ans, née sans jambes, a été placée par ses parents dans un centre (ici à Hô Chi Minh-Ville en 2007).


Olivier Papegnies / Collectif Huma

VÉTÉRANS POUR LA PAIX



Benjamin Petit / Rea

Ils avaient moins de 20 ans quand ils sont partis faire la guerre et ont été marqués à vie. A leur retour, ils se sont mobilisés pour faire cesser le conflit. Voici le témoignage de plusieurs d'entre eux, aux destins brisés.



Les quatorze types barbus et débraillés se sont mêlés à la foule. Personne n'a prêté attention à ces trentenaires au look de beatniks. Plus tard, lorsque le ferry qui fait la navette entre Manhattan et l'île de la statue de la Liberté a ramené sa cargaison de touristes, personne n'a remarqué non plus qu'ils n'étaient pas à bord. Ce dimanche 26 décembre 1971, en faisant leur ronde habituelle en fin d'après-midi, les gardiens du monument ont eu la surprise de trouver les trois accès verrouillés par des cadenas : un commando venait de «kidnapper la statue de la Liberté» ! Un message affiché à l'une des grilles et adressé au président Nixon exposait les revendications des preneurs d'otage : ils exigeaient le retrait des troupes américaines aux Vietnam.

«Les journalistes ont accouru dès qu'ils ont su que nous tenions la "Dame", raconte aujourd'hui Jim Murphy, ancien radio de l'US Air Force et un des organisateurs du coup de force. Ils nous ont interviewés à travers les portes barricadées. On leur répétait notre refrain : "Faites revenir nos frères ! Liberté pour le peuple vietnamien".» Après deux jours d'occupation, les quatorze vétérans, sur les conseils de leurs avocats, ont libéré les lieux, sourire aux lèvres et poings levés devant les photographes. Ils avaient réussi une nouvelle fois à attirer l'attention sur leur mouvement : les Vietnam Veterans Against the War (VVAW, Vétérans du Vietnam contre la guerre). •••



JIM MURPHY

Opérateur radio dans l'US Air Force de 1966 à 1968

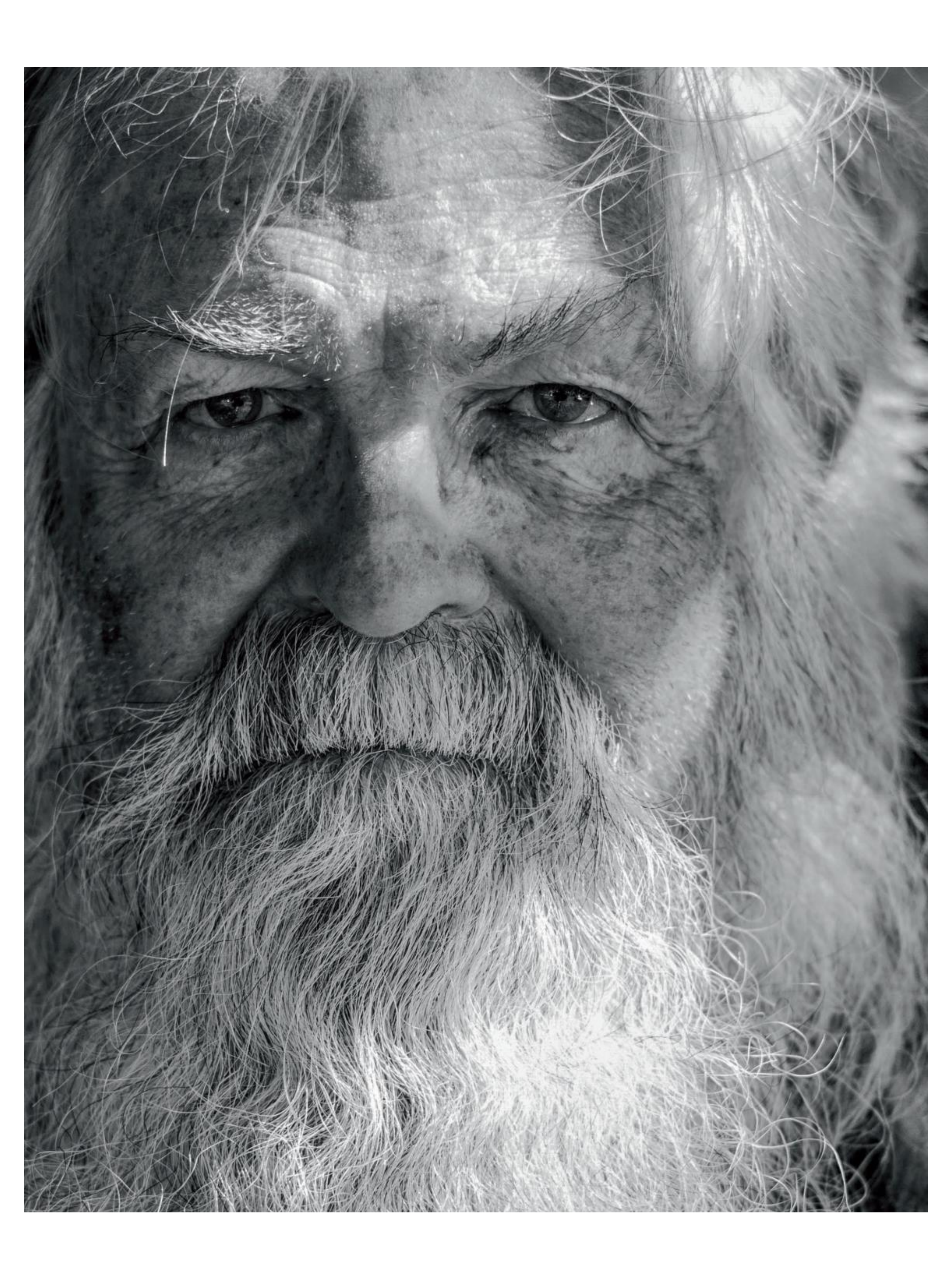
Ce qui m'a frappé là-bas, c'est le changement d'attitude de la population vis-à-vis de nous. En 1966, quand je suis arrivé, nous étions une curiosité dans les villages que nous traversions. Et les gens souriaient sur notre passage. Deux ans plus tard, en 1968, on pouvait voir la haine dans leurs yeux.

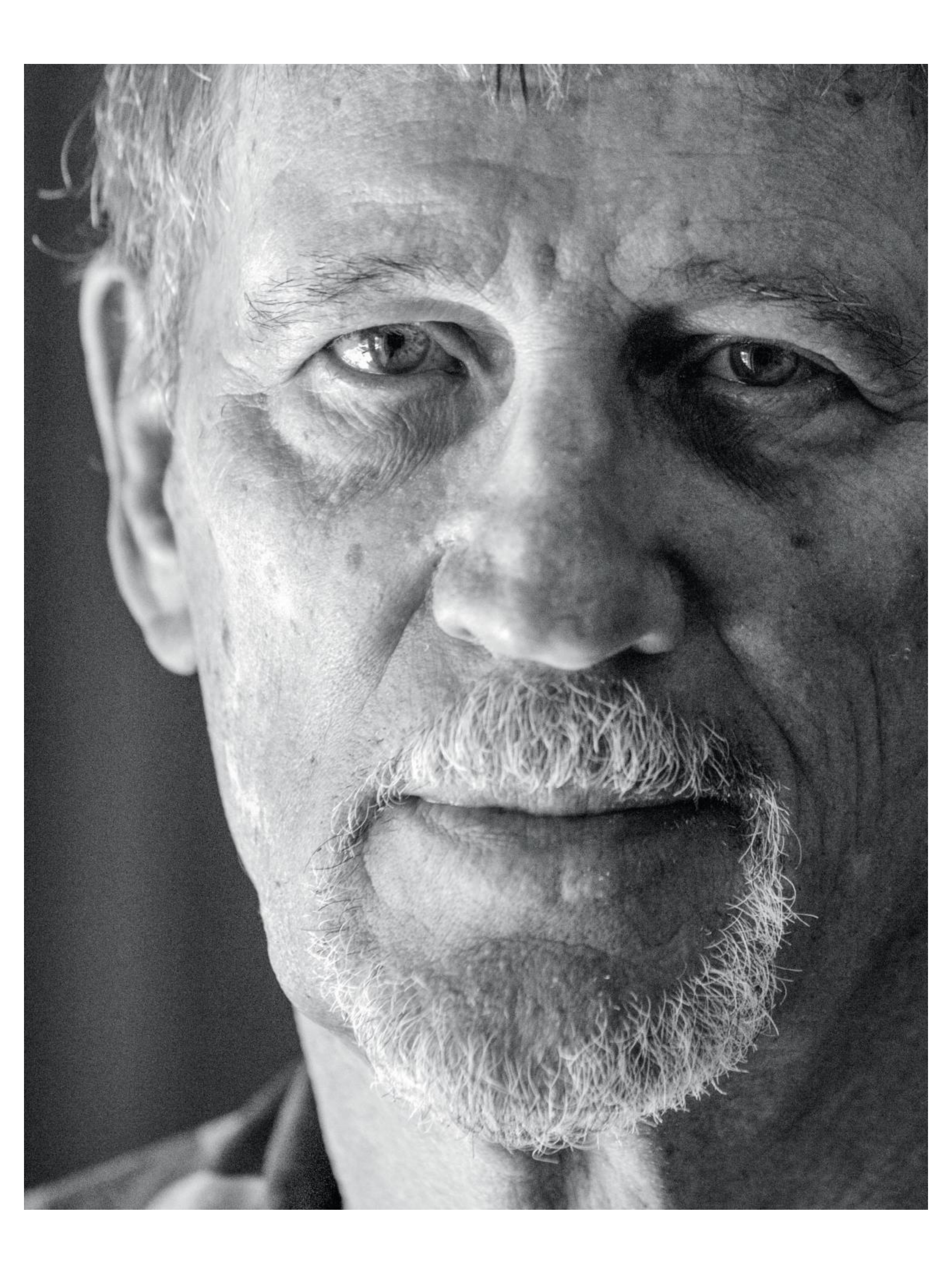


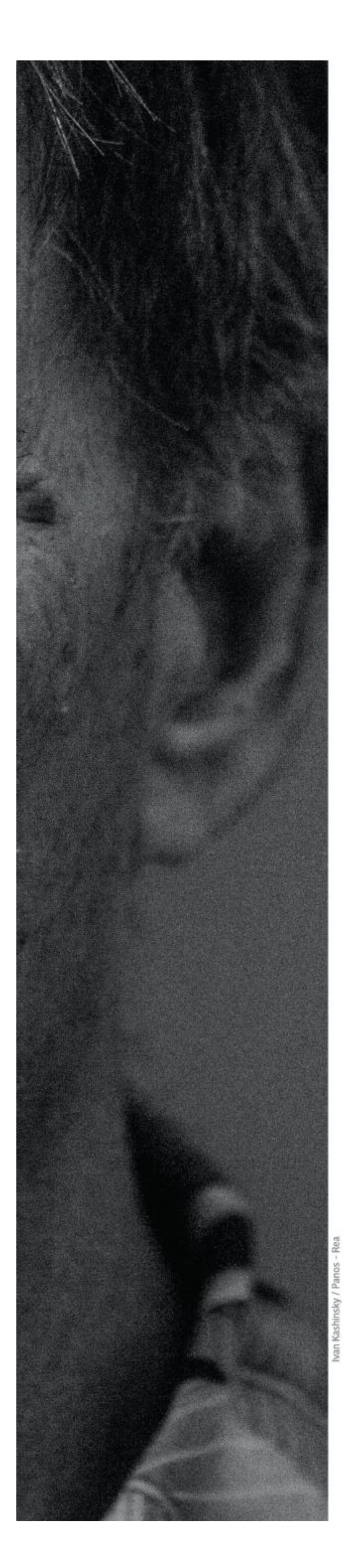


Jim Murphy

Le soldat Murphy au Vietnam.







Ivan Kashinsky / Panos - Rea



Daniel Lavery

Lors de sa formation en 1965 sur la base de Sanford, Floride, Daniel Lavery s'apprête ici à monter dans un avion de reconnaissance RA-5C Vigilante.

«

DANIEL LAVERY

Officier sur l'*USS Oak Hill* de 1967 à 1968

Quand des marines m'ont raconté que "l'incident de la baie du Tonkin" était un coup monté, je les ai accusés d'être trop indulgents avec les communistes. Mais quelques mois plus tard, la révélation des manipulations de la CIA m'a ouvert les yeux. J'ai pourtant continué à faire mon devoir d'officier pour ne pas mettre nos gars en danger. Mais après avoir quitté l'armée, j'ai décidé de dire la vérité : que ce conflit était une erreur, que notre horrible politique tuait des innocents et que notre gouvernement avait menti pour que des jeunes Américains aillent mener une guerre sale et immorale.



••• Ce mouvement voit le jour en 1967. Il ne comporte au départ que six membres, mais prend rapidement de l'importance pour réunir 30 000 sympathisants au milieu des années 1970. Tous sont rescapés du Vietnam. Ce ne sont pourtant pas des pacifistes à l'origine. Personne n'a, par exemple, forcé Jan Barry, un des six fondateurs de l'organisation, à s'enrôler dans l'US Air Force. «J'ai quitté l'université en mai 1962 parce que les études m'ennuyaient, nous raconte-t-il, et j'ai rejoint l'armée.» Sanford Kelton, sergent dans l'infanterie, s'est engagé, lui, par patriotisme en 1963. «Je voulais être un nouveau John Wayne, témoigne-t-il. La télé et les journaux martelaient que nous, Américains, étions plus intelligents, plus honnêtes, plus braves que le reste du monde ! Et en face, il y avait des gens mauvais – les communistes – qui menaçaient un pays faible. Quand je lui ai annoncé mon départ à l'armée, ma mère a pleuré.»

D'autres n'ont pas le choix : Ross Canton, malgré une demande de report de son appel (il était jeune marié et étudiant) est incorporé dans l'infanterie en mai 1968. «80 % de mon unité de combat étaient des conscrits et non des volontaires, explique-t-il. La plupart d'entre nous avions été appelés parce que nous appartenions aux classes les plus pauvres de la société, qui incluaient notamment les Noirs et les hispaniques.»

Ce qui fait basculer ces jeunes soldats – patriotes engagés ou appelés, doutant de la légitimité de cette guerre qui •••

••• se déroule à 10 000 kilomètres de chez eux – dans l'activisme pacifiste, c'est la terrible réalité du terrain. Jan Barry découvre que les bombardements auxquels il participe ciblent indifféremment les positions vietminhs et les populations civiles. Ross Canton, plongé dans l'enfer des missions «Search and Destroy» (Chercher et détruire), voit tomber ses camarades et le napalm ravager des villages.

John Zuzt, chauffeur du 585e Génie, était déjà ébranlé dans ses convictions avant d'être envoyé au Vietnam. «En novembre 1969, juste avant mon départ, la presse a publié des photos du massacre de My Lai. J'ai pensé à déserter», dit-il. Sur le terrain, c'est la mort d'un de ses camarades qui achève de l'horrifier. «J'ai commencé par des petites insubordinations, raconte-t-il. Puis je suis passé aux sabotages : j'ai fait sauter trois moteurs de camions.» Dans le même temps, John Zuzt sombre dans la drogue. «Nos amis les médecins militaires nous fournissaient des amphétamines et de la morphine, se souvient-il. Le tabac et l'alcool ne coûtaient pas cher. L'héroïne et la marijuana non plus.»

Finalement, au grand soulagement de sa mère, Sanford Kelton ne part pas. Un capitaine s'est aperçu qu'il n'avait plus que 90 jours de service à effectuer et le renvoit chez lui. Les horreurs du conflit le rattrapent pourtant, à travers les courriers des copains. Une lettre lui apprend la mort de Jimmy, garçon rieur de 18 ans. Il s'est couché sur une grenade pour sauver sa patrouille. Un autre camarade lui annonce qu'il est devenu tétraplégique après avoir reçu une balle dans la colonne vertébrale. «La lettre qui m'a le plus choqué, c'est celle d'un copain qui a écrit : «Sandy, tout le monde ici nous hait». Je ne comprenais pas. Mes amis étaient en train de mourir pour protéger les Sud-Vietnamiens du communisme. Pourquoi nous détestaient-ils ? Pour la première fois de ma vie, peut-être, j'ai commencé à penser de façon critique.»

C'est dans une Amérique divisée, à la fin des années 1970, que le combat des vétérans prend de l'ampleur. «Au début, peu de gens semblaient comprendre pourquoi je protestais contre la guerre, à laquelle j'avais pourtant participé, se souvient Jan Barry, l'un des fondateurs du VVAW. Mais au fil du temps, j'ai vu •••

Ivan Kashinsky / Panos - Rea



Ross Canton en 1967, lors de son mariage. Il partira au combat l'année suivante.



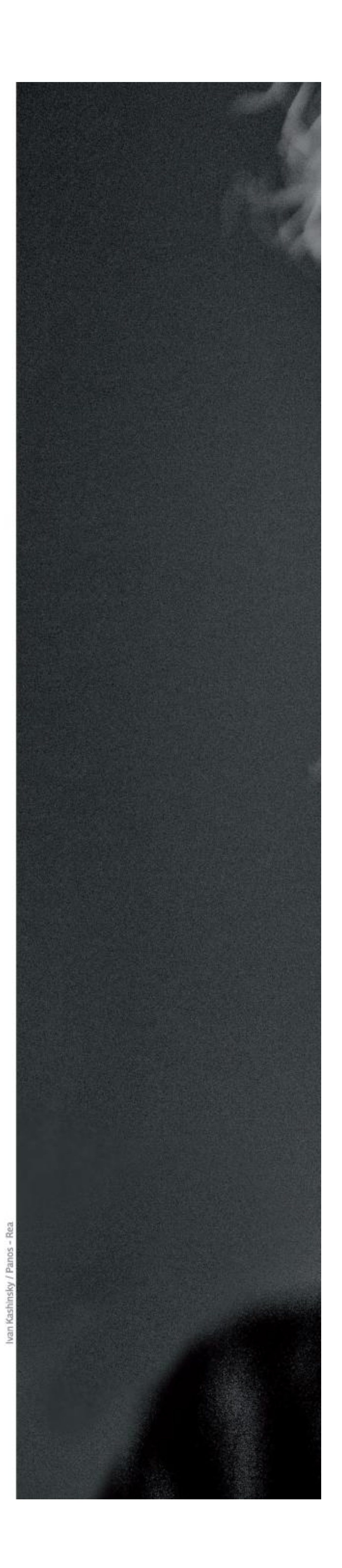
ROSS CANTON

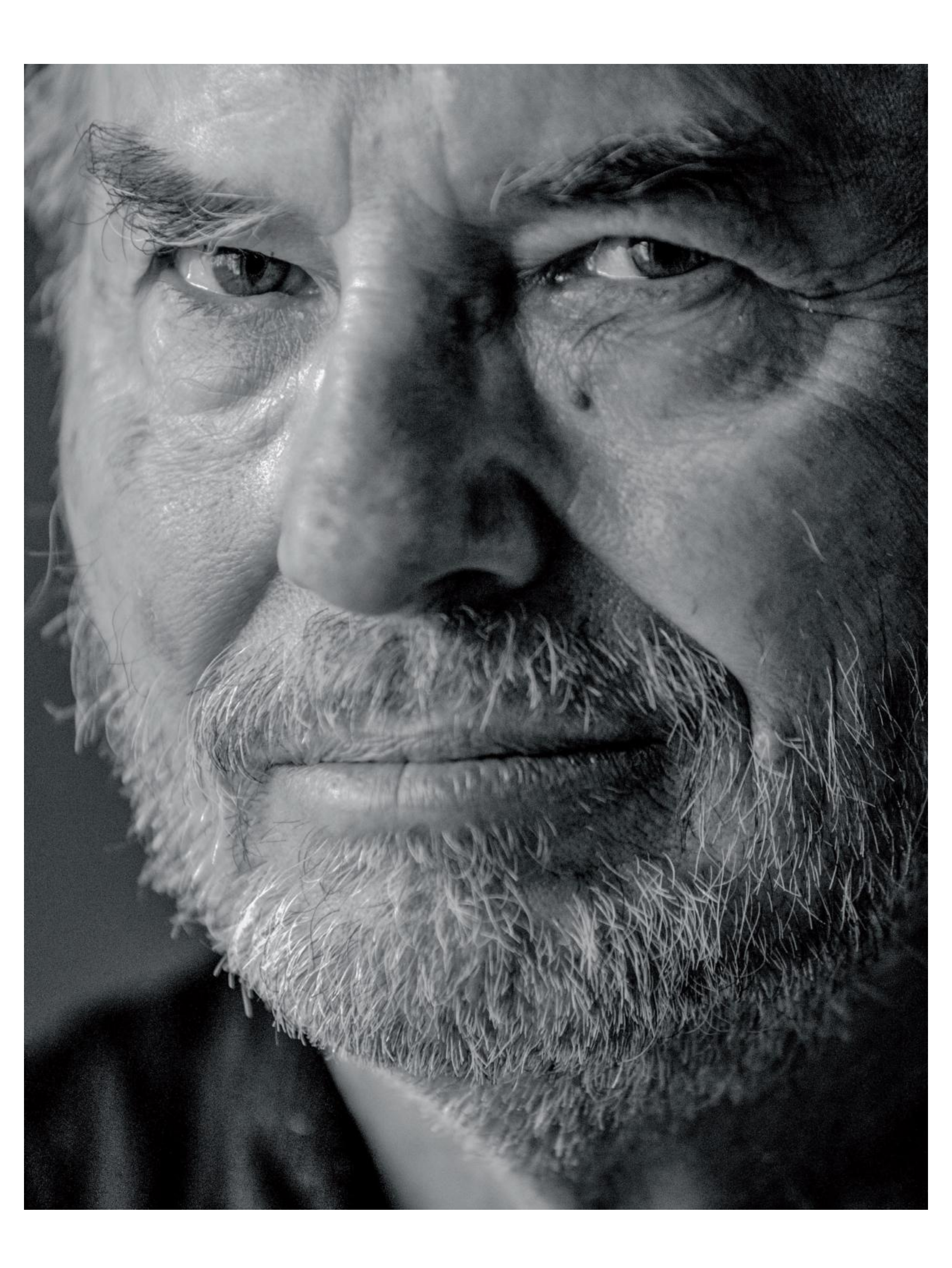
Opérateur radio dans l'infanterie en 1968

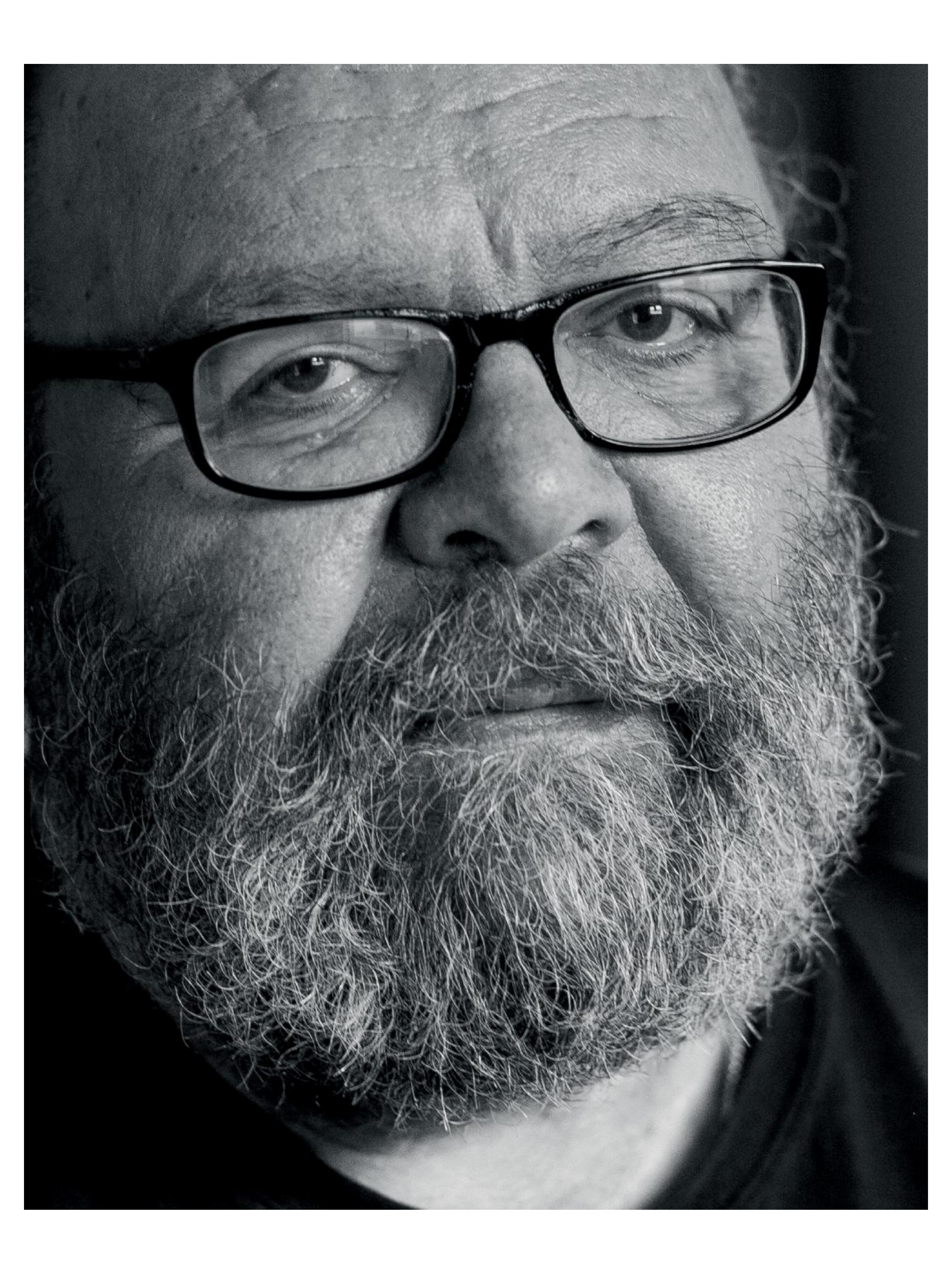
J'ai effectué des missions "Search and Destroy" dans la jungle. Nous nous battions à 1 contre 8 ou 10. J'ai vu toutes les horreurs de cette guerre : les camarades blessés ou tués, le napalm utilisé sur des femmes, des enfants et des vieillards. Et les forêts ravagées à l'agent orange. J'ai connu la douleur et la rage, la barbarie et les nuits de terreur. J'étais sur le terrain depuis trois semaines quand j'ai été blessé la première fois. Pour ma troisième blessure, j'ai passé neuf mois et demi à l'hôpital. J'ai reçu des éclats d'obus dans la tête. Je ne devais pas survivre.

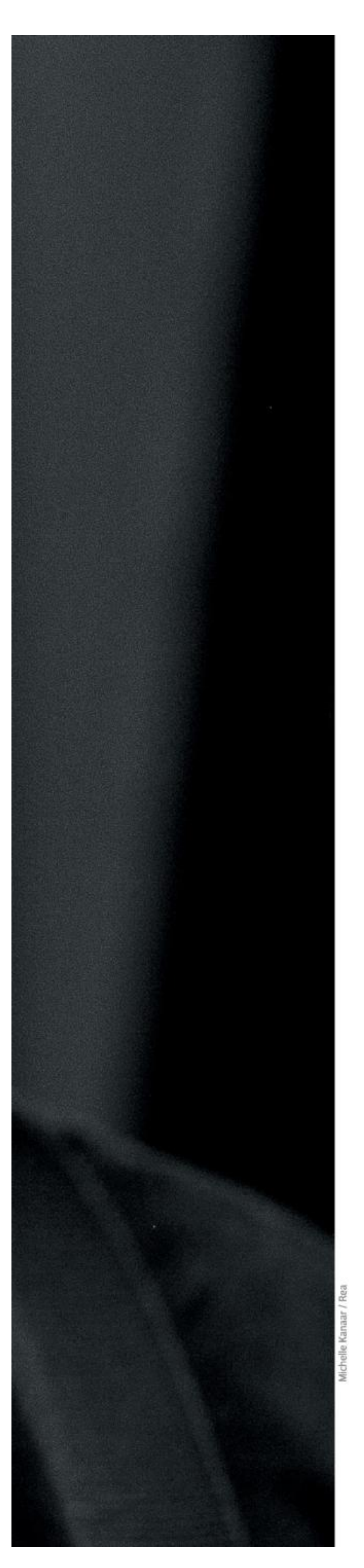


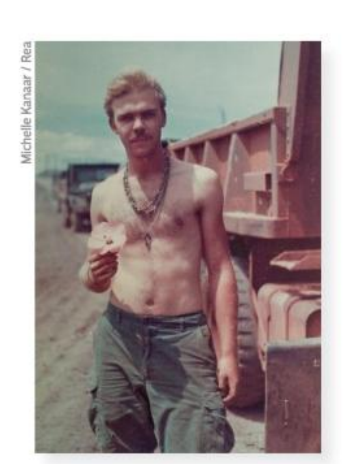
Ivan Kashinsky / Panos - Rea











Le soldat Zuzt prend la pose, une fleur à la main, devant son camion.

«

JOHN ZUZT

Chauffeur au 585e Génie de décembre 1969 à juin 1971

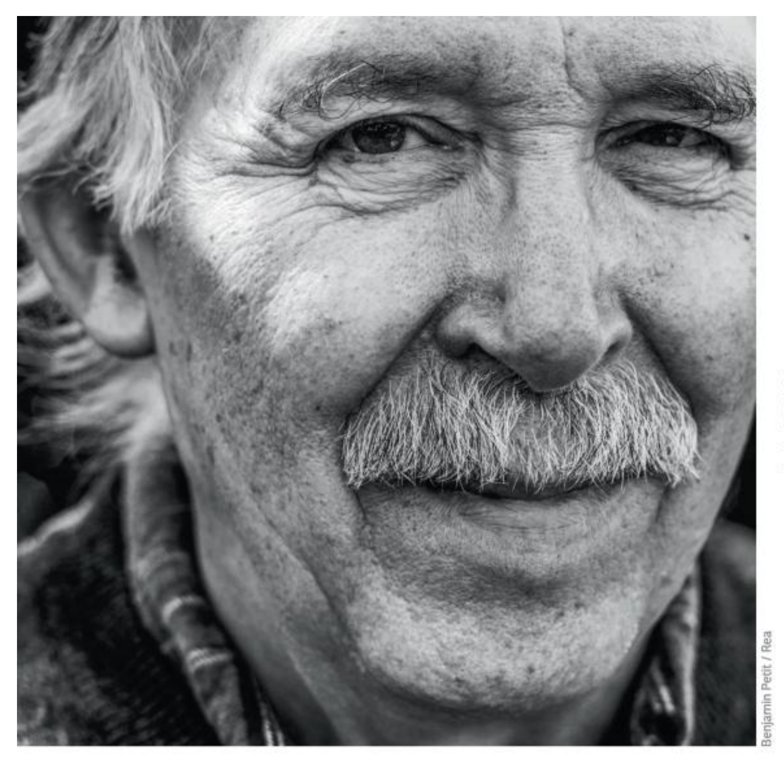
Mon camarade Filipi, surnommé "Flipper", a été tué par un éclat d'obus alors que nous roulions en convoi vers Nha Trang. Ça lui a fait un trou gros comme le poing dans la tête. Lors de la cérémonie d'hommage, l'aumônier a déclaré que Flipper était décédé pour une bonne cause. Je faisais partie de ceux qui pensaient que sa mort était juste un autre exemple de la merde qui nous entourait. Un ennemi avait tiré, mais Flipper avait été tué par ceux qui nous avaient envoyés ici.



••• l'opinion des gens changer. Au printemps 1972, j'ai publié un recueil de poésies écrites par des vétérans. Il a intéressé des médias et des textes ont été lus dans les collèges. Signe que les temps changeaient.» Blessé à trois reprises, Ross Canton est rentré au pays en 1971. «La plupart des gens avaient peur de moi, explique-t-il. Comme j'avais fait partie d'une unité combattante sur le terrain, ils imaginaient que j'étais un "tueur de bébés".»

L'urgence pour tous ces hommes est de faire cesser le conflit et d'engager le retrait des troupes américaines. Le VVAW tente de mobiliser l'opinion publique. Le navigateur Daniel Lavery, qui a servi deux ans sur un porte-avions, participe ainsi, avec femme et enfant, à quasiment toutes les marches pour la paix organisées en Californie, San Francisco, Berkeley, Long Beach. Il se souvient des «foules de militants en colère contre la politique mensongère du Président, dénonçant une guerre immorale, le sacrifice de jeunes gens mourant dans la jungle pour rien d'autre que des intérêts économiques.»

En avril 1971, la contestation des vétérans connaît son point d'orgue avec l'opération Dewey Canyon III, destinée à faire pression sur le Pentagone. Le nom de cette action fait référence à deux campagnes militaires menées en secret au Laos, en 1969 et en 1971, Dewey Canyon I et II. Un scandale que la presse vient juste de révéler. «C'est la plus grande manifestation qu'ait coordonnée le VVAW», commente Jan Barry qui en fut l'un des organisateurs. Des milliers de vétérans ont marché sur Washington. Arrivés à la capitale, ils ont installé un gigantesque campement dans le National Mall, le parc du centre-ville, juste en face du Capitole, siège du Congrès. Durant la semaine du 18 au 23 avril, ils ont multiplié les défilés dans les rues. Ils ont tenté d'occuper le cimetière où repose le soldat inconnu américain, avec les veuves et les mères de soldats tombés au Vietnam, avant d'être repoussés par la police. Des centaines de soldats décorés – dont Jim Murphy – sont venus jeter leurs médailles sur les marches du Congrès. Le 22 avril 1971, John Kerry – actuel secrétaire d'Etat et ancien candidat démocrate à la Maison Blanche en 2004 – a témoigné devant une commission sénatoriale en tant que porte-parole de VVAW. Il avait •••



Benjamin Petit / Rea

Le vétéran, un des fondateurs du mouvement anti-guerre VVAW, nous a ouvert son album souvenir (ci-dessous).



Benjamin Petit / Rea

«

JAN BARRY

Spécialiste des transmissions dans l'aviation de décembre 1962 à octobre 1963

Quand je vois les photos de mon séjour sur place, je ne peux pas m'empêcher de penser que je suis un des acteurs de cette horreur. Pire : en prenant part à des opérations spéciales secrètes, j'ai contribué à faire de ce sale petit conflit une grande guerre monstrueuse. Le plus choquant a été de découvrir que nous massacrions les populations civiles que nous étions censés protéger. Il y avait, par exemple, de vastes zones de la campagne appelées «zones de feu libre» où tout ce qui bougeait pouvait être abattu ou bombardé.



••• été commandant d'un patrouilleur dans le delta du Mékong en 1967, et lors de son audition, il dénonça une guerre inhumaine et immorale, comparant l'armée américaine aux pillards des hordes de Gengis Khan.

L'opération Dewey Canyon III marque un changement positif de l'image des vétérans dans l'opinion publique. Elle ne suffit cependant pas à infléchir réellement le cours de la guerre, qui se poursuit malgré tout. Pas plus que les autres actions, comme l'occupation de la statue de la Liberté, au lendemain du jour de Noël 1971. Le gouvernement organise même la riposte. Le VVAW est accusé d'être à la solde du gouvernement communiste de Hanoi. Les activistes les plus virulents sont placés sous surveillance. «En mai 1971, se souvient Ross Canton, nous avons bloqué pendant trois jours l'accès de la Naval Postgraduate School de Monterey, en Californie, où étaient formés des soldats pour le Vietnam. On s'est battu avec la police à coups de bâtons et de pierres... Quelques jours plus tard, le FBI a mis une voiture banalisée en planque devant ma maison. Mon téléphone était sur écoute et j'étais suivi dès que je me déplaçais.»

Avec la fin du conflit, le VVAW ne baisse pas les armes, mais se charge de nouvelles missions : soutenir financièrement les vétérans dans le besoin, les aider à remplir des dossiers administratifs, leur apporter un appui moral. L'organisation assiste également les militaires au retour d'autres conflits : Irak, Afghanistan... Jim Murphy a créé un programme de désintoxication pour les soldats devenus dépendants aux drogues au Vietnam. Il milite aussi contre la venue de recruteurs de l'armée dans les écoles. Pour l'ensemble de ses actions, Jim a reçu, en 2012, le prix Martin-Luther-King récompensant une personne qui agit pour la paix et la non-violence. Jan Barry et Sanford Kelton vont aussi à la rencontre des étudiants. «Je leur dit de ne pas croire aveuglément ce que leur disent leurs parents, leurs professeurs, les médias, explique ce dernier. Pas même moi...» John Zuzt, lui, espère avoir aidé à changer les mentalités. «Même si ce n'est pas le cas, ajoute-t-il, je ne peux pas laisser les va-t-en-guerre raconter l'histoire à leur façon. Chaque fois que quelqu'un sera prêt à m'écouter, je témoignerai. Je suppose que c'est pour cela que je parle avec vous aujourd'hui...» ■

CYRIL GUINET

LE CAHIER PÉDAGOGIQUE

LES CLÉS POUR COMPRENDRE

PAR FRÉDÉRIC GRANIER ET AMANDINE PILAUDEAU (TEXTES)



Doan Cong Tinh/Fonds Patrick Chauvel

Des fantassins vietminhs passent à l'attaque lors de l'offensive de Pâques, en 1972.

1964-1976 UNE PÉNINSULE

Des premières grandes interventions militaires


USAF Museum Photo Archives

1965 OPÉRATION ROLLING THUNDER
Bombardement intensif des Américains contre le Nord-Vietnam.

7 août 1964 : après dix ans de guerre larvée, le Congrès américain vote la résolution du Tonkin, qui permet au président Lyndon Johnson d'engager massivement l'US Army au Vietnam.

2 mars 1965 : l'opération Rolling Thunder débute. C'est la première offensive aérienne directe de l'US Air Force sur le Nord-Vietnam. Objectif ? Convaincre Hô Chi Minh de cesser son soutien à l'insurrection communiste dans le Sud et détruire les défenses aériennes et les transports nord-vietnamiens. 182 000 civils seront tués.

18 août 1965 : victoire américaine à Van Tuong. Première action terrestre d'envergure (opération Starlite) pour les marines, qui déciment le premier régiment du FNL, le Front national de libération du Sud-Vietnam (Vietcong).

29 juin 1966 : le président Johnson déclenche les premiers raids aériens sur les villes de Haiphong et Hanoi, dans le Nord-Vietnam, détruisant infrastructures et dépôts de carburant.

1er septembre 1966 : dans un discours à Phnom Penh, au Cambodge, le général de Gaulle condamne l'intervention américaine au Vietnam.

Décembre 1966 : la ligne McNamara, du nom du secrétaire américain à la Défense, est mise en place dans le sud du pays, le long de la zone démilitarisée, afin de freiner les infiltrations communistes.

22 février 1967 : début de l'opération Junction City. Durant 82 jours, les soldats américains, secondés par l'armée du Sud, ratissent les villages et les caches souterraines du Sud-Vietnam, à la recherche de sympathisants communistes. Il s'agit de détruire le COSVN (Central Office of South Vietnam), le quartier général vietcong, supposé se trouver dans la région de Saigon. Mais l'opération sera un échec.

15 avril 1967 : sous la pression du gouvernement sud-vietnamien, les troupes américaines s'engagent au nord de la zone frontalière.

3 septembre 1967 : après avoir participé au coup d'Etat qui avait renversé le dictateur Ngô Dinh Diêm en 1963, le général Nguyên Van Thiêu est élu président de la République. Au Sud-Vietnam, le nouveau chef de l'Etat doit composer avec une ambassade américaine omnipotente.

30 janvier 1968 : le Vietcong lance l'offensive du Têt la veille du jour de la nouvelle année lunaire. 80 000 soldats communistes attaquent plus de 100 villes du Sud-Vietnam, dont la capitale Saigon. La moitié des effectifs engagés périssent dans ces opérations qui perdurent jusqu'en février. Même s'ils défendent leurs positions et ressortent victorieux, les Américains sont ébranlés par la violence de l'offensive.

16 mars 1968 : massacre de My Lai. Dans un hameau au centre du Vietnam, des soldats américains tuent des centaines de civils, dont des femmes et des enfants. On compte près de 500 victimes. Les photographies des charniers, publiées quelques semaines plus tard, susciteront l'indignation dans le monde entier.

31 mars 1968 : arrêt des bombardements américains sur le Nord-Vietnam. Tout est prêt pour que débutent enfin des négociations entre Lyndon Johnson et Hô Chi Minh.

5 novembre 1968 : Nixon est élu président des Etats-Unis. Le Républicain promet un retrait progressif des troupes américaines au Vietnam, composées alors de 536 100 hommes, et table sur une «vietnamisation du conflit» : le soutien et la formation des Vietnamiens du Sud plutôt qu'une intervention directe.

25 janvier 1969 : à Paris, ouverture de la conférence quadripartite sur le Vietnam rassemblant Américains, Vietcongs, Nord-Vietnamiens et Sud-Vietnamiens afin de déterminer un cessez-le-feu. Les discussions tourneront court : quelques jours plus tard, les communistes attaqueront une dizaine de villes du Sud, dont Saigon.

10-20 mai 1968 : durant dix jours, dans la province de Thua Thiên Hue, trois bataillons de l'armée américaine et un bataillon de l'armée sud-vietnamienne montent à l'assaut des positions vietcongs. La bataille, l'une des plus meurtrière du conflit, sera sur-

À FEU ET À SANG

américaines à la chute de Saigon, les événements clés d'un conflit dévastateur.

nommée «Hamburger Hill», en raison du terrible carnage parmi les troupes.

4 septembre 1969 : mort d'Hô Chi Minh. L'artisan de l'indépendance du pays et de l'instauration du régime communiste meurt d'une crise cardiaque à Hanoi, à l'âge de 70 ans, sans avoir pu voir la réunification de son pays.

16 septembre 1969 : le désengagement des Etats-Unis s'accentue avec le rapatriement de 35 000 militaires.

4 mai 1970 : à l'université de Kent (Ohio), une manifestation pacifique est organisée contre la guerre au Vietnam et l'intervention américaine au Cambodge. La garde nationale tire à 67 reprises sur les étudiants : on compte quatre morts et neuf blessés.

Février-mars 1971 : lors de l'opération Lam Son 719, l'armée du Sud-Vietnam, appuyée par les Américains, pénètre au Laos afin d'empêcher une possible offensive des Vietcongs, dont le système de ravitaillement (la piste Hô Chi Minh), relié au Nord-Vietnam, passe par le territoire laotien.

13 juin 1971 : le *New York Times* commence la publication des «*Pentagone Papers*», des documents classifiés du Pentagone sur l'implication américaine dans le conflit vietnamien depuis les années 1950.

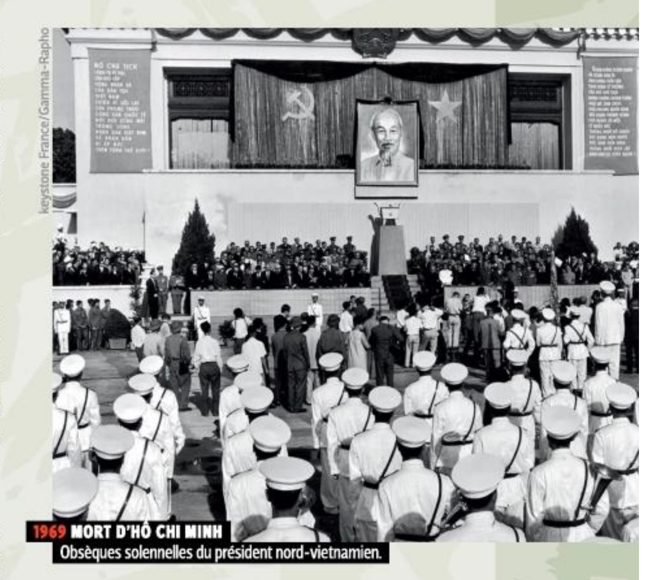
30 mars 1972 : le général Giap lance l'offensive de Pâques sur le Sud-Vietnam. Cette tentative d'invasion, qui mobilise près de 200 000 hommes, est arrêtée à An Lôc un mois plus tard, lorsque l'armée du Sud et l'aviation américaine parviennent à enrayer l'avancée communiste. L'opération est malgré tout un succès pour Giap : de nombreux territoires ont été conquis, ce qui place le camp nord-vietnamien en position de force dans la négociation des accords de paix.

12 août 1972 : dans un contexte tendu, Nixon estime impossible de maintenir l'engagement de son pays. Les dernières unités terrestres américaines quittent le Vietnam, il ne reste plus que 43 000 membres de l'armée de l'air et le personnel chargé de former les troupes alliées.

18 décembre 1972 : alors que les négociations secrètes menées entre le diplomate nord-vietnamien Lê Duc Tho et le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger semblaient en bonne voie, Nixon ordonne la reprise des bombardements sur Hanoi et Haiphong. Les pourparlers de paix sont suspendus durant un mois.

27 janvier 1973 : signés à l'hôtel Majestic, les accords de Paris entérinent le retrait américain du Vietnam, aboutissement de la stratégie de «vietnamisation» du conflit. Le prix Nobel de la Paix est décerné cette année-là à Henry Kissinger et Lê Duc Tho. Mais ce dernier le refuse, considérant que la paix ne sera vraiment établie que le jour où le pays sera enfin réunifié.

29 mars 1973 : le dernier marine rentre aux Etats-Unis au moment où le gouvernement nord-vietnamien libère les prisonniers de guerre américains. A Saigon, il ne reste plus que le bureau de l'attaché militaire.



keystone France/Gamma-Rapho

1969 MORT D'HÔ CHI MINH
Obsèques solennelles du président nord-vietnamien.

5 août 1974 : alors qu'elle avait atteint 2,8 milliards de dollars l'année précédente, l'aide militaire des Etats-Unis en faveur de l'armée du Sud-Vietnam est réduite à 1 milliard.

30 avril 1975 : treize jours après la prise de Phnom Penh, au Cambodge, par les Khmers rouges, c'est au tour de la capitale du Sud-Vietnam de céder face à la pression communiste. Saigon tombe après plusieurs jours de siège : le général Duong Van Minh capitule sans conditions après l'entrée des troupes ennemies.

2 juillet 1976 : trente ans après l'insurrection menée par Hô Chi Minh contre les colons français, vingt-deux ans après la partition du pays, l'heure est à la réunification. La République socialiste du Vietnam est née. Dans un pays ravagé par des décennies de guerre, tout est à reconstruire.

1968 OFFENSIVE DU TÊT
Attaque surprise des communistes au Sud-Vietnam.



VNA/AFP

CÔTÉ AMÉRICAIN

DWIGHT D. EISENHOWER : L'INITIATEUR DU CONFLIT

Son rôle. Après la guerre d'Indochine, le trente-quatrième président des Etats-Unis refuse la constitution d'un Vietnam réunifié et communiste. Avec l'aide de la CIA, il favorise la prise du pouvoir au Sud-Vietnam par le dictateur Ngô Dinh Diêm.


Eisenhower (à gauche) avec un conseiller, en 1958.

J. Scherscel/The Life Picture Collection/Gretty Images

Le moment clé. En avril 1954, Eisenhower expose sa théorie des dominos : si un pays tombe aux mains des communistes, toute la région (Laos, Cambodge...) suivra. Pour faire barrage à cette chute programmée, il envoie l'année suivante des conseillers militaires former l'armée du Sud.

JOHN F. KENNEDY : LE LEADER INFLEXIBLE

Son rôle. Jeune et prometteur, Kennedy poursuit l'engagement de son prédécesseur en matière de géopolitique : éteindre le feu communiste avant qu'il ne se propage. Inflexible, comme il le prouvera lors de la crise des missiles à Cuba, il n'hésite pas à user de la force pour parvenir à ses fins.

Le moment clé. Dès la première année de son mandat, en 1961, Kennedy augmente le nombre de conseillers encadrant l'armée du Sud. Il décide aussi du bombardement des zones de combat, autorisant l'utilisation de défoliant.



Kennedy lors d'une conférence sur le Vietnam, en 1961.

Rue des Archives

LYNDON B. JOHNSON : LE PRÉSIDENT QUI A RECULÉ

Son rôle. Au pouvoir après l'assassinat de Kennedy, l'ancien vice-président hérite d'un allié géopolitique en mauvaise posture face à une armée nord-vietnamienne inébranlable. En réaction, le nouveau président renforce l'effort de guerre en envoyant de plus en plus de troupes au sol entre 1965 et 1968.

Le moment clé. L'offensive du Têt, en 1968, lève le voile sur des années de mensonges. Acculé par le mécontentement de l'opinion, qui croyait aux pro-

MILITAIRES, POLITIQUES ET

Ils se sont affrontés, puis ont mené jusqu'au

CÔTÉ COMMUNISTE

VO NGUYÊN GIAP : LE STRATÈGE AUTODIDACTE

Son rôle. Le ministre de la Défense du Nord-Vietnam est un héros de la guerre d'Indochine. Il a notamment battu les Français à Diên Biên Phu en 1954. Bien que sans formation militaire (c'est un ancien professeur d'histoire), ce tacticien hors pair supervise toutes les opérations durant la guerre contre le Sud et les Américains.

Le moment clé. Dès les prémices du conflit, ce fin connaisseur du terrain renforce les anciennes voies de ravitaillement indochinoises en un vaste réseau de pistes et de routes reliant Hanoi à Saigon, en passant par le Laos et le Cambodge. Malgré des bombardements massifs, les Américains ne parviendront jamais à couper ce qu'on a appelé la «piste Hô Chi Minh».

LÊ DUC THO : UN CHEF IMPLACABLE

Son rôle. Chef militaire, diplomate, homme politique, Lê Duc Tho est sur tous les fronts durant la guerre. Leader des mouvements de résistance dans le Sud, il s'engage parallèlement, dès 1968, dans des négociations tenues secrètes avec le diplomate américain Henry Kissinger, qui aboutiront en 1973 aux Accords de Paris. Il reçoit la même année le prix Nobel de la Paix, qu'il refuse car, selon lui, celle-ci «n'est pas entièrement rétablie».

Le moment clé. Lorsque le *thoi co* (moment opportun) arrive en 1975, Lê Duc Tho se rend à Saigon pour chapeauter l'assaut final. Sa maîtrise des paramètres politiques, militaires et diplomatiques en fait un acteur déterminant dans la conduite des événements.


Lê Duc Tho (à gauche) sert la main d'Henry Kissinger, à Paris, le 24 janvier 1973.

Daily Express/Archive Photos/Getty Images

VAN TIEN DUNG : LE LOGISTICIEN SCRUPULEUX

Son rôle. D'origine paysanne, Dung s'engage très tôt dans le militantisme, ce qui lui vaut d'être arrêté de nombreuses fois. Rival du général Giap, qu'il remplace aux postes de chef d'état-major puis de ministre de la Défense après la guerre, Dung préfère la stratégie militaire classique à la tactique de guérilla de son aîné.

messes de victoire rapide, Johnson ordonne l'arrêt des bombardements et initie les négociations à Paris.

ROBERT S. MCNAMARA : UN CONSEILLER DÉDAIGNÉ

Son rôle. Nommé secrétaire d'Etat à la Défense par Kennedy, McNamara milite pour le retrait des conseillers militaires. Sous la présidence de Johnson, il s'oppose à l'état-major qui réclame des troupes supplémentaires au Vietnam.

Le moment clé. En 1967, McNamara avoue en off à des journalistes que «les bombardements ne permettront pas de remporter la guerre». Johnson y voit une manœuvre pour lui faire perdre les élections et le pousse à la démission.

RICHARD M. NIXON : L'ORGUEILLEUX «PACIFICATEUR»

Son rôle. Elu en 1969 sur sa promesse de «paix honorable», Richard Nixon lance son gouvernement dans des négociations à Paris. Tout en continuant à financer les troupes sud-vietnamiennes, Nixon joue sur un retrait en deux temps : il contribue au retour des unités terrestres tout en renforçant les forces navales et aériennes.

Le moment clé. Las d'une guerre devenue bourbier, Nixon ordonne des attaques au Cambodge et au Laos (1970-1971). Censées précipiter le conflit vers sa fin, ces attaques «chocs» n'ont pas l'effet escompté. L'affaire du Watergate finit d'entériner la chute du président.

WILLIAM C. WESTMORELAND : UN GÉNÉRAL EN PREMIÈRE LIGNE

Son rôle. Diplômé de l'Académie militaire de West Point, ce général, partisan d'une campagne d'usure, est considéré, en 1964, comme celui qui peut soumettre le Nord-Vietnam. Sous son commandement, les effectifs des troupes américaines passent de 16 000 à 500 000 soldats.

Le moment clé. En 1968, l'offensive du Têt ébranle le sentiment pro-guerre parmi les membres du gouvernement de Johnson. Le général Westmorland est retiré du front peu après.

HENRY KISSINGER : LE NÉGOCIATEUR AMBIGU

Son rôle. Nommé conseiller à la Défense en 1969, Kissinger est chargé de mener les négociations à Paris face à Lê Duc Tho. Symbole de la pacification aux Etats-Unis, le diplomate bénéficie à ce moment-là d'une aura positive.

Le moment clé. Malgré un climat favorable à l'établissement de la paix, Kissinger opte pour l'escalade du conflit. Pour ne pas compromettre les chances de réélection de Nixon, il œuvre pour la poursuite de la guerre et son élargissement aux pays voisins.

MÉDIATEURS

bout les négociations... Portraits des acteurs majeurs de la guerre du Vietnam.



Le général Van Tien Dung dans les années 1950.

Howard Sochurek/The Life Picture Collection/Getty Images

Le moment clé. En 1975, lorsqu'il récupère le premier commandement, Dung, logisticien aussi prodigieux que sourcilleux, passe dans chacune des divisions pour s'assurer que les équipements y sont suffisants. En avril, il planifie avec succès la prise de Saigon.

TRAN VAN TRA : LE COMMANDANT IMPATIENT

Son rôle. Aux lendemains des Accords de Genève, en 1954, marquant la fin de la guerre d'Indochine, ce fils de pêcheur, combattant remarqué, devient commandant. Le jeune homme a soif de victoires. Mais, envoyé dans le Sud pour mobiliser les résistants, il devra prendre son mal en patience après l'attaque ratée sur Saigon en 1968.

Le moment clé. Ministre de la Défense du gouvernement révolutionnaire provisoire du Sud-Vietnam, Tran Van Tra grimpe les échelons en libérant les villes sudistes. Rattaché aux ordres du général Dung, il perce la ligne de défense à l'est de Saigon et s'empare de la ville.

NGUYEN HUU THO : UN OPPOSANT DÉTERMINÉ

Son rôle. Avocat progressiste saigonnais, Tho s'insurge contre le régime oppressif de Diêm au Sud. Dès 1954, il organise des manifestations en faveur de la réunification. Emprisonné pour ses prises de position, il parvient à s'évader en 1961. L'année suivante, il prend la tête du Front national de libération du Sud-Vietnam, aussi appelé Vietcong, avant de siéger au Conseil consultatif du gouvernement révolutionnaire provisoire, de 1970 à 1976.

Le moment clé. Tho poursuit sa carrière diplomatique après la guerre. Il deviendra président par intérim de la République socialiste du Vietnam de 1980 à 1981, puis dirigera l'Assemblée nationale jusqu'en 1987, avant de se retirer de la scène politique.

LES SIX FILMS À CONNAÎTRE

Entre fiction et propagande



Au Sud-Vietnam, le colonel Kirby doit défendre un camp retranché contre une agression des Vietcongs. Le tout premier film tourné sur cette guerre est aussi le plus controversé. La sortie de cette œuvre de propagande (un long préambule justifie l'intervention américaine) fut à l'époque émaillée de manifestations pacifistes. A revoir aujourd'hui pour le charisme du Duke, alias John Wayne, plus dur à cuire que jamais…

***Les Bérets verts*, de Ray Kellog et John Wayne (1968). DVD et Blu-ray Warner.**

Visionnaire ou réactionnaire ?



Trois jeunes ouvriers de Pennsylvanie partent pour le Vietnam en 1968. Le réalisateur Michael Cimino, qui remporta l'Oscar du meilleur film en 1979, s'attarde autant sur les traumatismes de ses personnages (un casting de rêve : Robert de Niro, Meryl Streep…) que sur les scènes de guerre, comme s'il avait déjà compris le long chemin des vétérans vers la reconnaissance. Mais malgré sa force, ce classique fut vilipendé par une partie de la critique qui lui reprocha une vision caricaturale des Vietcongs.

***Voyage au bout de l'enfer*, de Michael Cimino (1979). DVD et Blu-ray StudioCanal.**



Le capitaine Willard (Martin Sheen) dans le chaos vietnamien.

L'ANTRE DE LA FOLIE

Le capitaine Willard doit éliminer le colonel Kurtz qui a pris la tête d'un groupe d'indigènes et fait régner la terreur à la frontière cambodgienne. Inspirée d'un roman de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, cette épopée cauchemardesque signée Francis Ford Coppola a remporté la Palme d'or à Cannes. L'action se situe en 1969, au moment où les Etats-Unis comprennent que le vent est en train de tourner, et où les GI sont laminés par la drogue, les trafics et la folie… Critique acerbe de l'engagement américain, le film est ressorti dans une nouvelle version ajoutant une séquence dans une ancienne plantation française. Comme si le réalisateur voulait rappeler que ce bourbier tirait ses origines dans la colonisation et son lot d'humiliations.

***Apocalypse Now*, de F. Ford Coppola (1979). DVD et Blu-ray Pathé.**

NÉS POUR TUER

Des camps d'entraînement aux Etats-Unis jusqu'au déchaînement de violence de l'offensive du Têt, de jeunes GI vivent l'enfer à la fin des années 1960. Le titre du film de Stanley Kubrick, qui a sans doute dégoûté toute une génération du service militaire, fait référence à un type de munition («balle entièrement chemisée métal») très utilisé par l'armée américaine au Vietnam. Selon le scénariste Michael Herr, le réalisateur n'avait pas l'intention de réaliser un brûlot pacifiste, mais plutôt de montrer «à quoi la guerre ressemble vraiment». Mission accomplie : ce chef-d'œuvre reste, à ce jour, le film le plus éprouvant tourné sur le conflit.

***Full Metal Jacket*, de Stanley Kubrick (1987). DVD et Blu-ray Warner.**

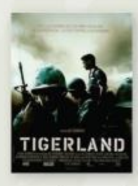
Souvenirs d'un vétéran



De l'enthousiasme à la désillusion, portrait du jeune soldat Chris Taylor qui intègre en 1967 une section (*platoon* en anglais) de la 25e division d'infanterie. L'affiche du film d'Oliver Stone, lui-même vétéran de la guerre du Vietnam, avec un soldat agonisant, les bras levés vers le ciel, est devenue «icônique». Torture, abus d'autorité, représailles et même assassinats de gradés : ce film-choc, remarquablement interprété (par Charlie Sheen, Willem Dafoe…) n'élude aucun tabou. Il reçut quatre Oscars en 1987, dont celui du meilleur long-métrage.

***Platoon*, d'Oliver Stone (1986). DVD et Blu-ray MGM.**

Servir ou désobéir



1971. A Fort Polk, des recrues suivent leur formation alors que la guerre est plus que jamais impopulaire. L'arrivée d'une forte tête va bouleverser l'institution. Exercice de style réussi pour le réalisateur de *Chute libre*, qui dresse ici une étonnante galerie de portraits au cœur de ce centre très controversé de Louisiane. Porté par Colin Farell, ce film est l'un des rares à évoquer le massacre de My Lai, qui souleva une vague d'indignation mondiale.

***Tigerland*, de Joel Schumacher (2000). DVD Fox.**

LE GRAND CALENDRIER GEO 2017



Recevez un cadeau surprise pour toute commande de 2 calendriers ou plus !

POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/calendriergeo et j'entre le code DPGE017 pour bénéficier de l'offre cadeau

OU

je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à : Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

MES COORDONNÉES

Nom* ____________________

Prénom* ____________________

Adresse* ____________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* ____________________

E-mail ____________________

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom* ____________________

Prénom* ____________________

Adresse* ____________________

____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* ____________________

E-mail ____________________

OUI, JE PROFITE DE VOTRE OFFRE ET JE COMMANDE

Nom des produits	Référence	Quantité	Prix	Total en €
Grand Calendrier GEO 2017 Paysages extraordinaires de France	13245	....	37,90€ au lieu de ~~39,90€~~	....
J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise				CADEAU
			Frais d'envoi du 1er exemplaire	+ 6,95€
À partir de 2 calendriers commandés, **+1€** par exemplaire supplémentaire soit **1€** x				+.........€
Merci de votre commande !			TOTAL	

JE RÈGLE MA COMMANDE

☐ Par chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Par carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : MM/AA

Cryptogramme : ☐☐☐

Signature :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

GEO453CAL

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/01/2017. Photos non contractuelles. Livraison début décembre 2016, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant.
Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 Service 0,06 € / min + prix appel



Un

Reportage photo : José Manuel Navia/Agence Vu

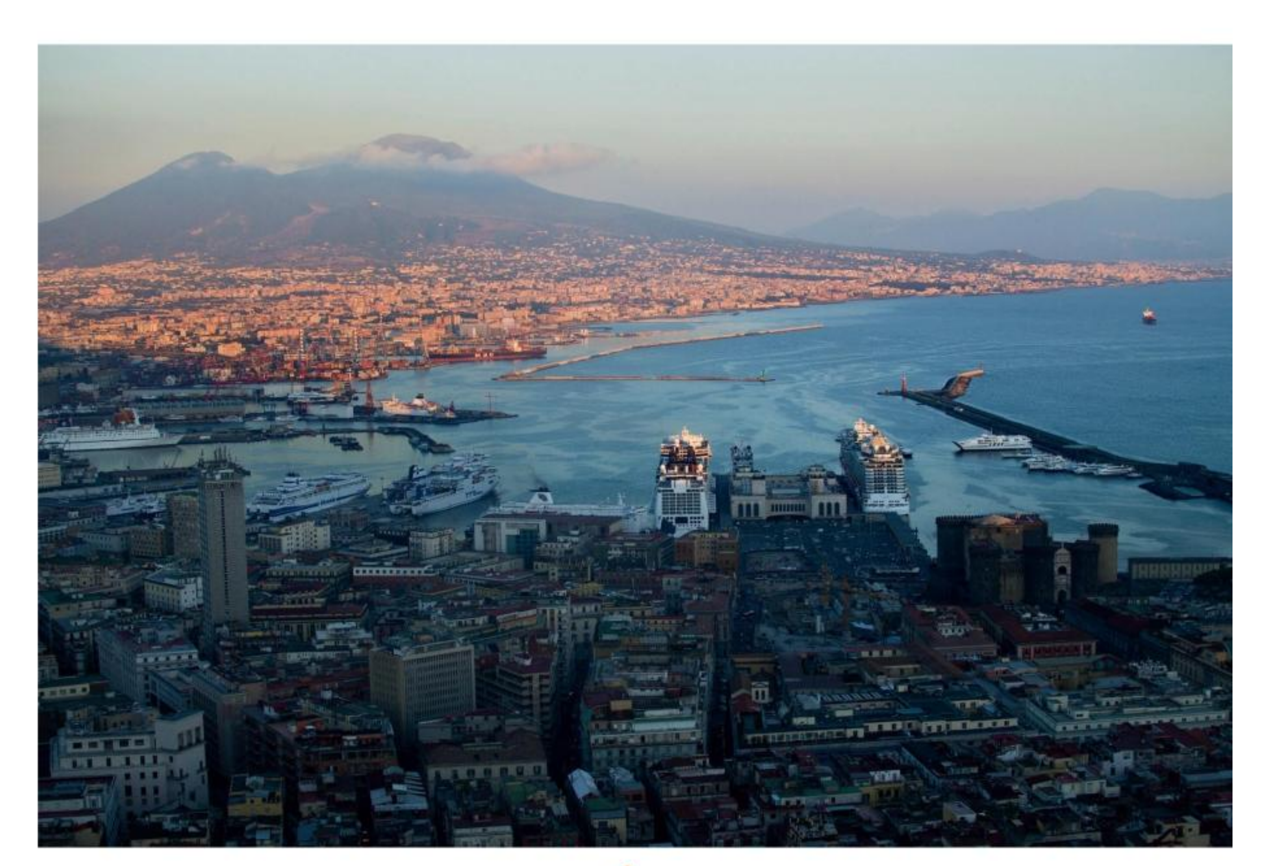
Les plateaux arides et les moulins de la Manche sont à jamais associés aux personnages de Don Quichotte et Sancho Panza. Cervantès a cependant refusé de révéler où se trouvait le village de ses héros.



aventurier nommé Cervantès

Le photographe José Manuel Navia est parti sur les traces du père de Don Quichotte, disparu il y a quatre siècles. Il commente pour nous les principales étapes d'un voyage... picaresque.





Naples

Un intellectuel poussé à l'exil

1569. Contraint de fuir l'Espagne après une histoire de duel, Cervantès trouva refuge en Italie. A Naples, il découvrit la magnifique baie qui s'ouvre sur la mer Tyrrhénienne. «Il livra ses impressions de voyage dans sa nouvelle *Le Licencié Vidriera* (1613). Alors qu'il venait de s'engager dans l'armée, il compléta sa formation littéraire en lisant les classiques de l'Antiquité et des auteurs italiens contemporains.»

Alcalá de Henares

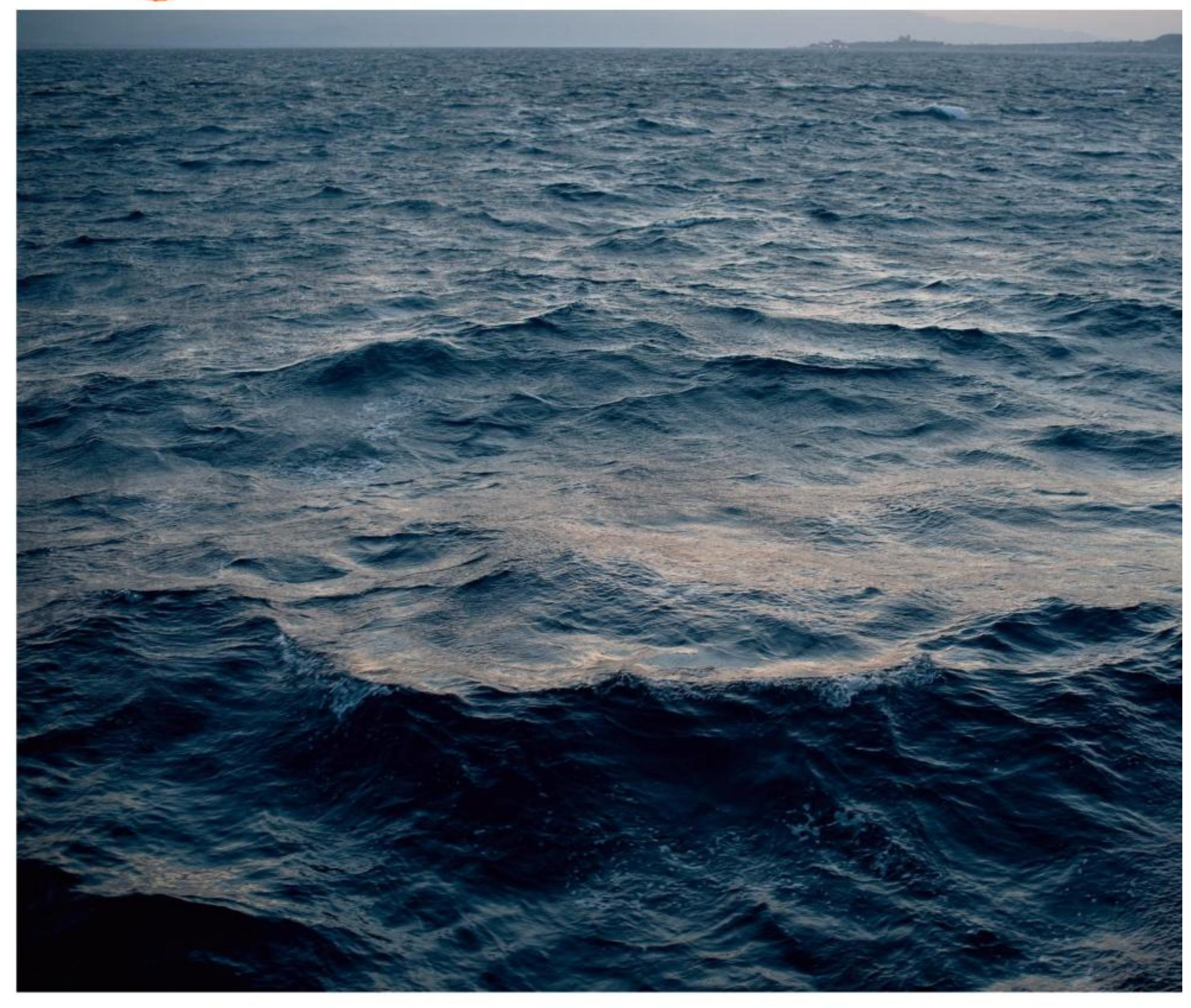
Sur les terres de la foi

1547. Miguel de Cervantès est né dans cette ville, à une trentaine de kilomètres de Madrid. La religion y imprègne toujours le quotidien (ici, une procession durant la Semaine sainte). «L'Espagne très catholique du Siècle d'or, explique José Manuel Navia, restait marquée par l'obsession de la "purification du sang". Il fallait démontrer que l'on n'avait pas d'ancêtres maures ou juifs.»

Lépante

Pour lui, la mer ne serait plus jamais calme

7 octobre 1571. A l'entrée du golfe du Corinthe (ci-dessous) se déroula une bataille «si sanglante et si horrible [...] que la mer et le feu ne firent qu'un», selon un témoignage de l'époque. «Cervantès avait embarqué à bord de *La Marquise*, une galère de combat, en tant qu'arquebusier, rappelle le photographe. C'est au cours de cette bataille qu'il perdit l'usage de sa main gauche.»









Enna

Une convalescence en Sicile

1572. «Après la bataille de Lépante, Cervantès fut évacué en Sicile avec les autres blessés et malades de son régiment. Six mois durant, il survécut au milieu des mourants. Puis il reprit la mer.» L'écrivain évoquera l'île italienne (ici, une procession à Enna, surnommée «le nombril de la Sicile») dans *L'Amant libéral*, une nouvelle publiée en 1613.



Ce fort apparaît dans son œuvre

1574. «Après avoir récupéré de ses blessures, le futur auteur de *Don Quichotte* participa à plusieurs campagnes militaires en Méditerranée. J'ai photographié le fort de la Goulette, à Tunis, parce que Cervantès a sans doute participé au siège de ce bastion stratégique tombé aux mains des armées ottomanes. Il en parlera beaucoup dans ses œuvres plus tard.»

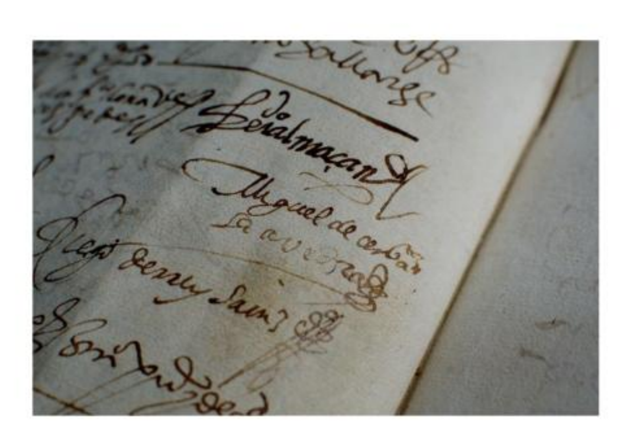






«La radieuse» lui inspire une histoire d'amour

1580. Libéré après cinq ans de captivité à Alger, Cervantès fut chargé d'une mission diplomatique à Oran par la couronne d'Espagne. L'écrivain y demeura quelque temps (ici, le vieux fort de Santa Cruz dominant la baie). «Ce séjour lui a inspiré une pièce de théâtre intitulée *Le Vaillant Espagnol*. Elle raconte une histoire d'amour entre un chevalier ibérique et une belle Oranaise.»



L'écrivain fut intendant de la flotte royale

1591. Ce document, daté du 15 octobre, porte la signature de Cervantès. Depuis quatre ans, il parcourait le pays, de Madrid à Séville – des pérégrinations que l'on retrouve dans son récit *Rinconete et Cortadillo* (1613) – en tant qu'intendant pour l'Invincible Armada, afin d'approvisionner la flotte royale en céréales.

L'Andalousie, théâtre de ses récits

1587. Lorsque Cervantès séjourna à Séville au printemps de cette année-là, la ville était la plus prospère d'Espagne. «Il y a situé l'action de plusieurs de ses *Nouvelles exemplaires* (1613). C'est le cas de l'héroïne de *L'Espagnole anglaise*, censée vivre dans une maison blanche (à gauche de la photo) et que son fiancé empêche, juste à temps, de prendre le voile dans le couvent Santa Paula (à droite).»





De l'épée à la plume

L'invasion des scientifiques dans le Barrio de las Letras (Quartier des lettres), dans le centre de Madrid, n'est pas passée inaperçue. Sous le regard curieux des riverains, en ce mois d'avril 2014, une zone de fouilles a été délimitée autour de l'église des Trinitaires et du couvent attenant, aux façades de briques rouges. Le sol est sondé à l'aide de caméras infrarouges et de scanners 3D. Cette débauche de technologie n'a qu'un but : retrouver la sépulture de l'Espagnol le plus célèbre, Miguel de Cervantès.

Si l'on en croit des textes de l'époque, l'auteur de *Don Quichotte*, mort le 22 avril 1616, a été enterré dans la crypte des Trinitaires. Mais le lieu exact de la sépulture a été perdu au cours des siècles et des travaux d'agrandissement de l'église. Pour identifier le grand écrivain du Siècle d'or, les archéologues disposent d'un portrait-robot. Francisco Etxeberria, qui dirige les opérations, recherche «un squelette d'homme, décédé à environ 70 ans, qui avait six dents, ou moins, portant des [traces de] lésions à l'intérieur du bras et à la main gauche». C'est lors de la bataille navale de Lépante, au large de la Grèce, que Cervantès perdit l'usage de ce bras.

Face à Cervantès et ses compagnons d'armes, 300 galères ennemies se déployaient à l'horizon

En 1569, suite à une sombre histoire de duel, Cervantès fut contraint de quitter Madrid pour se réfugier en Italie. L'année suivante, sans qu'on connaisse ses motivations, il s'engagea dans les *tercios*, l'infanterie de Philippe II. En septembre 1571, il fit partie des troupes envoyées sous la bannière de la Sainte Ligue (une coalition chrétienne regroupant des armées espagnoles, vénitiennes et papales) pour affronter les Turcs qui venaient de mettre Chypre à sac. Au matin du 7 octobre 1571, Cervantès arriva avec ses compagnons d'armes devant Lépante. Face à eux, 300 galères ennemies se déployaient à l'horizon. Pour affronter l'Armada turque, la Sainte Ligue ne comptait que 213 galères, mais elle était dotée – grande nouveauté en matière de combat naval – de six galéasses, des trois-mâts à voiles carrées armés de canons qui pointaient dans toutes les directions. Le combat fut d'une violence inouïe, comme en témoignent les récits parvenus jusqu'à nous. Deux armées de 100 000 hommes se ruèrent l'une sur l'autre. Les épées s'entrechoquèrent. Les flèches et les traits d'arbalètes sifflèrent, les arquebuses crachèrent leur feu. On assassina les rameurs enchaînés à leur banc. On piétina les cadavres. Illustration de cette sauvagerie : Ali Pacha, commandant en chef de la flotte de Selim II, fut décapité, et sa tête fichée en haut du mât du navire amiral espagnol pour saper le moral des Ottomans.

La journée s'acheva sur une victoire écrasante de la flotte chrétienne. La quasi-totalité des galères turques avaient été détruites ou capturées. Cervantès, lui, fut blessé à la main gauche, pour «la plus grande gloire de la droite», écrira-t-il plus tard. Un projectile lui avait sectionné un tendon, l'handicapant à vie. Après six mois de convalescence à Messine (Italie), le «Manchot de Lépante», comme on le surnommait désormais, reprit le cours de ses aventures militaires, participant à plusieurs expéditions navales. Capturé au large de l'actuelle Costa Brava, il resta prisonnier à Alger durant cinq ans, avant d'être libéré, en septembre 1580, contre le paiement d'une rançon. De retour en Espagne, il voyagea en Andalousie, en Castille et dans la Manche. On le retrouvera à Séville en 1597, emprisonné suite à une faillite. C'est du fond de sa cellule qu'il imaginera les aventures de Don Quichotte, publiées en deux parties, en 1605 et en 1615.

Mardi 17 mars 2015, Francisco Etxeberria annonce, lors d'une conférence de presse, avoir trouvé «quelque chose de Cervantès» : des fragments d'os, des morceaux de cercueil et, notamment, une planche sur laquelle figurent les initiales M. C. Sans test ADN (retrouver des descendants de Cervantès paraît impossible), on ne saura sans doute jamais avec certitude s'il s'agit bien de lui. Cela n'empêche pas Pedro Corral, délégué aux arts de la mairie de Madrid, d'affirmer : «Nous avons mis fin à 400 ans de mystère.» Et pour l'historien Fernando de Pardo, le soldat-écrivain méritait bien une tombe qui ne soit pas anonyme, déclarant «qu'au fond, toute l'humanité lui est redevable». ■

ASTRIDE SANDOVAL



M. Nieto König/ABC

José Manuel Navia

Le photographe madrilène aime mettre des images sur les textes des écrivains qu'il admire (Salinger, García Márquez, Pessoxa...). Son exposition sur Cervantès fait le tour de l'Europe.

ENTRETIEN

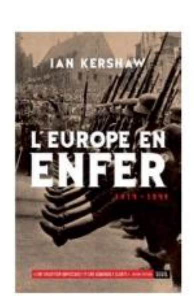
UNE RELECTURE SURPRENANTE DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE

L'historien britannique Ian Kershaw publie une analyse brillante des deux conflits mondiaux.

Quand on lui demande pourquoi il s'est lancé dans l'étude du vieux continent entre 1914 et 1949, Ian Kershaw répond : «Je voulais juste mieux comprendre mon propre siècle.» *L'Europe en enfer*, le nouvel ouvrage de ce spécialiste du nazisme, est le fruit d'un phénoménal travail de documentation et d'analyse. Il identifie les forces qui menèrent l'Europe au chaos. Mais aussi l'enchaînement des événements qui lui permirent de renaître de ses cendres.

Vous remettez en cause certaines dates clés de l'histoire. Par exemple, pour vous, l'assassinat de l'archiduc d'Autriche-Hongrie, le 28 juin 1914, n'est pas décisif dans le déclenchement de la guerre...

Ian Kershaw : En effet. Tout simplement parce qu'il y avait déjà eu d'autres assassinats de dirigeants sans que cela n'entraîne le continent dans un conflit généralisé. Pendant les trois semaines qui suivent l'attentat de Sarajevo, il y a d'ailleurs peu de signes annonciateurs de la catastrophe. Le déclencheur de la guerre, c'est plutôt le «chèque en blanc» que l'Allemagne accorde à l'Autriche-Hongrie le 6 juillet 1914. C'est-à-dire une protection militaire sans laquelle l'Autriche n'aurait pas osé lancer un ultimatum à la Serbie, le 23 juillet. Ce qui a amené la Russie à soutenir la Serbie. Le jeu des alliances a fait le reste, et précipité l'Europe dans le chaos.





Jackie Dewe Mathews / Picturetank

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Sheffield, en Angleterre, Ian Kershaw est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages sur le IIIe Reich et d'une biographie d'Adolf Hitler qui fait autorité.

Autre moment clé : vous prétendez qu'on aurait pu barrer la route à Hitler bien avant les accords de Munich, en septembre 1938...

En théorie, le moment idéal pour le stopper se situe deux ans plus tôt. Le 7 mars 1936, exactement, quand il remilitarise la Rhénanie. A ce moment, le Führer ne dispose que de peu de forces armées. Il aurait suffi que les Français, alors supérieurs militairement, réagissent. Contraint de reculer, l'aura d'Hitler aurait sans doute pâli aux yeux des Allemands. Ce qui aurait peut-être changé le cours de l'Histoire. Quand Edouard Daladier et Neville Chamberlain se rendent à Munich en septembre 1938, pour «sauver la paix», il est hélas déjà trop tard.

Avez-vous eu des «surprises» au cours de vos recherches ?

Certains détails m'ont étonné. Par exemple, le fait qu'à la fin des années 1930 les deux tiers des Européens vivaient sous un régime de dictature. Ou que la population du continent, malgré des pertes catastrophiques, ait augmenté d'environ 20 %. Ma plus grande surprise, cependant, reste la rapidité avec laquelle l'Europe s'est relevée après 1945, au lendemain d'une guerre d'une extrême violence.

Vous identifiez, quatre «éléments imbriqués» qui ont conduit l'Europe au bord de la destruction : un nationalisme exacerbé, des revendications territoriales, un conflit des classes et la crise du capitalisme. Des phénomènes que l'on voit ressurgir aujourd'hui...

En effet, nous sommes confrontés à la pire crise que l'Europe ait connue depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Malgré des similitudes importantes, il existe cependant des différences. Contrairement aux années 1930, nous vivons sur un continent dominé par les démocraties. La société est aux mains des civils et non plus entre celles des militaires. Nous nous sommes également habitués à la coopération internationale institutionnalisée. Enfin, nous avons une Allemagne paisible, non agressive, au centre de l'Europe. Malgré une anxiété compréhensible quant à l'avenir, tous ces facteurs laissent de la place à l'espoir. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL GUINET

L'Europe en enfer (1914-1949), de Ian Kershaw, éd. Seuil, 26 €.

Deux moments forts de l'album de David Cénou : Fernand accepte d'héberger des juifs (ci-dessous) et Myriam se souvient de ceux qui l'ont sauvée.





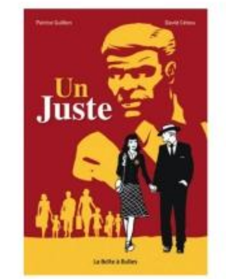
BANDE DESSINÉE

UN HÉROS ORDINAIRE

David Cénou a dessiné l'histoire de son arrière-grand-père, qui cacha des juifs pendant la guerre.

La vie nous entraîne parfois sur des chemins détournés pour nous permettre de réaliser notre vocation. Qui aurait pu imaginer que David Cénou, ancien skinhead, extrémiste asocial et violent, réaliserait, à 40 ans passés, son rêve d'enfant : devenir auteur de bande dessinée. Et qu'après avoir tourné le dos à son passé tumultueux, il mettrait en images l'histoire de ses arrière-grands-parents...

En 1942, Fernand Cénou, forgeron dans la région d'Agen, cache une famille juive dans sa maison. Dès lors, sa vie et celle de son épouse Aurélie basculent : il faut apprendre à composer avec la peur, le soupçon, se méfier des voisins. Fernand conçoit ainsi un astucieux système d'alarme pour prévenir ses locataires en cas de danger. La fin de la guerre les sépare de ceux qu'ils ont sauvés, Myriam Lévy et sa famille. Soixante-ans plus tard, celle-ci entreprend des démarches pour que Fernand et Aurélie soient reconnus comme «Justes parmi les nations». Et qu'on leur décerne à titre posthume la médaille sur laquelle figure cette phrase du Talmud : «Quiconque sauve une vie sauve l'univers entier.»



Grâce aux souvenirs du fils de Fernand, le scénariste Patrice Guillon retrace un récit limpide et émouvant. Les puissants aplats noirs et blancs de David Cénou, eux, restituent l'atmosphère des années 1940 et les émotions des personnages. Tout public, cet album est enrichi d'un cahier pédagogique sur la déportation et le sauvetage des juifs dans la France pétainiste. **C. G.**

Un Juste, de Patrice Guillon et David Cénou, éd. La Boite à Bulles, 18 €.

EXPOSITIONS

L'ART CONTRE LA SÉGRÉGATION

Etats-Unis, 1865. La fin de la guerre de Sécession sonne l'abolition de l'esclavage, qui laisse place à la ségrégation des Noirs. A travers près de 200 œuvres (sculptures, photos, chansons...) réalisées par des artistes afro-américains, le musée du Quai Branly raconte un siècle de lutte pour l'égalité. Emouvant. **F. G.**

«The Color Line», au musée du Quai Branly-Jacques-Chirac (Paris). Jusqu'au 15 janvier 2017.

RETOUR À L'ÈRE MÉDIÉVALE

Princesses en détresse, châteaux forts et ponts-levis... Le Moyen Age a laissé dans l'imaginaire collectif des images parfois simplistes. Aujourd'hui, une exposition très pédagogique (enfants bienvenus) permet de jeter un regard différent sur la période grâce aux dernières découvertes de l'archéologie. Vie quotidienne, innovations techniques, politique... On découvre un Moyen Age pas si... moyennageux ! **F. G.**

«Quoi de neuf au Moyen Age ?», à la Cité des sciences et de l'industrie (Paris). Jusqu'au 6 août 2017.

UN PRINCE REBELLE FACE À LOUIS XIV

Génie militaire, mécène inspiré, politicien flamboyant... Louis II de Bourbon, prince de Condé, fut tout cela, et pourtant c'est la première fois qu'une exposition lui est consacrée. On découvre qu'il fit du château de Chantilly un Versailles-bis. Mais aussi qu'il défendit le royaume de France contre les Espagnols, avant de se retourner contre son cousin Louis XIV au moment de la Fronde (1648-1653). Avis aux amateurs du Grand Siècle ! **F. G.**

«Le Grand Condé. Le rival du Roi Soleil ?», Domaine de Chantilly. Jusqu'au 2 janvier.

BEAU LIVRE

L'ÂGE D'OR DES «COCOTTES»

Icônes de la Belle Epoque, ces courtisanes ont fait vibrer les nuits de Paris, capitale du plaisir.

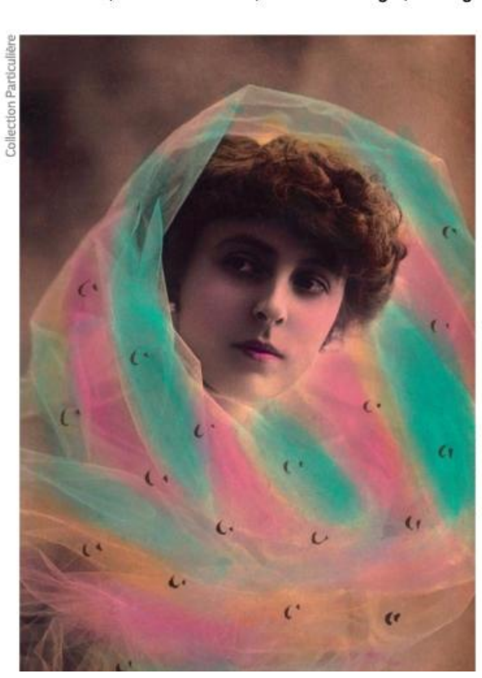
Elles ont fait tourner les têtes des plus grands, dilapidé des fortunes et alimenté les pages des gazettes. Elles s'appelaient Caroline Otero, Liane de Pougy, Cléo de Mérode, Mata Hari… «Elles» ? Ce sont ces «cocottes» qui ont donné à la Belle Epoque un capiteux parfum de luxure. Dans un album magnifiquement illustré, la journaliste Catherine Guigon replonge dans le tourbillon parisien du début du XXe siècle, celui des cabarets enfumés et des fêtes galantes. Souvent actrices de deuxième ou troisième rang, les demi-mondaines («une femme qui couche avec un homme sur deux», disait Guitry) se servaient de leur féminité pour réussir, mais ne sauraient être réduites à des prostituées : elles choisissaient elles-mêmes leurs amants, se faisaient loger dans des hôtels particuliers, et pouvaient envoyer promener la plus influente des têtes couronnées…

Le livre fourmille d'anecdotes savoureuses, comme celle d'un certain M. Berguen, amoureux transi de la Belle Otero, qui lui proposa 25 000 francs pour passer une demi-heure dans sa chambre. Trente minutes durant, la célèbre danseuse espagnole lui fit admirer ses bibelots, puis le congédia : «Mon cher […] il est maintenant 3 heures. Il y a donc une demi-heure que vous êtes dans ma chambre… J'ai tenu ma promesse», déclara-t-elle en empochant l'argent.

Mais la Première Guerre mondiale mit fin à l'âge d'or de ces femmes fatales. Leurs amants étaient retournés au domicile conjugal. Caroline Otero termina ses jours à Monte-Carlo, ruinée par le jeu. Emilienne d'Alençon, la reine des Folies-Bergères, finit détruite par l'alcool. Quant à Liane de Pougy, une autre de ces «grandes horizontales», elle devint religieuse. Au prêtre qui la confessait, elle avoua, songeant à une époque désormais révolue : «Mon père, à part tuer et voler, j'ai tout fait.» ■

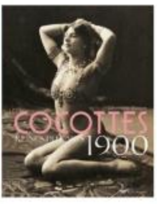
FRÉDÉRIC GRANIER

***Les Cocottes, reines du Paris 1900*, de Catherine Guigon, ed. Parigramme, 24,90 €.**



Collection Particulière

Emilienne d'Alençon, vers 1900. On lui prête des liaisons avec le roi des Belges Léopold II, mais aussi avec la Goulue, reine du french-cancan.



RÉCIT

GODESCALC, LE MOINE RÉVOLTÉ



A part quelques érudits, tout le monde a oublié Godescalc. Ce religieux têtu et peu aimable a pourtant drôlement secoué son temps, celui de la fin du règne de Charlemagne et des débuts de la dynastie carolingienne. C'est ce que rappelle Ariel Suhamy, docteur en philosophie, dans un essai très original qu'il lui consacre. Qui est Godescalc ? Un moine du IXe siècle, plus exactement un oblat, c'est-à-dire un enfant que ses parents ont offert à l'église pour qu'il consacre sa vie à Dieu. Comment se fait-il remarquer ? En se rebellant contre sa condition, d'abord. Il somme le tribunal ecclésiastique de lui restituer son nom et son rang. Face à un refus catégorique, il se fait prédicateur pour diffuser à tous vents une doctrine révolutionnaire. S'appuyant sur un texte de Saint Augustin sur la prédestination et le libre arbitre, Godescalc affirme que Dieu est le seul maître du destin des hommes. Il en résulte qu'aucun pouvoir terrestre ne peut dicter leur conduite aux hommes ! Ses écrits et ses prêches attirent sur sa tête tonsurée les foudres de ses pairs. Et des puissants, qui ne sauraient tolérer des théories qui remettent en cause leur pouvoir. Le «moine du Destin» sera fouetté et contraint à brûler une partie de son œuvre. En vain. Quelque sept cents ans plus tard, les idées du rebelle renaissent pour se retrouver au cœur de la Réforme protestante. Ariel Suhamy signe un ouvrage qui mêle brillamment la théologie et l'histoire, un récit entre *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco et l'essai philosophique. Passionnant. **C. G.**

***Godescalc, le moine du destin*, d'Ariel Suhamy, Alma éditeur, 22 €.**

BEAU LIVRE

SACRÉS ROIS !

L'auteur explique en détail comment rois et reines étaient élevés au statut d'élus de Dieu.

Le sacre n'est qu'une cérémonie, mais elle en impose au peuple», ironise Voltaire dans son *Histoire du Parlement* (1769). Un monumental ouvrage revient sur cette célébration destinée, effectivement, à affirmer l'autorité et le pouvoir indiscutables d'un homme – et de sa descendance – sur ses contemporains. L'auteur, professeur émérite d'histoire médiévale, est né à Reims, la ville des monarques par excellence (la majorité des rois de France y ont été sacrés). A travers 76 destins royaux (dont 30 reines), de Pépin le Bref, en 751, à Charles X, en 1825, Patrick Demouy raconte l'origine et l'évolution du cérémonial.



Des rois féodaux à la monarchie absolue, il explique comment d'anciens rituels germaniques ont évolué au cours des siècles pour aboutir aux fastes de l'Ancien Régime. L'historien apporte au passage des éclairages sur la légende de la sainte ampoule apportée par une colombe lors du sacre de Clovis (498) ou encore sur les guérisons miraculeuses des écrouelles…

Dans la seconde partie, ce livre très savant et d'une richesse iconographique impressionnante (miniatures, gravures, tableaux ou encore reproductions d'objets provenant du trésor royal…) s'intéresse au fastueux cérémonial en lui-même. Le long protocole – sept heures – y est décrit dans le détail, de l'arrivée du roi à Reims, la veille de son sacre, jusqu'au festin qui le clôturait. Pour la première fois traduit en français, l'*Ordo du sacre de Charles V*, un exceptionnel manuscrit royal de 1365, est présenté dans son intégralité, avec les 38 enluminures décrivant toute la cérémonie, étape par étape.

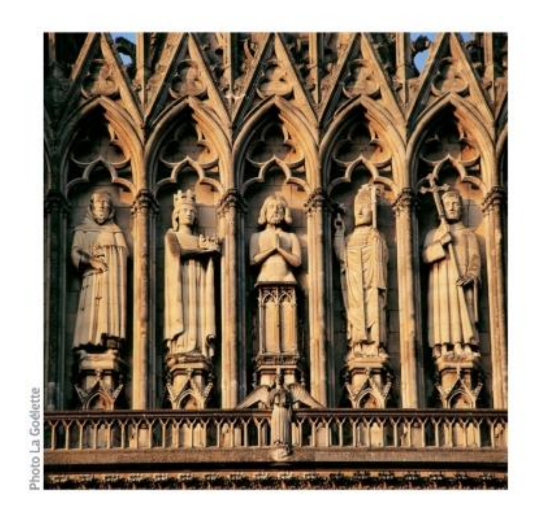


Photo La Goélette

Tous les rois de France ou presque furent sacrés à Reims. Ici, un détail de sa cathédrale.

Loin de verser dans le «roman national» que certains tentent de remettre à la mode, Patrick Demouy s'appuie sur les travaux de grands historiens (Marc Bloch, Jean-Pierre Poly…) et des documents d'époque pour offrir une plongée dans les grandes heures de l'Histoire de France. Majestueux ! **C. G.**

***Le Sacre du roi*, de Patrick Demouy, éd. La Nuée Bleue, 45 €.**

ESSAI

LE PREMIER PARTI DE FRANCE

Le parti social français ? Le nom de cette formation politique n'évoque plus grand-chose. Et pourtant… Avec plus d'un million d'adhérents, le PSF fut le premier parti de masse des années 1930, loin devant le PCF ou la SFIO. Dans un ouvrage passionnant, un collectif d'historiens revient sur son succès foudroyant, avant que la guerre ne brise son élan et ne provoque sa disparition. On comprend pourquoi cette formation de droite tomba brusquement dans l'oubli : née de l'héritage des Croix de Feu, une ligue d'anciens combattants créée par le colonel de La Rocque, elle a été hâtivement assimilée à une forme de fascisme à la française, et plus tard à la collaboration. Pur contresens : si François de La Rocque, par légalisme, se montra d'abord loyal



envers le maréchal Pétain, il critiqua vite l'antisémitisme de l'Etat français et rejoignit la Résistance (il mourut en 1946 après avoir été déporté). Loin des polémiques, ce livre révèle une tentative originale de symbiose entre un conservatisme catholique social et un nationalisme teinté d'antibolchevisme, qui, après-guerre, sera finalement récupérée par les gaullistes. Un héritage insoupçonné pour ce grand oublié de l'histoire politique française. **F. G.**

***Le PSF, un parti de masse à droite*, sous la direction de Serge Berstein et Jean-Paul Thomas, CNRS Edition, 25 €.**

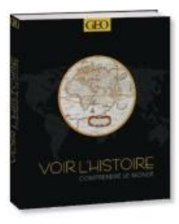
ENCYCLOPÉDIE

TOUTE L'AVENTURE HUMAINE



A travers une analyse originale, instructive et enrichie de plus de 3 000 photographies, illustrations et cartes, cette encyclopédie visuelle offre un éclairage inédit sur l'évolution des civilisations. De la préhistoire aux suffragettes des années 1900-1910, de Jules César aux attentats du 11 septembre 2001, ce livre met en relief les évolutions politiques, économiques et culturelles des grandes sociétés, et nous permet d'en comprendre les mutations. Il décrypte aussi les facteurs qui ont façonné l'histoire de l'humanité : événements phares, grandes découvertes et innovations technologiques, principaux courants artistiques, philosophiques ou religieux, personnages les plus marquants (Platon, Léonard de Vinci, Louis XIV, Karl Marx, de Gaulle, Nelson Mandela...).

Autre astuce de l'ouvrage : une présentation des sujets par double page, permettant d'embrasser d'un seul coup d'œil telle ou telle civilisation ou un évènement clé. On découvre ainsi les royaumes égyptiens, la Révolution française ou l'assassinat de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui déclencha la Première Guerre mondiale. Bref, une lecture synthétique, imagée et toujours vivante de l'Histoire.



Voir l'Histoire-Comprendre le monde, éd. Prisma/GEO Histoire, 620 pages, 49,95 €. Disponible en librairie.

BEAU LIVRE

La magie du rail



Le chemin de fer n'a jamais cessé de hanter notre imaginaire. Grâce à cet album aux photos spectaculaires, vous monterez à bord d'un convoi qui tutoie les cimes enneigées d'Allemagne, retrouverez une locomotive de 1938 sur les hauts plateaux d'Erythrée. Vous vous risquerez aussi sur le toit d'un wagon parmi les vendeurs ambulants au Bangladesh, et prendrez un thé dans cet express vietnamien qui se faufile entre rizières et buildings. Un tour du monde où imprévus et cahots riment avec liberté et goût du voyage.

Trains du monde, éd. Prisma/GEO, 29,95 €. Disponible en librairie.



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 37 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 101 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : ExpressMag, 8275 Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1. Tél. : (800) 363 1310. Email : expressmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)
geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (6089), Léia Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536) et Claire Brossillon, community manager (6079)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Pierre Antilogus, Jean-Jacques Allevi, Anne Daubrée, Christelle Dedebant, Laure Dubesset-Chatelain, Balthazar Gibiat, Valérie Kubiak, Céline Lison, Jean-Baptiste Michel, Amandine Pilaudeau, Volker Saux. Secrétaire de rédaction : Bénédicte Nansot. Rédactrices graphistes : Cathy Collet, Patricia Lavaquerie, Sophie Tesson. Rédacteurs photo : Anne Doublet, Miriam Rousseau, Jacky Péraud. Cartographe : Sophie Pauchet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Gauthier Cousergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).

Magazine édité par
PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice marketing et business développement : Julie Le Floch-Dordain
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directeur de publicité : Arnaud Maillard.
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Laetitia Barrau (69 80), Sabine Zimmermann (6469).
Directrice de publicité, secteur automobile et luxe : Dominique Bellanger (45 28)
Responsable back office : Katell Bideau (6562).
Responsable exécution : Rachel Eyango (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (5320).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674.
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

Dépôt légal : novembre 2016.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.

